II Suppl. Pakt. 4205

CORNELIA SEDLEY,

OU

MEMOIRES

D'UNE JEUNE VEUVE.

TOME I.

627674 SBN

CORNELIA SEDLEY,

OU

MÉMOIRES D'UNE JEUNE VEUVE;

Traduit de l'Anglois

PAR M. DE LA MONTAGNE,

Auteur de plusieurs Ouvrages Dramatiques.

TOME I.



A GENEVE,

Et se trouve

A PARIS,

Chez BUISSON, Libraire, rue Haute-Feuille, nº. 20.

1789.

PRÉFACE
DU TRADUCTEUR.

Le roman dont on donne ici la traduction (1) a une physionomie particuliere qui doit le faire distinguer de la foule des ouvrages modernes de ce genre. Les incidents qu'il offre sont des plus simples, mais ménagés avec beaucoup d'adresse. Point de transition brusque et forcée : tout est préparé et motivé. Chaque personnage a sa couleur, son trait caractéristique, son langage propre ; le style en est la partie brillante. L'auteur est peintre, et sait donner du relief à

(1) Comme il ne faut jamais en imposer au public, je dois prévenir le lecteur que je n'ai traduit que le premier et le quatrieme volumes de ce roman. M. de C***, connu par des ouvrages de poésie et de prose très bien accueillis, a traduit les autres volumes, auxquels j'ai mis seulement les notes dont j'ai jugé que le texte étoit susceptible. On me félicitera, j'espere, d'avoir eu un pareil associé.

ses images. Il fait un usage heureux des métaphores les plus hardies, qu'il sait fondre avec beaucoup d'art dans le tissu de l'expression familiere, et dont il éteint, pour ainsi dire, le trop grand éclat, par des nuances très habilement graduées. Il se montre, comme on l'a dit dans un journal anglois, un profond anatomiste du cœur humain. C'est par cette connoissance qu'il parvient à toucher la fibre sensible, et à faire verser des larmes au lecteur, sans employer de grandes machines, sans avoir recours à ces grands mots, à ce style convulsif, à toutes ces chevilles du pathétique par lesquelles de froids écrivains s'efforcent de monter le cœur au ton du sentiment. Ce n'est pas aux personnes vraiment sensibles qu'on peut faire illusion par ces singeries sentimentales; elles dédaignent l'art, et ne sont touchées que par la voix de

la nature, que l'art ne peut jamais contrefaire.

Cet ouvrage peut, sans danger, être mis dans les mains des jeunes personnes. Le pinceau de l'auteur est chaste, et les tableaux qu'il présente ne peuvent alarmer la pudeur. Le seul endroit où il a peint les plaisirs d'un amour licencieux, n'a rien de trop voluptueux; et la catastrophe qui sert de punition aux égarements de Seymour, doit laisser dans l'ame du lecteur une impression salutaire. Ce qu'on peut reprocher à l'auteur, c'est qu'en montrant un jeune homme sans religion amoureux d'une femme pieuse, il n'a pas traité ce sujet avec assez de gravité, relativement à un objet aussi sérieux et aussi important que l'est le dogme sur lequel porte tout l'édifice de la morale. On a trop l'air de dire au jeune amant: «Soyez chrétien, et vous aurez une jolie femme». — Je ne doute pas

qu'avec un pareil argument, les missionaires ne fissent beaucoup de prosélytes ; mais ce n'est pas de cette maniere qu'il faut prêcher l'évangile. C'est le cas d'appliquer ici ces vers de Boileau :

> De la foi d'un chrétien les mysteres terribles
> D'ornements *égayés* ne sont point susceptibles.
> L'évangile à l'esprit n'offre de tous côtés
> Que pénitence à faire et tourments mérités (1).

A cette remarque près, le but moral de l'auteur est très bien établi,

---

(1) Ce Boileau, qui a des vues si petites, même en poésie, ne se doutoit pas, en faisant ces vers, que Milton avoit deja exécuté du pinceau le plus fier et le plus sublime, ce qu'il croyoit impraticable lorsqu'il disoit :

> Et quel objet enfin à présenter aux yeux
> Que le diable toujours hurlant contre les cieux !

A la vérité Milton n'a pas employé des *ornements égayés*, mais nobles, magnifiques, majestueux. Il n'a pas fait *hurler* le diable; mais il l'a fait parler d'une maniere vraiment digne du monarque des enfers.

et tous les incidents y ont un rapport essentiel. Je vais tâcher de développer quelques idées importantes là-dessus.

Rien de plus frivole qu'un roman sans but moral, où l'auteur ne s'attache qu'à amener des incidents singuliers, bizarres, à piquer la curiosité en tenant le lecteur dans l'attente de ce qui suivra jusqu'à ce qu'il arrive enfin au dénouement. Mais du moins lorsque les passions ne sont pas fortement exprimées, que les peintures ne sont pas licencieuses, les jeunes gens qui aiment ces sortes de lectures, ne courent aucun danger à lire un tel ouvrage. Il en est bien autrement de ces compositions romanesques dont l'intrigue n'est autre chose qu'un cadre où l'auteur enchâsse des dissertations philosophiques, des déclamations véhémentes, où les passions parlent le langage le plus outré, où les cou-

leurs du vice et de la vertu sont confondues, la marche du cœur humain tout-à-fait changée, et tous les sentiments naturels mêlés avec les affections les plus fausses et les plus hors de la nature. Tel est le point de vue sous lequel j'ai toujours regardé le célebre roman de la nouvelle Héloïse. Comme roman, il n'est point d'ouvrage de ce genre, tant soit peu bien traité, qui ne lui soit fort supérieur : les caracteres sont d'une fausseté manifeste. Une jeune fille de quinze ou seize ans qui disserte comme un Caton, qui annonce une ame forte, un esprit très éclairé, et se livre sans pudeur à un jeune homme sous les yeux de son pere et de sa mere qu'elle trompe avec la derniere impudence. Un jeune homme qui paroît aimer la vertu, et qui abuse indignement de la confiance qu'une mere a dans sa probité. Je ne peux m'empêcher

de rire en lisant cette note où Rousseau, à l'occasion de quelque sentiment vertueux du héros et de l'héroïne de son roman, dit: « Malgré tout ce beau langage, sans leur extrême jeunesse, ils seroient des monstres ». Et ces deux personnages d'une *extrême jeunesse* raisonnent comme des philosophes, des métaphysiciens et des moralistes très profonds.

> Velut ægri somnia vanæ
> Fingentur species, ut nec pes, nec caput uni
> Reddatur formæ.

Que dirons-nous d'un amant qui, toujours épris de sa maîtresse dont il a eu les faveurs, et dont il a été cruellement abandonné (1),

(1) Tout le monde a remarqué que Julie en faisoit trop pour une fille honnête, et pas assez pour une amante passionnée. Son mariage révolte, parceque, d'après la nature de ses liaisons avec S.-Preux, elle ne pouvoit appartenir à un autre

vient loger dans la maison qu'elle habite avec son mari et ses enfants, peut voir tranquillement un autre jouir de l'objet qu'il a aimé avec tant d'idolâtrie, et s'expose au danger inévitable, ou d'être victime de son désespoir, ou de se rendre coupable, si la femme qu'il adore et dont il possede toujours le cœur, éprouve un moment de foiblesse.

Le style si vanté de ce roman n'est qu'un tissu de rapsodies sublimes. Tous les personnages ont le même genre d'expression, la même tournure d'esprit, la même manie de disserter et de philosopher. On a très bien dit que Rousseau étoit le secrétaire de toute la famille. Ni le style, ni les caracteres n'ont donc

homme. Que dire de ce Russe grossier, mais pourtant philosophe, qui épouse une fille dont il connoît la passion et la faute honteuse, de cette Julie honnête et sincere, qui se fait passer effrontément pour ce qu'elle n'est pas? Que dire, etc. etc. etc. etc.

aucune sorte de vérité. C'est donc un très mauvais roman, qui ne peut faire illusion, qui ne peut toucher, étant dénué des qualités absolument essentielles à ce genre.

Quant au but moral, il paroît, dans la préface, que Rousseau a entrepris cet ouvrage en faveur des filles qui ont eu le malheur de faire un enfant ; et d'après les mœurs corrompues du siecle, il donne clairement à entendre que c'est pour le plus grand nombre qu'il écrit ; ce qui n'est ni poli, ni vrai. Mais les jeunes personnes dont la pudeur n'a reçu aucune atteinte, n'auront-elles pas la curiosité de lire ce roman, qui n'est pas destiné pour elles ? Admirons ici la logique de l'auteur. « Une fille honnête, dit-il, ne lit pas de roman ». — Il est clair que Rousseau ne croyoit pas qu'il y eût une fille honnête parmi celles qui savent lire ; car il n'en est presque au-

cune qui ne lise ou qui n'ait lu de ces sortes d'ouvrages. Il en est effectivement quelques uns qu'elles peuvent lire, non seulement sans danger, mais encore avec utilité. Une fille vertueuse et modeste peut et doit même lire *Clarisse*. Elle puisera dans cette lecture les instructions les plus salutaires, pour se prémunir contre le danger de la séduction. Elle contemplera dans l'héroïne de ce roman le plus rare modele de toutes les vertus qui font la gloire et la dignité du sexe. Elle y verra une démarche imprudente punie comme il faut qu'elle le soit pour la force de l'exemple; mais la personne honnête, victime d'une faute bien légere en apparence, lui paroîtra toujours briller de cet éclat que donne la vertu la plus pure, et se montrer d'autant plus admirable, qu'elle est soumise à des épreuves plus cruelles et plus terribles. Sa

mort est le triomphe de cette résignation parfaite, de ce véritable courage qu'inspire la religion, et rend encore plus détestable le scélérat affreux qui en est la cause. Richardson, ce grand peintre du cœur humain, qui donne à chaque caractere la couleur qui lui est propre, s'est bien gardé de faire du libertin Lovelace un homme intéressant. Il n'a que ces dehors brillants qui peuvent excuser une jeune personne qui ne voit pas le fond du cœur, de prendre pour lui un attachement dont les suites lui deviennent si funestes. Lovelace n'est pas un Saint-Preux, qui parle comme un Caton, et qui agit comme un vil séducteur (1). Au-

(1) On sait que nos loix punissent du dernier supplice un maître qui séduit son écoliere. C'est précisément la position de S.-Preux. Il n'y a pas long-temps qu'à Paris un jeune homme honnête, mais malheureusement trop sensible, ayant pris un violent amour pour une jeune personne à

tre inconséquence de Rousseau. C'est dans une préface qu'il avertit les filles honnêtes de ne pas lire son livre ; et l'on sait que si elles lisent souvent des romans, il est bien rare qu'elles lisent des préfaces. « Mais, dit-il, j'ai mis à celui-ci un titre assez décidé pour qu'une fille en l'ouvrant sache à quoi s'en tenir ». Quoi ! parcequ'une jeune fille verra le titre : *La nouvelle Héloïse*, elle saura de quoi il s'agit ? Premièrement, quoique les amours d'Héloïse et d'Abailard soient très connues, il y a pourtant bien des filles dans les campagnes, dans les petites villes, qui n'en ont jamais entendu parler. Notez bien que c'est dans ces endroits que Rousseau

---

qui il donnoit des leçons, et s'appercevant même qu'elle avoit du penchant pour lui, se tua d'un coup de pistolet, dans la crainte de succomber à une tentation si forte. Un écrit qu'on trouva sur lui fit connoître le motif qui l'avoit porté au suicide.

espere que son roman sera lu. Ce n'est pas pour Paris qu'il écrit. Il ne se flatte pas, malgré son éloquence, de pouvoir y convertir aucune Madeleine pécheresse. C'est dans les champs que ce nouveau missionnaire prétend faire une ample moisson : mais continuons. Quoi! la nouvelle Héloïse est un titre qui doit détourner une jeune campagnarde d'ouvrir le livre! Mais si cette nouvelle Héloïse, semblable à l'ancienne, étoit sévèrement punie de sa foiblesse, et se retiroit dans un couvent pour expier ses erreurs par une austere pénitence, alors l'ouvrage pourroit produire une salutaire impression; et la lecture devroit même en être recommandée aux personnes du sexe.

Quoi de plus puéril, de plus indigne d'un philosophe, et surtout d'un philosophe qui a pris pour devise : *Vitam impendere*

vero, que ces misérables subterfuges, ces petites ruses dont il se sert pour tâcher de persuader au lecteur, dans la préface de son roman, que ses personnages ont existé ! L'épigraphe qu'il a tirée de Pétrarque en donne la certitude.

« Non la conobbe il mondo mentre l'ebbe ;
connobil' io ch' a pianger quì rimasi. »

« Le monde ne l'a pas connue pendant qu'il l'a possédée. Je l'ai connue, moi qui suis demeuré sur la terre, pour la pleurer. »

Quoi ! cette Julie, si semblable à un fantôme imaginaire, tout à la fois chaste et impudique, modeste et effrontée, platonicienne et épicurienne, qui tantôt nous embrase par ses lettres passionnées, tantôt nous glace par ses pédantes dissertations, a véritablement existé autre part que dans la cervelle de Jean-Jacques ?

Sans doute ; et les fameuses confessions nous donnent le mot de l'énigme. C'est cette madame de Warens, qui se livroit à tous les perruquiers et à tous les jardiniers du monde,

Et n'en étoit pas moins une femme d'honneur,

Femme admirable, femme respectable, *per omnes modos et casus,* comme dit le docteur Pancrace !

N'est-ce pas se moquer des lecteurs que de faire dire à l'interlocuteur que Rousseau a pris en scene avec lui dans la même préface, « dites-moi que ces personnes ont existé, et je relis ce recueil chaque année de ma vie » ; comme si un livre, dans lequel on essaieroit de rendre Mandrin ou Cartouche intéressants, deviendroit un ouvrage utile, bon à lire chaque année de la vie, dès lors qu'on seroit sûr que ces deux

fameux personnages sont vraiment historiques. Le comble de l'absurdité est d'avoir fait dire une telle sottise à un homme qui s'annonce d'abord comme un critique habile, versé dans la connoissance du cœur humain, qui fait voir, que les personnages de ce roman sont aussi imaginaires que les Centaures et les Hyppogrifes.

Richardson, dans le chef-d'œuvre unique de *Clarisse*, a toujours en vue un triple but moral, dont il ne s'écarte jamais, et auquel tendent tous les fils de l'intrigue la plus adroitement compliquée, et où l'art est d'autant plus admirable, qu'il paroît n'être que le résultat naturel des événements. Premièrement, les malheurs et la mort si prématurée et si déplorable de Clarisse montrent avec force aux personnes de son sexe les dangers qui accompagnent une démarche

démarche imprudente. Les remords dont Lovelace est bourrelé, sa fin désastreuse prouvent qu'un libertin, un scélérat ne sauroit être heureux, même dans ce monde, et devient enfin la victime de ses propres artifices (1). Enfin la douleur amere où sont plongés les parents de cette fille infortunée, qui, pour avoir voulu abuser de leur autorité, ont perdu tout le charme et toute la consolation de leur vieillesse, est une leçon bien frappante pour un pere et une mere, qui doit leur montrer les limites de leur pouvoir, et les dangers ainsi que les regrets auxquels ils s'exposent en s'efforçant d'engager une fille dans des nœuds qu'elle abhorre.

(1) C'est une lettre de Joseph Léman, ce vil agent de toute l'intrigue que Lovelace emploie pour engager Clarisse à fuir la maison paternelle, qui porte ce jeune libertin à proposer au colonel Morden, cousin de Clarisse, un duel où il est blessé à mort par le colonel.

Maintenant observons le triple but moral qui résulte de la nouvelle Héloïse. Premièrement, Rousseau nous veut prouver qu'une jeune fille peut être très estimable, avoir beaucoup de vertus, quoique, sous les yeux de ses parents qu'elle trompe, elle en vienne aux dernieres foiblesses avec son amant, dont la fortune et l'état ne lui permettent pas d'espérer qu'elle puisse un jour en faire son époux. Cette fille devient même une femme très respectable et fort heureuse, mariée à un homme qui connoît la faute qu'elle a commise. Il ne faut que lire ce simple exposé, pour voir combien il est dangereux d'offrir un tel modele aux jeunes personnes qui vivent dans l'innocence; et que, parmi celles qui ont perdu ce trésor, il en est bien peu qui puissent, ou qui veuillent profiter d'un tel exemple. Ces

exceptions si rares ne peuvent faire loi. On sait combien l'homme est naturellement porté à imiter ce qui est mal, et lent à pratiquer le bien qu'il voit faire (1). Une premiere faute en entraîne nécessairement une foule d'autres. Tout le monde a retenu ces vers de Boileau :

> Dans le crime une fois il suffit qu'on débute,
> Une chûte toujours attire une autre chûte.
> L'honneur est comme une isle escarpée et sans bords ;
> On n'y peut plus rentrer lorsqu'on en est dehors.

Secondement, dans la personne

(1) Les scenes atroces que la capitale vient d'offrir ont été sur le champ copiées par des enfants qu'on a vu s'amuser à former des patrouilles dans les rues. Ils se sont livrés des combats sanglants, et ont fini par pendre un de leurs camarades ; phénomene de cruauté peut-être unique dans cet âge, et qui a été produit par ce goût d'imitation naturel à l'homme. Que les philosophes, que les personnes chargées d'élever la jeunesse réfléchissent profondément là-dessus.

de S.-Preux nous voyons un jeune homme très instruit, qui paroît aimer la vertu, connoître ses devoirs, et qui, sous prétexte d'instruire une jeune fille qu'il sait bien que les parents ne lui accorderont jamais pour femme, fait le rôle le plus lâche et le plus abominable, trompe une mere respectable, qui se repose sur sa probité, et qui lui croit des principes d'honneur, emploie tous les moyens de séduction pour corrompre celle dont il devroit affermir la vertu, et s'applaudit de l'avoir entraînée dans l'abîme. Cependant c'est le héros du roman. Il a tous les talents, toutes les vertus. Il intéresse, il charme; il transporte les cœurs. Toutes les filles voudroient avoir un amant qui lui ressemblât. Un honnête homme, un homme éclairé, qui se trouve dans la circonstance où est S.-Preux, sauve sa vertu, sa

vie même par la fuite. Il n'attend pas que la passion ait pris sur lui un empire qui le porte à quelque trait de désespoir ; mais ce n'est pas un honnête homme, un véritable sage que Rousseau a voulu peindre ; c'est un Lovelace philosophe, un séducteur vertueux ; un libertin honnête qu'il nous propose pour modele. Et pourquoi cela ? C'est qu'il avoit une tête où les idées les plus incompatibles étoient forcées de se réunir ; c'est qu'il avoit un cœur que les sentiments les plus opposés entre eux pouvoient émouvoir également, aussi sensible à des affections fausses qu'à de véritables. Qu'on y prenne bien garde ; voilà la source de toutes les erreurs que cet homme célebre a commises en morale, en politique, dans l'éducation, la littérature, la peinture du cœur hu-

main, etc. Il avoit la vanité de croire qu'il étoit un être à part, un être isolé, tout-à-fait distinct des autres hommes. Mais la seule particularité qu'on remarque en lui, c'est une imagination très mobile et très versatile, qui remuoit et modifioit son cœur selon ses caprices et sa fantaisie.

Troisièmement enfin, un pere et une mere qui liront la nouvelle Héloïse, voyant Julie heureuse avec un homme qu'elle n'aime pas, et dont l'âge est très disproportionné au sien, s'affermiront dans l'idée qu'il est inutile de consulter l'inclination d'une jeune personne; qu'on ne doit faire aucune attention au dégoût que peut lui inspirer un homme âgé; que pourvu que la naissance et le bien se trouvent d'accord, tout le reste doit être compté pour rien. On sait combien ces

maximes, que le luxe et la trop grande inégalité des fortunes et des conditions ont fait adopter dans le monde, produisent de malheurs et de crimes; et que c'est une des grandes sources de la corruption des mœurs.

Les personnes sensées et éclairées savent depuis long-temps à quoi s'en tenir au sujet de la nouvelle Héloïse. Elles en interdisent avec juste raison la lecture aux jeunes personnes, comme d'un livre très dangereux; mais on n'avoit pas assez développé les motifs d'une telle proscription. C'est ce que j'ai tâché de faire dans cette préface, écrite avec une rapidité pour laquelle je demande l'indulgence du lecteur. Qu'importe, en morale, qu'un morceau soit bien écrit, pourvu qu'il offre des vues justes et utiles! Je pense qu'il n'est pas encore si important d'étiqueter

avec soin les poisons physiques que les poisons moraux, et c'est dans cette classe que je range la nouvelle Héloïse.

CORNELIA SEDLEY.

LETTRE PREMIERE.

Henri Seymour à Edmond Audley.

PRENEZ part à ma joie, mon cher Edmond; que votre ame se livre à tous les transports qu'éprouve la mienne. Il est parti! oui, il est parti de ce monde! Mille graces en soient rendues aux divinités bienfaisantes qui regardent avec douleur l'union du vieil âge avec la jeunesse, de la décrépitude avec la beauté. Il s'est envolé comme une ombre, et il n'étoit réellement pas autre chose, vers la région des esprits. Cette heure pour laquelle vous m'avez entendu soupirer si souvent avec tant d'ardeur, cette heure bienheureuse est enfin arrivée. —Cornelia, l'aimable, la tendre, la patiente, la vertueuse Cornélia est délivrée de sa captivité. Elle est veuve; et, quelle veuve! ô dieux! Non, toutes ces jeunes vierges si bril-

lantes d'attraits, qui viennent de la Circassie pour ranimer les sens d'un monarque asiatique, ne pourroient exciter dans mon cœur l'amour dont la divine Cornélia m'enflamme. Vous m'avez entendu exalter ses graces, ses vertus, tout l'enchantement de sa personne. Votre philosophie, ou plutôt votre amitié, a tâché plusieurs fois de me guérir d'une passion à laquelle vous ne voyiez aucun espoir. Combien de fois m'avez-vous dit que mon cœur étoit la dupe de mon imagination déréglée! Ah, raisonneur impitoyable! je me rappelle comment vous vous serviez, pour détruire mon amour, des armes de la logique et de celles du ridicule. Il me semble vous voir avec cette physionomie originale, intéressante et mobile, où viennent se peindre tour-à-tour l'austérité de Zénon et la volupté badine d'Épicure, disposant vos redoutables syllogismes, et vous préparant à me dire encore une fois que je dois vous accorder l'une ou l'autre de ces deux pro-

positions (1); savoir que, ou Cornélie n'est pas la moitié aussi belle que je la représente, ou que, eût-elle été un parfait modele de tous les agréments, ses charmes devoient s'être flétris, comme les feuilles d'une rose condamnée par le sort à languir auprès d'un vieil if qui la couvre de son ombre funeste.

Vous voyez que je n'ai ni oublié ni pardonné l'affreuse métaphore par laquelle vous avez tâché, comme un empirique grossier, de guérir mon cœur, en faisant succéder une image odieuse au tableau séduisant qui s'offroit à mon imagination : c'est une espece de charlatannerie qui, je l'avoue réussit souvent, et que les femmes emploient avec avantage quand elles veulent détruire l'influence d'une rivale. Mais

(1) Il paroît que Henri Seymour n'a pas ses cahiers de logique bien présents à la mémoire. Ce qu'il appelle *syllogismes* se nomme, en terme de l'école, *dilemme;* c'est lorsqu'on laisse à son adversaire le choix de deux propositions, et que, quelle que soit celle des deux qu'il accorde, on forme son argument. (*Note du traducteur.*)

permettez-moi de vous dire, malheureux profane, que l'Aurore,

Quand elle sort des bras de l'amoureux Tithon,

n'a pas la moitié autant de fraîcheur et d'attraits que mon angélique veuve. Je l'appelle mienne, parceque je sens que je deviendrai fou si je ne peux en avoir la possession. Cependant votre frere Charles me dit pieusement l'autre jour, avec une gravité sacerdotale, que je n'avois point assez de religion pour mériter ou pour obtenir cette aimable personne. Le barbare! que le ciel le confonde! S'il n'étoit pas de votre famille, je le regarderois comme l'hypocrite le plus grossier qui existe dans le monde. Parcequ'il a épousé la fille charmante d'un homme distingué dans l'église, le coquin a pris toute l'arrogance du clergé de Rome, et croit avoir le droit de mettre en purgatoire tous ceux qui ont l'audace d'agir ou de penser d'une maniere différente de la sienne. A la vérité, il nous enseigne par son exemple un système de bonheur très orthodoxe. Il n'embrasse que

sa femme; ne lit d'autres livres que l'Écriture sainte, et travaille de tout son pouvoir à renforcer la milice céleste par une nouvelle recrue de chérubins. Sa femme lui ayant fait présent de deux jumeaux, il y a quelques mois, paroît déja prête à doubler cette faveur. Que le diable l'emporte! Tandis que je fais des plaisanteries à son sujet, j'envie presque sa félicité. Je dois vous dire pourtant que, tandis qu'il me réprimandoit avec tant d'insolence, il mêloit à ses censures ecclésiastiques un tel air de bienveillance et d'intérêt, que j'ai été pendant un moment à savoir si je devois lui présenter un défi ou l'embrasser. Je n'ai fait ni l'un ni l'autre, comme il arrive souvent lorsqu'on éprouve cette perplexité désagréable, causée par deux sentiments équivoques qui se confondent ensemble. Cependant si j'avois été assez hypocrite, ou assez prudent pour m'occuper de mes intérêts, j'aurois dû l'embrasser comme le meilleur ami que j'aie dans le monde, car je

m'apperçois assez qu'il aura la plus grande influence sur le choix que mon aimable veuve fera d'un époux. Vous savez, je pense, que, comme il étoit un parent très chéri de M. Sedley, il figure d'une maniere très importante dans son testament, comme curateur de la jeune veuve et des deux jolis enfants, qu'elle a semblé avoir faits, comme par miracle, sans l'aide de son associé. D'après l'idée que j'ai de sa piété, je crois réellement que votre frere prendra soin de leur ample fortune avec la fidélité la plus exacte. Vraiment, si je pensois qu'il eût la moindre inclination à faire le juif ou le prêtre, car ces deux mots sont synonymes pour moi, je lui abandonnerois volontiers tous les biens de la veuve, pour qu'il m'assurât promptement la possession de son cœur et de sa main. Cependant telle est mon aversion pour l'artifice et la fausseté, que je ne pourrois me résoudre à faire l'hypocrite avec lui pendant une heure, quand cela devroit me rendre maître de l'objet que j'adore.

Il faut néanmoins que je me lie, autant qu'il est possible, avec votre frere, et avec d'autant plus de raison que sa femme est l'amie intime de ma Cornélia. Écrivez-moi, je vous prie, un mot sur-le-champ, pour m'apprendre si votre sœur Lucie réside actuellement chez vous. Je me flatte qu'oui, comme je le désire ardemment, sachant qu'elle et sa belle-sœur ne passent jamais une semaine sans s'écrire. C'est seulement par les informations qui me viendront de ce côté que je peux avoir une véritable connoissance du cœur et de l'esprit de ma chere Cornélie. Je vous conjure par notre amitié de me donner tous les éclaircissements possibles, relativement à son plan de vie, à ses pensées, à ses sentiments, et aux plus petits détails de ce qui la concerne. Satisfaites au plutôt à ma demande, si vous désirez réellement, je ne dis pas le bonheur de votre ami, mais aussi la continuation de son existence.

Je suis votre affectionné, etc.

LETTRE II.

Edmond Audley à Henri Seymour.

Je me réjouis bien véritablement avec vous, mon cher Seymour; mais j'avoue que c'est avec une joie mêlée de crainte. Vous savez que je suis naturellement sujet à une timidité inquiete, quand il s'agit des intérêts de ceux pour qui j'ai de l'attachement. Si la crainte tempere un peu trop les transports que la sympathie de l'amitié me fait éprouver, vous voudrez bien imputer à mon affection ce que vous pourrez bien d'abord regarder comme un manque de courage. — En vérité vous n'êtes pas seulement au nombre très borné de mes amis les plus intimes, vous êtes encore celui dont les qualités particulieres et la situation m'ont causé, pendant quelque temps, la plus tendre inquiétude. Je vous avoue que je tremble qu'un destin contraire ne conspire avec quelques singularités qui

entrent dans votre caractere et forment vos seuls défauts, pour détruire l'effet de tous les brillants avantages que vous possédez. Quel jeune homme est jamais entré dans le monde avec plus de moyens pour en faire une scene de plaisirs et de délices? Vous avez une excellente constitution avec une figure prévenante. Votre fortune est considérable et dégagée de tout embarras; votre imagination vive et gaie double le charme de vos jouissances, et tous ces dons se trouvent réunis à un cœur tendre et bienfaisant. Mais permettez à un stoïcien d'ajouter que vous avez une promptitude d'idées, une impatience dans les sentiments qui peut changer ces instruments du bonheur en sources des plus grandes infortunes.

Mais j'abuse du privilege que vous m'accordez de vous reprocher vos foiblesses. Je vous assomme d'un ennuyeux sermon, lorsqu'un peu de raillerie innocente seroit non seulement plus agréable, mais encore plus efficace. Au lieu donc de continuer ma

harangue magistrale sur vos imperfections, je me borne à vous conseiller de ne point faire une offre de mariage à votre veuve, pendant qu'elle commande ses habits de deuil; de ne point envoyer un cartel à mon frere à cause de l'insolence qu'il a eue de désirer vous voir devenir un bon chrétien.

Quoique vous disiez que j'aime à parler de vos défauts avec le ton du sarcasme, je trouve cependant que je ne puis badiner avec grace sur des sujets auxquels mon cœur prend un intérêt aussi sérieux.

Il n'y a certainement point d'événement dans la vie qui pût me donner plus de peine qu'une querelle entre vous et mon frere. Quand je réfléchis sur votre situation respective, je frémis de la seule probabilité d'un tel malheur. Ce seroit certainement une bien mauvaise politique de votre part de l'offenser maintenant. Cependant vous êtes si éloigné de sacrifier jamais vos sentiments à vos intérêts, que mon avis à cet égard seroit plus propre à

causer qu'à prévenir le malheur dont je voudrois me garantir. Comme j'ai la plus tendre affection pour vous et pour mon frere, et une connoissance plus intime de vos caracteres que celle que vous avez pu acquérir l'un de l'autre, permettez-moi de vous faire observer que, quoique vous différiez sur un point important, il y en a plusieurs sur lesquels vous vous accordez assez pour qu'ils puissent servir à établir entre vous une amitié sûre et inviolable. Lorsque vous approchiez de l'âge de virilité, vous avez eu le malheur d'être lié avec des ecclésiastiques mercenaires, soit dans une classe inférieure, soit dans un rang distingué, qui vous ont inspiré de violents préjugés, non seulement contre tout l'ordre du clergé, mais encore contre toutes les personnes qui sont attachées avec zele à la religion qu'elles professent. Votre jeunesse, le cercle d'amusements que vous avez parcouru jusqu'ici, n'ont pas laissé à votre raison le loisir suffisant pour revenir sur cette

opinion et l'examiner attentivement. Peut-être même quelques-uns de ces hasards qui s'offrent dans la vie, ont concouru avec la vivacité naturelle de votre esprit à fortifier l'indignation sur laquelle votre préjugé étoit fondé. Mon frere Charles, quoiqu'il n'ait ni l'habit ni les occupations d'un théologien, est certainement un homme d'un esprit aussi religieux qu'on puisse en trouver dans l'église; mais sa religion, si je puis me servir de cette distinction, est plutôt un effet de son tempérament qu'une qualité acquise. Elle vient plutôt de la tendresse et de la sensibilité de son ame, que de l'étude et d'une méditation profonde. Sa piété est l'effet de la reconnoissance, et non de la crainte; la gaieté, la bienveillance forment la base de son caractere: sa maxime favorite est, que la religion non-seulement adoucit l'amertume de nos maux, mais rend encore nos plaisirs plus purs et plus vifs. Son exemple est la preuve la plus forte qu'on puisse donner de sa doctrine;

car il est, à plusieurs égards, l'être le plus heureux que je connoisse. Vous savez que nous parlons de Dieu comme du pere de tous les humains; mais il y en a bien peu parmi nous qui sentent pour lui un véritable amour filial. De tous les hommes que j'ai eu occasion d'observer sous ce point de vue, mon frere Charles est le seul qui m'ait paru se reposer dans le sein de son créateur avec la confiance qu'un fils vertueux doit à son pere.

Vous commencerez à imaginer que je suis transformé en morave (1), ou du moins que j'ai pris l'enthousiasme de mon frere sans avoir sa vivacité; mais, à vous parler vrai, ces deux qualités sont également au-dessus de ma

---

(1) *Les freres de Moravie.* Espece de moines uthériens, beaucoup plus utiles que les nôtres en ce qu'ils travaillent de leurs mains et se marient; ils ont eu pour instituteur un certain *Jacob Hutten*, né en Silésie dans le seizieme siecle. Leurs principales loix sont une parfaite égalité, et la communauté des biens. (*Note du traducteur.*)

portée. Quoique nous soyons liés par les nœuds du sang et ceux de l'affection, nos caracteres sont si essentiellement opposés, que je ne parviendrois pas plutôt à attraper la tournure de son esprit, qu'à me donner les traits de sa physionomie. Quand je suis dans mon humeur de métaphysique et d'argumentation, je tâche de me persuader que la supériorité qu'il a sur moi, par la grandeur et la bonté de son ame, est sur-tout l'effet d'une organisation particuliere.

Je m'écarte un peu trop du principal objet de ma lettre, qui est de vous prier instamment de ne pas vous permettre aucun trait satyrique contre l'Eglise et ceux qui en sont les membres, en présence de mon frere. Je ne prétends pas soutenir son opinion, en assurant comme il fait, que la piété est une qualité essentielle, pour former un bon mari; vous savez que les dames accordent volontiers une dispense sur cet article : ce dont je suis bien sûr, c'est que si Charles est une fois con-

vaincu que vous avez un esprit d'irréligion, il tâchera de toutes ses forces d'empêcher votre aimable veuve de s'unir avec vous par des liens qui, selon sa maniere de penser, seroient une source de maux pour elle et pour ses enfans. Si je vous regardois comme un parfait libertin, j'aurois beaucoup de crainte en vous donnant un tel avis. Je sais, dans ce cas, quelle seroit votre réponse, ou dumoins votre conduite : vous engageriez le combat entre les desirs amoureux de la veuve, et les conseils pieux de son tuteur, pour avoir le plaisir d'observer l'événement, et voir de quel côté pencheroit la victoire. Mais, quoique vous et moi nous ressemblions plus à un libertin qu'à un anachorete, je suis persuadé que vous aimez cette charmante petite veuve avec une tendresse trop vraie et trop pure, pour vouloir lui faire éprouver un combat aussi pénible, quand la fortune semble vous offrir la paisible possession de son cœur et de sa main. Lorsque je pensois que votre admiration pour

ses charmes nourrissoit en vous une passion dangereuse et sans espoir, j'essayois par la force du ridicule à bannir de votre cœur un amour qui pouvoit vous devenir funeste. Mais, depuis le changement qui est survenu dans la situation de Cornélia, je suis devenu l'avocat de votre passion, après en avoir été l'adversaire. Je me borne maintenant à vous conjurer de ne pas jeter une pierre d'achoppement sur votre passage dans le sentier fleuri qui s'ouvre actuellement devant vous. Je puis vous dire avec vérité, qu'en poursuivant cette aimable veuve, vous avez autant d'avantage qu'un lévrier en a en chassant un lievre mais souvenez vous que le lévrier est sujet à devancer sa proie, et à la perdre de vue par la rapidité qui sembloit la lui assurer. Je prévois que vous allez me répliquer que j'ai le pas lent d'un basset, et que je laisse souvent échapper l'objet de mes desirs par la lenteur de ma poursuite. J'en conviens avec vous. Mais remarquez, je vous prie, que la marche

tardive

tardive de l'un est souvent fort utile à la course rapide de l'autre. Vous vous appercevrez aisément par la longueur de cette lettre, combien votre position me cause d'inquiétude. Je ne me suis occupé que de ce sujet, et ne vous ai pas dit un seul mot de mes amours, qui sont d'un genre beaucoup moins délicat. Véritablement je regarderois comme une profanation de vous parler de la capricieuse Sylvia dans la même page qui est sanctifiée par le nom de la divine Cornélia. J'ajouterai seulement que, comme j'ai été cruellement tourmenté par une maîtresse, que j'aimois peu dévotement, je désire avec ardeur vous voir heureux, dans l'affection religieuse qu'on doit à une épouse.

P. S. Vous allez penser que je veux prouver la vérité du vieux proverbe qui dit, que toute la substance d'une lettre est renfermée dans le supplément, puisque je vous apprends dans cet endroit de ma lettre, que ma sœur Lucie est

avec moi, et que je puis vous répondre qu'elle soutiendra vos intérêts auprès de la jeune veuve, avec autant de chaleur que les devoirs de l'amitié et la bienséance pourront le lui permettre.

LETTRE III.

Cornélia Sedley à Henriette Audley.

HÉLAS ! ma chere, ma tendre amie, qu'il est douloureux pour moi d'apprendre qu'un malheureux petit accident vous force à demeurer chez vous, lorsque l'état où se trouve mon cœur me rend votre société si nécessaire !

Certainement je suis destinée à être toujours ingrate ; car n'y a-t-il pas beaucoup d'ingratitude dans la plainte que je vous fais, tandis que je vois votre digne époux me prodiguer tous les soins d'une affection vraiment fraternelle, et que je sais avec quelle ardeur vous le pressez de ne pas songer à se rapprocher de vous aussi long-tems que sa présence pourra m'être utile ainsi qu'à mes petits orphelins. Votre cœur rendra témoignage pour moi, que c'est simplement lui faire justice, que de dire qu'il n'y a point d'homme qui

pût s'acquitter avec plus de délicatesse, et d'une maniere plus consolante, du triste office dont il a bien voulu se charger. Véritablement j'ignore comment votre pauvre Cornélia auroit pu sans lui conserver son existence; car dans la semaine qui a précédé la mort de M. Sedley, il s'est passé entre nous une scene qui a détruit le peu de force de corps et d'esprit avec lequel je me préparois à soutenir l'affreux événement dont je me voyois menacée. Vous concevrez aisément l'impression que ce malheur a faite sur moi, quand vous saurez que pendant plusieurs jours j'ai pris la plume à différentes reprises dans l'intention de vous donner un détail circonstancié de tout ce qui est arrivé, et que chaque fois les larmes de la douleur et du repentir m'ont empêchée de remplir une tâche aussi pénible. Ah! ma chere Henriette, si vous aviez été témoin de la conversation que j'ai eue avec mon époux mourant, vous ne prendriez plus le parti de votre amie qui est maintenant dé-

chirée par les remords. Non, vous vous joindriez plutôt à moi pour me dire que n'ayant pu être heureuse avec un homme dont l'ame étoit si noble et si tendre, je ne mérite pas de trouver jamais le bonheur dans ce monde. Grand Dieu! par quel bizarre caprice l'esprit humain n'est-il jamais content, lorsqu'il ne tient qu'à lui de jouir d'une félicité parfaite! Malheureuse! j'ai pu vivre pendant six ans avec un tel homme, et je n'ai pu l'aimer d'un véritable amour que dans ce moment terrible où l'homme paroît comme suspendu entre le ciel et la terre. En vérité, il a paru plutôt un ange qu'un simple mortel dans la conversation si attendrissante dont je viens de vous parler, et que je vais exposer à vos yeux de la maniere la plus exacte qu'il me sera possible.

Je dois commencer par vous dire que cette humeur sombre et chagrine, qui paroissoit accabler toutes les facultés de son ame dans le commencement de sa longue maladie, avoit fait place tout-à-coup à une espece de sé-

rénité angélique qui se montroit inaltérable pendant les assauts de la douleur, et causoit une admiration mêlée de respect à tous ceux dont il étoit entouré. Aussitôt qu'il fut convaincu, après en avoir fait un long usage, que les eaux de Bristol n'étoient d'aucune ressource contre cette maladie interne, dont le caractere équivoque avoit si souvent trompé les médecins, en le réduisant au dernier degré de consomption, dès ce moment son esprit sembla passer de cet état d'inquiétude qui accompagne le doute à ce calme que la certitude fait naître. Il eut alors, pour la premiere fois, l'assurance de sa mort prochaine; et cette conviction, au lieu d'affoiblir les facultés et les affections de son ame, parut lui donner une nouvelle énergie. Représentez-vous, ma chere Henriette, sa figure encore plus défigurée par la maigreur que la derniere fois que vous l'avez vu, mais conservant toujours la dignité qui fait le caractere de l'homme. Voyez ses yeux per-

çants (1) qui paroissoient doués d'une pénétration surnaturelle, et portoient leurs regards jusqu'au fond de l'ame des personnes qu'il envisageoit. Représentez-vous ce pauvre malade enveloppé de son habit de velours bleu, que vous aviez coutume d'appeller *sa robe impériale*, et luttant avec l'effort des douleurs dont il étoit déchiré. Voyez votre amie se préparant à lui faire une lecture, comme c'étoit son usage, tous les matins après le déjeûner. Il avoit souffert une angoisse extrême qui étoit toujours la suite du peu de nourriture que son estomac pouvoit recevoir. Ses douleurs ve-

---

(1) Les yeux d'une personne attaquée d'une maladie mortelle sont ordinairement ternes et sans expression; mais quelquefois ils conservent leur éclat jusqu'au dernier moment: alors ils ont ce regard perçant que l'auteur décrit très bien, et qui nous pénetre au point de blesser notre vue lorsqu'elle rencontre les yeux du malade. Doit-on attribuer cet effet à l'extrême subtilit qu'acquiert le fluide vital atténué par la fievre d'une longue agonie? (*Note du traducteur.*)

noient de se calmer un peu, et il m'avoit fait signe d'ouvrir le volume de Shakespear que j'avois en main. Au lieu de faire aussitôt ce qu'il me demandoit, je me hasardai à lui dire, « Si vous êtes persuadé que les eaux de Bristol ne sont d'aucune efficacité pour votre maladie, pourquoi ne quittez-vous pas un logement incommode, pour vous transporter dans une de vos maisons, où vous seriez beaucoup mieux? » — Il fixa sur moi ces yeux dont la vivacité est au-dessus de toute expression, et, après un moment de silence, il me répondit : « Je vais vous parler avec sincérité, ma chere Cornélia. Je souhaite de mourir ici, ne voulant point laisser des traces d'une scene aussi lugubre dans aucune de ces maisons où vous allez bientôt, je l'espere, mener une vie tranquille, et même très agréable avec le temps. » Je ne puis vous rendre l'émotion que me causerent ces paroles. C'étoit un mélange de douleur, de tendresse et de remords. J'étois si oppressée par

tous

tous ces sentiments que je ne pus prononcer un seul mot; mais je crois que mon visage étoit en ce moment couvert de rougeur, et les pleurs coulerent de mes yeux. Il parut avoir pitié de mon trouble, et me tira promptement vers lui. Tandis qu'il pressoit affectueusement une de mes mains, le livre que je tenois de l'autre m'échappa, et, par hasard, s'ouvrit en tombant. Sedley jetta ses regards avec vivacité sur la page qui s'offroit à ses yeux; il s'écria : « Voilà des paroles qui conviennent on ne peut mieux à mes sentiments actuels; c'est mon vœu le plus ardent, ma chere Cornelia, de pouvoir mériter que vous me rendiez cette justice, et de laisser ces vers gravés dans votre cœur:

Aucun moment de sa vie ne lui fit plus d'honneur que l'instant où il fallut la quitter: il mourut en homme qui avoit depuis long-temps étudié la mort(1) ».

---

(1) On trouve dans Shakespear, à chaque page,

«Je n'ai point de torts graves à vous avouer; mais j'ai à implorer votre pardon; il faut que je vous dise, ma chere Cornelia, ce que l'orgueil et la mauvaise humeur m'ont empêché jusqu'à présent de vous confesser. Oui, je dois demander, et je vous demande de tout mon cœur votre pardon de tous les sentiments tristes et douloureux que vous a causés l'humeur sombre et chagrine qui est l'effet de ma maladie, car elle ne vient pas de moi». Cette humiliation pleine de tendresse, et que je n'attendois pas d'une ame aussi fiere, quoique sensible, me perça jusqu'au fond du cœur. Je me laissai tomber

---

une foule d'expressions originales, de sentiments profonds, de pensées hardies, et de sentences énergiques, convenables aux diverses circonstances de la vie humaine. Faut-il être étonné qu'il fasse les délices d'une nation éclairée, et qui pense avec profondeur? Et l'on a osé traiter en France cet auteur de barbare, parcequ'on ne le comprend pas; et, comme je l'ai dit ailleurs, qu'il n'a ni la physionomie ni le costume françois! (*Note du traducteur.*)!

sur mes genoux, et je lui répondis, ce qui étoit bien vrai, que sa maladie devoit tout excuser; mais qu'une personne qui avoit reçu du ciel le bienfait de la santé, et qui manquoit de cette patience, de cette attention tendre et active, qui est un devoir envers les malades... Il m'interrompit avec la sensibilité la plus vive, et me levant de terre, en me pressant contre son sein, il s'écria : « Non, le ciel en est témoin, vous n'avez jamais manqué... Votre vie, depuis notre mariage, a été un parfait modele de vertu, mais non pas de bonheur ». Mes pleurs couloient avec tant d'abondance, que je ne pouvois les cacher, pendant qu'il faisoit de moi un éloge si peu mérité. J'étois au moment de lui avouer une faute que j'ai souvent déplorée avec vous, qui êtes l'indulgent dépositaire de mes secrets : j'allois lui dire que, quoique j'eusse rempli tous les devoirs attachés à l'union conjugale, cependant j'avois eu la foiblesse de murmurer souvent en secret contre ma destinée, à laquelle

je m'étois pourtant soumise avec joie, pour complaire au desir d'un pere qui m'aimoit passionément. La crainte d'affliger sans nécessité le généreux Sedley m'empêcha de soulager mon cœur par un aveu sincere de mon peu de mérite. Je lui donnai seulement à entendre par des paroles, que mon agitation rendoit peut-être inintelligibles, que, si le ciel vouloit accorder sa vie à mes ardentes prieres, je me montrerois à l'avenir plus reconnoissante du bonheur d'être unie à un tel époux. Il me fit alors asseoir à son côté; et, avec un ton qui témoignoit combien il cherchoit à me tranquilliser, « Calmez-vous, me dit-il, je vous en conjure, ma chere Cornelia; car il est d'une grande importance pour la consolation de mon ame, et pour votre bonheur futur, que j'aie avec vous une conversation longue, et sans aucune réserve ». Je m'assis en gardant un profond silence, et comme à demi-pétrifiée par l'attente de ce qu'il alloit me dire. « Il y a quelques jours, con-

tinua-t-il, que je desire avoir un entretien particulier avec vous; je sens que je ne dois pas laisser échapper l'occasion présente, parcequ'il est très vraisemblable que je n'aurai plus assez de présence d'esprit et de force de corps, pour vous dire tout ce dont j'ai dessein de vous faire part. Non, ma chere Cornelia, vous ne devez pas penser que je puisse jamais revenir de ma maladie; il n'y a plus à ce sujet la moindre ombre d'espérance : et, croyez-moi, je meurs sans regret. Quelque étrange que cela puisse paroître, c'est mon affection pour vous qui me maintient dans une disposition si fort à desirer pour ceux qui sont dans l'état où je me trouve. J'ai souhaité, mais vainement, de vous rendre heureuse. Votre vertueux pere formoit les mêmes vœux. Comme il avoit l'horreur la plus forte pour les mœurs corrompues de nos jeunes gens, et qu'il vouloit ne pas vous exposer au malheur de l'infidélité conjugale, il vous mit à l'âge de dix-sept ans dans les bras de

son ami intime. Il crut que ma probité, que mes principes de vertu et de morale étoient plus que suffisants pour compenser la différence d'âge qui existoit entre nous. A la vérité cette différence n'étoit pas trop marquée à l'époque de notre union; mais chaque année qui a suivi notre mariage l'a rendue de plus en plus sensible; un accident a concouru, avec le temps et la nature, à nous priver de ce bonheur dont votre pere s'étoit persuadé que nous allions jouir. Quand je vous vis suivre avec joie et promptitude les intentions d'un pere que vous chérissiez avec idolâtrie, je fus assez vain pour croire que vous m'aimiez avant que j'eusse pu mériter votre attachement. Jaloux de vous donner des connoissances, pour lesquelles vous paroissiez annoncer les plus grandes dispositions, je voulus trop tôt devenir votre précepteur; j'employai à cultiver votre esprit un temps et des soins que j'aurois mieux consacrés à m'attacher votre cœur. Je ne ne m'apperçus de

mon erreur et des conséquences qui devoient naturellement en résulter, que lorsque je commençai à ressentir les premiers effets de ce dérangement intérieur qui a rendu long-temps mon existence pénible pour moi-même, et importune à tous ceux qui m'entourent. Pour vous, ma chere Cornelia, vous avez été toujours tendre, toujours vigilante dans les soins que vous avez prodigués à un pauvre infirme; mais votre cœur avouera que je ne me trompe point, en vous disant que le sentiment de vos devoirs a été le motif de votre conduite, bien plus que l'impulsion de l'amour. Ne croyez pas, je vous en supplie, qu'il y ait l'ombre même du reproche dans ce discours; au contraire, je ne fais que payer un juste tribut à votre conduite digne des plus grands éloges. En effet, il y a bien plus de mérite à remplir des devoirs pénibles, et dont l'amour ne peut alléger le fardeau, qu'à suivre simplement les mouvements de son cœur. Lorsque j'ai remarqué que votre

aimable gaieté avoit disparu, que votre front étoit obscurci par la tristesse, en vous voyant réduite de si bonne heure à rendre des offices si peu convenables à votre jeunesse, j'ai presque regardé comme un crime d'essayer de conserver une vie, dont la durée ne pourroit servir qu'à prolonger votre malheur ». Il prononça ces paroles avec un transport si vif de tendresse mêlée de désespoir, que je ne pus garder le silence plus long-temps. J'ignore cependant ce que j'essayai de lui dire, car il m'empêcha bientôt de poursuivre, en me priant d'écouter ce qu'il avoit dessein de me communiquer, relativement à nos enfants. Il n'avoit pu jusqu'à ce moment, ajouta-t-il, traiter un tel sujet, à cause de l'émotion trop forte qu'il avoit éprouvée en y pensant. Après quelques remarques pleines de sensibilité sur les heureuses dispositions qu'annonçoit leur enfance, « Ils ont, dit-il, et j'espere qu'ils auront long-temps une mere à qui la nature a donné au plus haut degré tout

ce qui peut rendre une femme digne de porter un nom si respectable ; mais, comme il est possible que lorsqu'ils auront le plus de besoin des avis d'un père, celui qui leur en servira le sera seulement par le titre, et prodiguera ses soins paternels à des enfants plus heureux»...—Comme il exprimoit ainsi ses craintes, je sentis ma fierté blessée, et, me livrant à une tendre indignation, je l'interrompis avec une véhémence qui m'étoit si peu ordinaire, qu'il me regarda d'un œil fixe dans un étonnement muet. «Je vois, m'écriai-je, toute l'étendue de vos craintes, et combien elles sont cruelles pour moi. Ô Sedley ! si jusqu'ici j'ai manqué à l'affection que je vous devois, laissez-moi vous donner une preuve convaincante que vous m'êtes beaucoup plus cher que vous ne l'imaginez. Si cela peut donner quelque soulagement à l'inquiétude paternelle qui vous tourmente ; je vais m'engager par tous les serments, par toutes les conventions possibles que vous voudrez me pres-

crire, à vivre dans la retraite, à consacrer mes jours à l'éducation et au bonheur de vos enfants, enfin, à ne jamais me marier, quelques offres qu'on puisse me faire». —Je n'ai point d'expressions pour vous donner une véritable idée de l'effet que produisit sur le pauvre malade ce témoignage inattendu d'un attachement sincere, que vous allez nommer un sentiment romanesque. L'excès de sa joie le fit tressaillir, et il parut sortir du tombeau; et, comme s'il eût été transporté dans les régions célestes, il s'écria: « Non, ô la plus vertueuse des femmes, je n'ai pas des sentiments si méprisables, si personnels, pour former un desir aussi inhumain». —Ensuite avec ses bras affoiblis il m'entraîna vers une glace qui étoit à quelque distance du sofa. « Regardez, mon cher ange, continua-t-il, regardez! Que cette image charmante qui vous est retracée dans ce miroir, vous apprenne quel homme vil je serois, si, assuré, comme je le suis, que vous n'avez jamais

éprouvé la passion délicieuse de l'amour, je pouvois souffrir que vous fissiez le sacrifice généreux que vous inspire la noblesse de votre ame. Mais votre modestie n'en croira point cette glace fidele, et se défiera toujours de vos attraits. Regardez-moi donc, ma chere Cornelia. Rapportez-vous à ce que vous dit un homme expirant, dont l'état éloigne tout soupçon de flatterie. Oui, vous êtes une des femmes les plus accomplies que le ciel ait fait naître pour embellir la terre. Pourquoi vous tiens-je ce discours? c'est pour vous donner une juste idée des perfections que vous possédez; c'est afin que, voyant de quel prix inestimable elles sont, et à quels dangers elles peuvent exposer celle qui en est ornée, vous n'en fassiez pas des causes de malheur, mais plutôt des instrumens de félicité. Non. Il faudra vous remarier: le ciel m'en est témoin, ô ma chere Cornelia! c'est mon desir le plus ardent, pour qu'un second hymen, contracté sous de meilleurs auspices, serve de

compensation à tout le malheur qui a été la suite des premiers nœuds que vous avez formés. »

Dans cet endroit de son discours la voix lui manqua; les douleurs devinrent si fortes que je craignis qu'il n'expirât dans ce moment, le voyant penché sur mon sein, ayant perdu toutes ses forces et ne pouvant proférer une seule parole. Je parvins cependant à le replacer sur son sofa, et après de terribles convulsions, dont tout son corps parut agité, il reprit son discours avec une présence d'esprit merveilleuse, et mettant une parfaite liaison dans ses idées. Je le conjurai vainement de ne pas épuiser les forces qu'il venoit de recouvrer en traitant un sujet si douloureux pour lui et qui n'étoit d'aucune utilité. « Je suis convaincu, ma chere Cornélia, reprit-il, que maintenant vous croyez qu'il est inutile que je vous entretienne de cet objet, mais le jour viendra peut-être où vous penserez avec une tendre reconnoissance à ce que je vous aurai dit, et où vous le re-

garderez comme un avertissement très utile pour vous. Ayant été pendant ma vie uni à votre sort sans le mériter, je n'en suis que plus desireux d'avoir une influence favorable sur vos pensées quand je n'existerai plus. Que ces paroles ne vous affligent point — je n'ai que peu de chose à ajouter, mais qui peut être d'une grande importance pour votre bonheur. Faites-moi donc la grace de l'écouter, et ensuite je laisserai pour toujours un sujet qui véritablement est trop affligeant pour l'un et pour l'autre.

— Vous avez peu d'expérience du monde; vous êtes d'un caractere naturellement ouvert, vif et qui n'est pas soupçonneux. Vous êtes encore si jeune que votre beauté toute frappante qu'elle est n'a pas encore atteint sa perfection. Jusquà présent (permettez-moi de vous répéter cette importante vérité) vous avez été étrangere à une passion que votre cœur est formé pour ressentir dans toute sa pureté et dans toute son énergie, passion

terrible, qui même dans les cœurs aussi vertueux, aussi soumis à la loi du devoir que l'est le vôtre, regne de la maniere la plus impérieuse, et dont vous ne pouvez vous figurer toute la violence. — Non, bien loin de souhaiter que vous vous refusiez à un nouvel hymen, si j'avois les lumieres d'un ange, et si je pouvois influer sur votre destinée, j'emploierois toutes mes connoissances à vous choisir un époux qui pût vous rendre la plus heureuse des femmes. Je n'ai pas ce privilége, mais je peux au moins par mes conseils vous faire connoître d'avance l'espece de caractere qui vous rendroit l'épouse la plus infortunée, s'il se trouvoit dans celui que vous ferez l'arbitre de votre sort. — Le vice, ma chere Cornelia, est un plus grand ennemi du bonheur, qu'une maladie de langueur ne l'est dans le mariage (1). Veuille le ciel empêcher que vous ne soyez jamais la femme

(1) Cette morale sans doute est très bonne; mais le plus grand nombre des femmes préférera toujours un mari libertin et vigoureux à un

d'un homme sans mœurs dont la mauvaise conduite pût vous faire regretter l'époux infirme auquel il aura succédé! — Il faudra à la vérité que vous soyez bien trompée avant de vous exposer à ce malheur. Mais combien une telle erreur est commune dans le monde ! Combien d'hommes j'ai entendu louer, et dont leurs amis exaltoient la probité, l'honnêteté, et les sentiments d'honneur, qui cependant emploient toutes sortes d'artifices pour faire le malheur des personnes de votre sexe, et qui étoient bien reçus dans la société, à proportion qu'ils avoient plus de droits à une exécration universelle. Combien d'exemples ne voit-on pas d'époux unis à des femmes charmantes, qui leur ont apporté en dot tous les avantages de la fortune et de la personne, et qu'ils ont sacrifiées au goût qui les entraînoit vers la débau-

---

époux très sage et invalide. Il est certains articles sur lesquels il est impossible de faire entendre raison aux femmes. (*Note du traducteur.*)

che et les plaisirs illégitimes. Par-là ils ont été cause que leurs femmes ont ruiné leur santé par la dissipation, ou ont été réduites à pleurer dans la solitude leur beauté négligée, et à languir dans la douleur avec leurs enfants abandonnés. — Mais y a t-il quelque précaution qu'une femme puisse regarder comme sa sauve-garde contre un semblable malheur? — Oui, ma chere Cornelia, il y en a une, bien simple, et qui est le motif principal du long entretien que j'ai maintenant avec vous. — Ayez, je vous en conjure, pour maxime essentielle et pour regle de votre vie, qu'un homme qui n'a point le sentiment de ce qu'il doit à son créateur, ne sauroit avoir les qualités convenables pour mériter de s'associer avec une femme aimable et vertueuse. C'est mon vœu le plus ardent, c'est ce que je demande au ciel pour vous, que vous n'accordiez jamais le don inestimable de votre main à un homme qui, doué de toutes les qualités qui peuvent rendre un mari agréable, n'auroit

n'auroit aucun principe de religion. »

— M'appercevant alors que l'épuisement de ses forces étoit venu au point d'inspirer les plus vives alarmes à raison des efforts qu'il avoit faits pour traiter si long-temps un sujet qu'il avoit tellement à cœur, je saisis avec empressement l'occasion de lui répondre. Je l'assurai que depuis l'heure de ma naissance, jamais aucun discours n'avoit fait une impression si profonde et si sensible sur mon esprit que celui qu'il venoit de prononcer. Ce que je disois étoit l'exacte vérité. En effet, ma chere Henriette, je doute que la voix même d'un ange descendant du ciel pour me donner de sages conseils eût retenti plus avant dans mon oreille et eût rempli mon cœur de plus d'admiration et de reconnoissance. Je ne pense pas même qu'il eût pu mériter d'être entendu avec plus de respect de ma part. Car, quoiqu'un esprit céleste quittant les demeures bienheureuses pour avertir un mortel exposé à quelque danger, doive éblouir notre

foible vue, et exciter dans notre ame les plus grands sentiments de vénération, cependant je ne crois pas commettre une profanation en disant qu'il y a encore quelque chose de plus admirable aux yeux de la raison. C'est de voir un homme qui, après que sa constitution a été ruinée par une maladie de langueur, que son corps a été exténué par des souffrances continuelles, au lieu de se montrer accablé par la terreur que cause une mort prochaine, recueille et met en action le peu de forces qui lui restent, pour donner les avis les plus désintéressés que l'amitié la plus pure puisse dicter, à une femme qui ne s'est pas beaucoup rendue digne d'une attention si noble et si affectueuse. Ô ma chere Henriette, si précédemment j'ai été assez ingrate pour regarder mon époux avec indifférence, il est maintenant devenu l'objet de mon idolâtrie. Hélas! que de larmes j'ai versées en réfléchissant que, si je ne l'ai pas aimé, comme je le devois; c'est que je n'avois pas une ame aussi

noble que la sienne. — Mais je m'écarte de l'objet de ma lettre, qui est de vous donner un récit fidele et circonstancié de notre conférence. — Je lui dis que, quoique j'espérois et je croyois que je ne me remarierois point, je garderois bien précieusement gravés dans mon cœur ses sages conseils; que ce seroit pour moi un trésor semblable à ces belles pieces de monnoie que l'on conserve pour les admirer et non pour en faire usage. J'étois au moment de lui faire une promesse solemnelle relativement à ce qu'il venoit de me dire sur les principes de religion, lorsque son médecin entra. « Vous me voyez, mon cher docteur, lui dit-il, dans l'état de calme et de résignation où votre sensibilité vous fera toujours desirer de trouver un malade pour qui l'art ne peut offrir aucune ressource. Vous me trouvez bien soulagé d'avoir pu dire ce qu'il m'importoit le plus de communiquer avant de quitter ce monde. Je remercie le ciel, et cette femme accomplie qui prend

soin de moi avec tant d'affection (dans cet endroit il désigna votre amie avec un ton et un geste qui m'affecterent au point que je fus obligée d'aller vers la fenêtre pour cacher mes pleurs), je suis maintenant préparé à la mort. Je suis si las des peines que je souffre, que je regarderois comme une grande faveur que vous pussiez m'annoncer l'heure précise où j'en serai délivré ». — A ces paroles je sortis de la chambre ne pouvant plus retenir mes sanglots. La solitude m'étoit absolument nécessaire pour pouvoir leur donner un libre cours. Pendant la plus grande partie du discours que Sedley m'avoit tenu, je m'étois sentie agitée par des mouvements opposés de respect et de douleur, d'admiration pour lui et d'aversion pour moi-même. Mon cœur avoit fait plusieurs efforts pour se soulager par les larmes ; mais ce qui les avoit toujours retenues, c'étoit la réflexion qu'il y auroit de la cruauté à les laisser couler en sa présence. Pendant que je demeurai auprès de lui, je

ne pleurai pas beaucoup. Mais aussitôt que je pus le quitter, mes pleurs coulerent avec autant d'abondance que ceux d'un pénitent qui desire effacer les crimes qu'il a commis pendant plusieurs années. Cependant, venant à penser qu'il me restoit encore un devoir plus pénible à remplir, je demandai à Dieu, avec ferveur, qu'il m'accordât assez de forces pour veiller le pauvre agonisant avec l'attention la plus tendre et la plus vigilante, pendant le petit nombre d'heures qu'il lui restoit à vivre. C'est dans cette occasion que j'éprouvai, d'une maniere bien sensible, que

« Demander au ciel une vertu
« C'est l'acquérir (1). »

Aussitôt que je revins auprès du malade, je trouvai que les forces de mon

---

(1) C'est là-dessus qu'est fondé ce qu'on nomme, en termes religieux, *grace d'état*. Une personne digne de foi m'a assuré qu'une de ses sœurs, religieuse, n'avoit jamais pu voir le sang couler sans se trouver mal. Obligée de prendre soin de l'infirmerie à son tour, elle voyoit saigner

ame s'étoient accrues d'une maniere étonnante. Ce fut heureux pour moi d'être dans une telle situation, car en ouvrant la porte de la chambre, je fus frappée d'un spectacle qui me fit croire, au premier coup-d'œil, que mon mari étoit expiré pendant mon absence. Voici ce qui occasionna ma crainte. Le pauvre malade épuisé étoit tombé dans un léger sommeil auquel son médecin l'avoit prié très affectueusement de se livrer, lui ayant promis de demeurer près de lui occupé à le veiller. Son entretien avec moi avoit produit visiblement une diminution considérable dans ses forces, et le médecin m'ordonna de le tenir en repos autant qu'il seroit possible. Nous obéîmes à son ordonnance avec l'exactitude la plus religieuse; c'étoit le jeudi, et je pense qu'il ne proféra pas dix

---

les religieuses malades, sans que cela lui fit d'impression. Quand elle ne fut plus chargée de cet emploi, voulant, sans y être requise, tenir la palette pendant qu'on saignoit une religieuse, elle tomba en défaillance. (*Note du traducteur.*)

paroles dans les deux jours suivants; mais le dimanche, jour fatal, il me pria de me joindre à lui, pour prononcer une priere courte et fervente qu'il avoit composée et écrite à ce sujet: je pus à peine articuler les paroles qu'il prononça d'une voix basse, mais très distinctement, quoique dans ce moment les froides sueurs de la mort couvrissent son front. En prenant le papier où étoit écrite la priere qu'il venoit d'achever avec dévotion, je baisai sa main qui étoit froide comme le marbre; il me jetta alors un regard où se peignoit la plus tendre inquiétude: « Souvenez-vous, me dit-il, ma chere Cornelia, que l'avis que je vous ai donné est d'une grande importance, non seulement pour vous, mais encore pour vos enfants ». Il prononça ces dernieres paroles d'une maniere confuse, et expira bientôt après une courte agonie. O ma chere Henriette, s'il étoit possible que votre amie perdît jamais le souvenir de ce qui a fait une si forte impression sur son ame, et qui méri-

toit bien d'être gravé dans son cœur, que vos avertissements salutaires renouvellent alors des sensations effacées; remettez devant mes yeux un spectacle... Mais non. Il ne sortira jamais de ma mémoire Toujours la voix de mon époux mourant sera présente à mon oreille, et si je pouvois cesser de l'entendre, il me suffira de jeter un regard sur mes enfants, pour me rappeller que leur bonheur et le mien ont été l'objet des derniers vœux qu'il a formés. Hélas ! qu'ils connoissent peu la perte qu'ils ont faite ! Combien la simplicité, l'ignorance que les enfants montrent, le peu d'impression que le malheur fait sur eux, affectent vivement une personne qui éprouve toute l'amertume de la douleur! A mon retour de Bristol, quand je courus embrasser mes enfants, il est bien vrai qu'ils pleurerent en voyant couler les larmes que la présence de ces pauvres orphelins arracha de mes yeux qui sembloient ne pouvoir plus en verser. Mais, dans le peu de jours qui se sont

écoulés

écoulés depuis mon arrivée ici, ils paroissent non seulement avoir perdu tout sentiment de douleur, mais encore n'avoir pas conservé le moindre souvenir du mort(1). Dans un enfant, d'un âge aussi tendre que l'est Charles, c'est fort naturel ; mais sûrement William est assez âgé pour devoir montrer plus de mémoire et de sensibilité. — Mais, malheureuse que je suis, est-ce à moi de blâmer mes pauvres enfants, quand je devrois plutôt penser combien de fois j'ai manqué à l'affection que je devois à mon époux ! Je desire voir mes enfants contents et

(1) Ce sont les idées accessoires qui, dans l'âge où l'on peut sentir avec énergie, renouvellant sans cesse les sensations, empêchent qu'elles ne s'effacent. Les enfants ne sentent que dans le moment présent. Tout objet nouveau leur cause du plaisir, parcequ'il ne peut leur rappeller aucun souvenir douloureux. En avançant en âge, on se rapproche de cet état. Le vieillard n'est occupé que de l'heure qui s'écoule. Le passé est trop loin de lui pour l'affecter, et il n'attend rien de l'avenir. (*Note du traducteur.*)

joyeux, et je suis assez insensée pour voir avec peine l'air de satisfaction et la gaieté dont je desire qu'ils jouissent. Ô ma chere Henriette, mon cœur toujours agité n'est rempli que de sentiments confus. Il n'y a que votre voix, la voix de l'amitié la plus tendre, qui puisse rétablir le calme dans mes esprits, et me réconcilier avec moi-même. Votre cher Audley me témoigne une amitié sans bornes. Vous connoissez toute l'estime que j'ai pour lui, et je pense qu'il y a peu d'hommes d'un mérite à pouvoir comparer au sien; mais les hommes qui ont l'ame la plus sensible ne peuvent se former une idée de ces sentiments tumultueux et pénibles qui troublent le cœur d'une femme mécontente d'elle-même. Comme Audley sait très bien qu'il n'y a personne au monde qui ait les manieres plus consolantes que notre chere Henriette, il m'a pressée tendrement de renoncer au projet d'aller à Sedley-Hall, pour retourner avec lui vous trouver; ce qui me sera beaucoup plus

avantageux. — Comme il m'a dit qu'il y a grande apparence que l'accident qui est arrivé à votre pied vous obligera à garder le lit pendant quelques semaines, je me plais à penser que je pourrai partager votre retraite, et concourir par mes soins à votre rétablissement. Le sensible Audley exige que j'amene mes petits orphelins, et je suis bien sure que leur visite sera aussi agréable à ma tendre amie, que celle de votre malheureuse et affectionnée,

CORNELIA.

P. S. Comme nous aurons le triste mais nécessaire emploi d'arranger beaucoup d'affaires en peu de jours, je ne vous écrirai plus. Ce seroit vraiment abuser de votre patience, d'autant que vous aurez à peine le loisir de lire l'énorme paquet que je vous envoie, dans l'intervalle de temps qui doit s'écouler avant mon arrivée. Je puis d'autant plus me dispenser de vous faire mes

excuses pour cette longue lettre que votre mari est si fort occupé des soins dont il est chargé, qu'il aura à peine le temps de vous écrire un billet très court.

LETTRE IV.

Monsieur à Madame Audley.

MA très chere Henriette veut bien regarder les nombreuses occupations dont je me suis chargé, pour rendre service à son amie, comme un office agréable rendu à elle-même. Je vous prie de recevoir ceci comme la meilleure excuse pour une lettre aussi courte, venant de celui dont le cœur a toujours beaucoup à vous dire.

Nous avons véritablement beaucoup d'affaires sérieuses à terminer, avant que nous puissions vous revoir : je dis *nous*, parceque vous verrez que j'ai persuadé à votre tendre Cornélia, dont la situation vous cause une si vive inquiétude, de chercher un asyle pour elle et pour ses enfants sous les ailes tutélaires de l'amitié. Comme je connois tout l'intérêt que vous prenez à votre amie, après avoir recommandé à votre attention une certaine belle créature qui a un pied estropié, et qui

est le seul être au monde que vous soyez portée à négliger, je puis vous assurer que, quoique votre amie ait été fort fatiguée d'esprit et de corps, je ne m'apperçois point que sa santé ou ses charmes aient reçu la moindre altération. Je ne trouve qu'une faute à reprendre en elle, c'est le penchant qu'elle a à s'accabler de reproches injustes. Dans une autre femme, cette disposition me paroîtroit tenir de l'affectation; mais je sais, et vous avez eu raison de me le dire, que c'est dans Cornélia un excès de sensibilité réelle. Il est très certain que toute sa conduite envers le pauvre défunt a non seulement été irréprochable, mais même digne des plus grands éloges; car, à vous parler franchement de ses infirmités, sa maladie l'avoit rendu d'une humeur si chagrine, que, quand même le ciel lui eût envoyé un ange pour avoir soin de lui, il auroit grondé le pauvre séraphin, s'il avoit agité ses plumes célestes auprès de son lit. J'ai déploré son malheur et respecté ses

vertus; mais, quoique l'humanité nous enseigne à plaindre et à pardonner la mauvaise humeur, qui est la suite de la maladie, j'avoue que, malgré les liens du sang qui nous unissoient, je n'aurois pu lui donner mes soins avec la patience inaltérable de votre Cornélia. De tous les défauts qui peuvent se trouver dans une personne dont le cœur n'est pas mauvais, une humeur chagrine et plaintive est pour moi ce qu'il y a de plus insupportable. En maladie, comme en santé, cette humeur n'est d'accord ni avec la raison, ni avec la religion: en un mot, elle est l'objet de mon aversion; et, si mon aimable Henriette elle-même pouvoit prendre l'habitude de murmurer contre les maux de la vie, au lieu de les supporter avec cette patience et cette douceur qui la rendent si recommandable, je craindrois bien que, malgré ses autres perfections, elle ne me fût plus aussi chere qu'elle l'est à son fidele et affectionné, etc.

P. S. Je dois rendre justice à la vérité, en disant que la conduite du pauvre Sedley, pendant les trois jours qui ont précédé sa mort, peut expier l'humeur chagrine qu'il a montrée les trois dernieres années de sa vie; il est mort avec courage et résignation. Je voudrois pouvoir dire à l'avantage de sa mémoire, qu'il a témoigné autant de patience pendant qu'il a vécu. Quand j'observe la sincérité et la vivacité des regrets de Cornélia, je suis fâché contre lui, pour n'avoir point rendu à sa femme la vie aussi agréable qu'il pouvoit le faire, malgré sa mauvaise santé. Je dois pourtant vous dire que, dans son testament, il a donné toutes les marques possibles de l'estime, de la confiance qu'il avoit pour elle, et de sa reconnoissance pour l'affection qu'elle lui a montrée. Adieu; comptez que nous aurons le plaisir de vous voir samedi.

LETTRE V.

Henry Seymour à Edmond Audley.

Je l'ai vue — je lui ai parlé — je l'ai touchée ; le feu électrique, qui s'est alors insinué dans mes veines, fait encore bouillonner mon sang, quoique je sois maintenant assis dans une chétive auberge, sans avoir soupé. Au lieu de me faire apporter promptement quelque chose à manger, ou de m'aller mettre au lit, comme il en seroit bien tems pour quelqu'un de moins amoureux, ou de plus fortuné que moi, je saisis le reste d'une vieille plume, qui, je crois, a servi à plus de cent voyageurs pour écrire leurs avantures ; et c'est avec ce merveilleux instrument que je vous trace mon histoire. Ah ! si votre frere inhumain n'étoit pas cruel comme un prêtre, j'aurois joui du bonheur de passer la nuit sous le même toit qui couvre mon adorable Cornélia. Cependant je dois

vous dire que dans sa piété barbare, tout bien considéré, il s'est comporté fort honnêtement à mon égard. Mais je dois être plus méthodique dans le détail de toutes les circonstances intéressantes que j'ai a vous communiquer.

Pour profiter au plutôt de l'avis favorable que vous m'avez donné relativement à l'endroit où je pourrois voir ma chere Cornélia, j'ordonnai qu'on mît sur le champ des chevaux de poste à ma voiture, et je me rendis promptement à la maison d'un certain gentilhomme, fort honnête, mais fort sot, qui réside à trente milles de la maison de votre frere, et qui par ses pressantes invitations, n'avoit encore pu m'engager à l'aller voir, pour prendre le divertissement de la chasse avec lui. C'est là, où je fis pénitence pendant trois jours. Le pauvre homme, comme vous le savez, n'a la tête pleine que de poudre et de plomb; mais, quand il auroit possédé l'esprit d'Athènes et l'urbanité de Rome, je crois que sa société

m'auroit encore paru très ennuyeuse, puisqu'elle m'empêchoit de voler vers l'objet de ma passion, auprès de qui mon ame s'étoit déjà transportée, avant que mon corps eût pu s'y rendre. Enfin ces trois jours, qui m'ont paru trois siecles, expirerent, et je partis pour me rendre chez votre frere. O ciel! quelle foule de sensations inexprimables j'éprouvai en passant près de Sedley-hall! la vue de l'écusson attaché au mur, (1) les fenêtres de la chambre de Cornélia qui étoient ouvertes, chaque objet dont mes yeux étoient frappés touchoit si fortement mon cœur que j'éprouvois une violente agitation causée par un mélange de joie et de tristesse, d'espérance et de crainte. Je ressentis je ne sais quelle satisfaction en contemplant cette demeure solitaire qu'avoit habitée mon aimable veuve, et dont j'es-

---

(1) C'est un usage en Angleterre, d'attacher au mur de la maison un tableau représentant les armes du propriétaire. (*Note du traducteur.*)

pérois faire le séjour riant de nos plaisirs futurs. Cependant en passant près du tombeau de Sedley, un saisissement involontaire s'empara de mon cœur. Si j'étois disposé à la superstition, je dirois que son fantôme vint se présenter à moi lorsque je passois devant sa tombe, et m'empêcha de me livrer à mes transports passionnés : mais mon amour est trop vif, trop ardent pour que des spectres puissent l'arrêter dans son essor. Quand une légion d'esprits sortiroit du séjour des ténebres pour environner ma charmante Cornélia, ils ne pourroient m'éloigner d'elle. Véritablement une telle légion ne seroit pas la moitié si formidable que l'est le dragon vigilant qui garde ce trésor. Vous devinez aisément que ce dragon c'est votre frere. Je crains bien que ce ne fût la crainte de rencontrer ses yeux perçants dans un trop long tête à tête avant le dîné, qui m'engagea à me promener ainsi long-tems aux environs de *Sedley-hall*. Je demandai au vieux portier, qui garde l'a-

venue, la permission de profiter d'un chemin particulier qui conduit à la maison le long de quelques petites chaumieres par lesquelles Sedley et votre frere ont dernièrement réuni leurs domaines. J'arrivai à la porte de Charles précisément au premier coup de la cloche qui avertissoit la famille de se préparer à dîner. Comme j'entrois dans le salon, je rencontrai votre frere qui étoit venu par la porte du jardin après avoir fait une promenade où il paroissoit avoir rencontré beaucoup de boue. J'avoue que j'avois dans ce moment bien plus l'air d'un voleur que d'un ami; mais donnant la meilleure apparence que je pus à cette visite inattendue, je lui dis que j'avois pris la liberté de m'arrêter pour lui demander à dîner, me trouvant en voyage dans ces cantons. Il me répondit très poliment que j'étois le bien venu. Cependant le ton et l'air dont il me parla me parurent tenir plus de la politesse que de la joie, et cela ne contribua pas du tout à diminuer l'embarras que j'éprou-

vois. Mais je me sentis fort soulagé lorsqu'il me laissa seul dans sa bibliotheque, étant sorti pour aller changer de vêtements. Mon cœur commença à palpiter en entendant le bruit que faisoit le pied d'une femme qui marchoit dans une chambre au dessus. Je n'avois pas osé demander des nouvelles de la veuve, et peut-être il ne m'en avoit pas fait mention par délicatesse. Par bonheur un domestique entra dans la bibliotheque, et je saisis l'occasion de lui demander s'il y avoit de la compagnie chez son maître, et si M^de. Audley étoit assez rétablie de son accident pour dîner dans le salon d'en-bas. La réponse de ce garçon fut si exactement conforme à ce que je desirois, que je le regardai comme mon ange tutélaire, et fus prêt à l'adorer à cause des bonnes nouvelles qu'il m'annonçoit. En traversant la sale où j'étois au second carillon que fit la choche, je vis alors pour la premiere fois depuis son veuvage ma divine Cornélia, qui, semblable à un ange gardien, aidoit la marche pénible

de son amie. J'eus le plaisir de les contempler à mon aise sans en être vu, comme elles descendoient lentement l'escalier. Dans les premiers compliments que je fis à ces dames, je ne pus m'empêcher de faire mention des graces touchantes de l'attitude où je les avois surprises. Je témoignai mon étonnement que les peintres n'eussent pas plus souvent employé leurs pinceaux à tracer un sujet aussi agréable que celui qui offre une aimable femme occupée à donner les secours de l'amitié à une autre également intéressante. Ah ! s'écria votre sœur, je crains bien que les peintres ne soient comme la plupart des hommes très incrédules sur l'amitié que les femmes peuvent se témoigner ; mais vous avez trouvé très à propos le moyen de nous flatter ; car je disois ce matin à ma tendre amie que si nous faisons encore faire notre portrait, je veux que nous représentions les personnages de Célia et de Rosalinde. Pour moi, continua-t-elle avec cette aimable vivacité

qui la caractérise, je pense que l'héroïsme de notre sexe se montre avec bien plus d'éclat dans la résolution que Cornélia a prise de s'enfermer pour donner ses soins à une pauvre estropiée, que dans le courage qui a porté Célia à errer dans la belle forêt des Ardennes avec son amie exilée. Ma bouche fut sur le point de proférerle vœu de mon cœur en s'écriant, « Heureux l'homme qui pourroit devenir l'*Olivier* de votre Célia » ! Mais l'apparition soudaine de votre frere m'ôta la force de faire mon compliment. Notre dîner, je pense, se seroit passé fort tristement, si votre sœur n'avoit trouvé le moyen de dissiper par degrés cette contrainte, et de communiquer une portion de sa vivacité au petit cercle qui l'entouroit. Elle mérite bien véritablement d'être représentée dans le personnage de Rosalinde; car elle peut faire «des choses étonnantes», et paroît avoir vécu avec un magicien très profond dans son art, mais dont cependant la science n'étoit

pas

pas damnable. Elle a lu jusqu'au fond de mon ame, avec ce regard vif et pénétrant qui fait connoître à une femme d'esprit les secrets sentiments d'un homme amoureux, avant même que celui qui les éprouve s'en soit apperçu. Elle me plaisanta sur ma visite à mon gentilhomme campagnard, mais avec une délicatesse et une finesse qui ne pouvoient causer le moindre embarras à ma tendre veuve et à moi, quoique je m'apperçus bien qu'elle savoit quel pouvoir magnétique (1) m'avoit attiré à sa table. Comme il ne faut pas beaucoup de choses pour m'encourager, je me sentis bientôt ranimé par l'accueil favorable qu'elle me faisoit. Il

(1) Il y a dans l'anglois, *quel aimant m'avoit attiré*, etc. Mais depuis le baquet de Mesmer, qui offroit un spectacle beaucoup plus agréable que les convulsions de S. Médard, les termes de *magnétisme* et de *magnétique* sont devenus si communs, que j'ai préféré cette derniere expression. C'est encore quelque chose que nos folies servent à enrichir notre langue. (*Note du traducteur.*)

me sembloit que ses yeux me disoient: « Je vois votre passion pour Cornélia, et j'y applaudis. Il lui est impossible de vous témoigner quelque retour dans le moment présent; mais moi, qui suis une autre elle-même, je connois toutes ses pensées, et je ferai tout mon possible pour vous inspirer de l'espoir ». Cette idée me donna une nouvelle vie.

A la fin du dîner, il se passa un petit incident assez singulier, qui, bien qu'il puisse vous paroître trivial, doit vous être raconté en détail, d'autant qu'il nous causa une émotion d'un genre très agréable. Pendant que les domestiques mettoient les vins sur la table, l'aîné des petits Sedley, âgé de cinq ans, le plus joli enfant que j'aie jamais vu, entra dans la chambre en courant comme un furieux. Les petits traits de son visage enfantin paroissoient enflammés d'indignation. C'est pour la premiere fois que l'image d'un héros de cinq ans vint frapper ma vue. Nous connûmes bientôt effectivement qu'il étoit animé par un sentiment

héroïque. Dès qu'il eut repris haleine et qu'il fut en état de parler, il se plaignit avec feu à la tremblante Cornélia de la tyrannie de la nourrice, qui alloit infliger à son frere une punition corporelle, qu'il trouvoit fort injuste. Je n'oublierai jamais l'air et le ton de ce petit bon-homme, vraiment étonnant pour son âge. « Mon papa, disoit le héros-enfant, m'a dit que quand il seroit allé au ciel, je devois être le protecteur du petit Charles, et personne au monde ne le fouettera pour une semblable bagatelle ». L'air de magnanimité enfantine avec lequel il prononça ces paroles, me frappa à un tel point que je ne pus m'empêcher de le prendre dans mes bras et de m'écrier : « Que le ciel veille sur tes jours, aimable enfant! tu seras un des hommes les plus sensibles et les plus généreux qui aient jamais été formés par l'être suprême». Je vis une larme de joie maternelle couler sur la joue de ma chere Cornélia. Elle parut très émue, et se disposoit à sortir pour

aller régler ce petit différend; mais votre frere l'arrêta. Il fit valoir sa prérogative, comme seigneur suzerain de l'appartement des enfants, et l'obligea à demeurer, pendant qu'il iroit avec le petit Sedley empêcher un tel abus d'autorité.

Je vous donne un an pour deviner l'espece d'offense capitale dont l'enfant s'étoit rendu coupable, et qui avoit excité la colere de la nourrice. — A propos de nourrice, vous dont les idées sur la beauté sont toujours jointes à celle de la fécondité, et qui croyez qu'une femme n'est jamais plus séduisante que lorsqu'elle tient un enfant dans ses bras, vous auriez, j'en suis sûr, été en extase en voyant cette belle nourrice. Vous jugerez aisément de sa beauté, quad je vous avouerai que je ne pus m'empêcher de la contempler, quoique je fusse alors auprès de mon adorable Cornélia. — C'est en moi l'effet de l'admiration, et non d'aucune idée licencieuse. Pour vous le prouver, quand je serai marié à mon aimable

veuve, je vous enverrai cette femme pour avoir soin de votre ménage. Je sais que vous redoutez le joug pesant de l'hyménée; vous ne pouvez trouver personne qui puisse mieux vous tenir lieu de femme, qu'une aussi belle gouvernante. Sa figure répond tout-à-fait aux idées particulieres que vous avez sur la beauté. — De si belles formes ! tant d'éclat et de fraîcheur ! en un mot, tout est admirable en elle.

Mais revenons à notre petit criminel et à son offense vraiment inconcevable; que le ciel bénisse cet aimable petit vaurien ! son crime m'avertit d'abréger le deuil de sa mere, que le ciel a formée pour la joie et non pour la tristesse. Il paroît que l'enfant, qui porte encore un fourreau, a pris de l'aversion pour le noir. Comme il étoit prêt à faire son apparition dans le salon avec un fourreau blanc et une large ceinture noire toute neuve, le méchant espiegle a pris une paire de ciseaux, et a fait de grandes découpures à ce lugubre ornement, mal

assorti à la gaieté de son imagination. C'est ce qui a excité la colere et les menaces de la nourrice, et a causé la généreuse interposition de son frere aîné. Notre jeune héros a obtenu un triomphe complet, lorsqu'Audley est revenu vers nous, tenant dans ses bras le petit rebelle, qu'on n'avoit point fouetté, qui commençoit à sourire, et dont les joues, vermeilles comme des roses, laissoient voir encore deux larmes semblables à deux gouttes de rosée. Cornélia montra dans cette occasion beaucoup de tendresse maternelle, mais avec beaucoup de bon sens; et sans la moindre affectation. Elle jugea qu'il étoit à propos de gronder un peu le jeune coupable, pour maintenir l'autorité de la nourrice. Votre frere, avec beaucoup de gaieté, se montra l'avocat de son petit filleul, et le rendit fort content, en lui promettant de remplacer le vilain ruban noir par un autre de couleur bleu-céleste. Comme il n'y a point d'autre maniere pour moi de faire tout de

suite ma cour à ma charmante veuve, que de caresser ses enfants, et de tâcher de leur être agréable, vous vous imaginerez bien que j'ai fait tous mes efforts pour y parvenir. J'ai réussi dans mon projet, et je suis bientôt devenu le bon ami de l'un et de l'autre. Jamais courtisan n'a obtenu la faveur de son prince avec moins d'hypocrisie et d'adulation. Je les aime véritablement avec toute l'affection que je leur ai témoignée. Ô ma divine Cornélia, telle est l'influence magique de ta beauté et de tes vertus, qu'elle communique un charme inexprimable à tout ce qui t'appartient! Je proteste devant le ciel, que je ne crois pas qu'il me fût possible de regarder mes propres enfants avec plus de plaisir et d'admiration que je n'en éprouve à contempler ceux de mon aimable veuve. Vous savez, mon cher Edmond, que j'ai toujours goûté beaucoup de plaisir dans la société de ces petits êtres innocents : c'est un de mes amusements favoris d'observer un naturel

libre et sans art se peindre dans leurs regards, et animer tous leurs gestes et toutes leurs expressions. J'ai été enchanté de l'héroïsme qu'a fait voir l'aîné, et je dois au plus jeune un transport encore plus délicieux : le petit fripon n'a pas du tout goûté la tendre réprimande de sa mere; mais, semblable à un jeune Achille, il a pris une mine refrognée ; il a détourné d'elle son visage avec un air de grandeur dédaigneuse. J'ai entrepris, comme son procureur constitué, de négocier une paix solide entre lui et sa mere. J'ai engagé le petit rebelle à demi-pénitent, à imprimer sur la main de sa mere un baiser de soumission. Mon hommage s'est joint au sien; car, en prenant la main de Cornélia pour la présenter à l'enfant, j'ai senti, en la touchant, un tressaillement qui annonçoit que mon cœur reconnoissoit sa souveraine. Je tremblai en songeant à la témérité que j'avois eue, quoique ce ne fût qu'un jeu d'enfant. Si ma divine Cornélia avoit eu moins

de

de simplicité dans le caractere, ou moins d'intelligence, la liberté que je pris auroit produit une scene fort embarrassante pour elle et pour moi; mais avec une grace et une délicatesse de manieres, qu'aucune parole ne peut rendre, elle accepta mon hommage, comme venant de son enfant, et parut m'avoir beaucoup d'obligation du prétexte que je lui fournissois de prendre dans ses bras le petit méchant, dont la réconciliation n'étoit pas encore bien parfaite.

Quand les dames se retirerent, votre sœur eut la bonté de me faire souvenir de prendre le thé avec elle avant de continuer mon voyage. Votre frere, dans un transport d'hospitalité, me versa plusieurs rasades d'excellent vin, sans oublier de me porter la santé de l'aimable veuve. Je bus sans réserve, dans l'espoir que cela me donneroit assez de courage pour lui ouvrir mon cœur, relativement à l'objet de mes desirs; mais le bon rusé d'apôtre me regardoit d'un œil si perçant, que je

ne pus venir à bout de composer l'exorde de la harangue que je méditois à ce sujet. Je crois qu'il comprit mon dessein, et que je manquois d'assurance pour l'accomplir ; car, au moment que les dames nous firent inviter à venir prendre le thé, il me surprit beaucoup en me tenant le discours suivant.

« Mon jeune et aimable voyageur, ne croyez pas que je manque aux devoirs de la politesse et de l'hospitalité, si je ne vous prie point de passer la nuit dans ma maison; mon cher Seymour, je veux vous montrer de la franchise; j'imagine que vous me connoissez assez, pour savoir que je ne déteste rien tant que le déguisement et la duplicité. Je me suis très bien apperçu de la passion sérieuse que vous avez pour l'aimable et vertueuse femme qui est maintenant sous ma tutele. Si la violence de votre passion n'aveugle pas votre jugement, après y avoir réfléchi, vous verrez que je ne peux, sans blesser les égards que je dois à

cette charmante veuve, et porter atteinte à sa réputation, vous inviter à demeurer avec nous, lorsqu'il y a encore si peu de temps écoulé depuis son veuvage; mais donnez-moi votre main, et soyez assuré que, loin d'être opposé à un attachement dont l'objet est si digne de votre affection, je souhaite avec ardeur pouvoir mettre en usage tous les moyens possibles, pour vous faire parvenir au but de vos desirs, lorsqu'il sera temps de vous déclarer ». Je saisis la main qu'il me présentoit, avec le transport d'une vive reconnoissance, et ne pus m'empêcher de la presser contre mes levres, comme la main d'un monarque bienfaisant qui venoit d'élever son sujet au faîte des honneurs. Hélas! ma reconnoissance, comme vous le dites très bien de toutes mes autres passions, étoit trop précipitée. Ecoutez la suite de son discours : « Je suis disposé à vous regarder, mon cher Seymour, comme l'ami de cœur d'un frere que j'aime bien tendrement; vous avez

plusieurs de ses bonnes qualités, mais permettez-moi de vous dire que vous avez aussi son défaut ou son malheur: je m'apperçois déja que vous me comprenez trop bien par le feu que l'indignation fait briller dans vos yeux; mais descendez dans votre propre cœur, et demandez-lui si vous avez une juste raison d'être fâché contre un homme qui vous montre avec affection ce qu'il sait être le seul obstacle à votre félicité». J'avoue que la tendresse de ce reproche me remplit de confusion. Les paroles que j'allois proférer, dans mon ressentiment, expirerent sur mes levres. Je demeurai assis comme un malheureux pécheur, qui, accablé de honte, garde un profond silence, tandis que mon prédicateur triomphant continua ainsi son sermon: « Vous ne m'accuserez point de vouloir vous dire quelque chose d'offensant, quand je saisis aussi brusquement l'occasion de vous entretenir sur un sujet très sérieux, dès que vous saurez que j'ai des avis importants à

vous donner là-dessus. Je n'ai pas besoin de vous dire que mon parent, le pauvre Sedley, avoit, malgré toutes ses infirmités, une ame forte, un attachement sincere à la religion, et une connoissance approfondie du malheur attaché à la liberté de penser et au mépris de tous les principes religieux. En laissant une femme belle, jeune et riche, environnée de toutes sortes de séductions, il étoit trop sage pour attendre ou pour desirer qu'elle ne se remariât point; mais son affection pour elle le porta à lui témoigner les vœux qu'il formoit pour qu'elle ne s'unît jamais à un homme sans religion. La résolution de Cornelia est fixée sur ce point; et, quoiqu'un libertin puisse s'en moquer, elle a été formée avec des circonstances si extraordinaires, que je doute qu'aucune tentation humaine puisse la porter à violer sa promesse. Vous me direz que les résolutions d'une veuve sont sujettes à changer : je n'ai pas oublié l'histoire de la belle matrone d'Ephese;

mais ni vous ni moi n'avons le droit de ranger Cornelia dans la classe de ces veuves. Cependant, s'il étoit possible qu'elle chancelât dans son opinion à cet égard, les devoirs que m'impose mon amitié pour elle, et le tendre souvenir que je conserverai toujours de son époux, m'engageroient à employer toute l'influence que j'ai sur son esprit, pour lui faire observer une promesse dont dépend sa félicité. Vous êtes fort jeune, Seymour; c'est votre malheur, comme c'a été auparavant celui de votre ami Edmond d'être lié avec d'aimables libertins, qui vous ont écarté l'un et l'autre de cet appui solide qui peut seul servir de base à la félicité humaine. Je crains bien que la religion ne vous paroisse autre chose qu'un masque, dont les hypocrites se servent pour faire réussir leurs projets artificieux, ou comme un amusement sérieux, qui peut récréer la vieillesse. Je suis bien sûr que le temps viendra que vous en aurez l'un et l'autre une idée beaucoup plus

juste ; vous conviendrez alors avec moi que le bel éloge de la littérature, qu'on lit dans Cicéron, est encore bien plus convenable à la religion (1), c'est-à-dire qu'elle est la meilleure amie de l'homme dans toutes les saisons et dans toutes les circonstances ; qu'elle est l'ornement et la défense de la prospérité, et le refuge de l'affliction. Mais, je vous demande pardon, ces dames vous attendent. Un simple coup-d'œil de la personne que vous aimez, aura plus de force, pour opérer votre conversion, que cin-

(1) Ceci est d'autant plus vrai, que, malgré l'éloge que Cicéron fait des belles-lettres, on peut dire que les charmes de la littérature demandent, pour être sentis, une imagination neuve et active. A un certain âge, les sensations que nous fait éprouver la lecture, ne sont plus que des réminiscences, et n'ont plus la fraîcheur séduisante de la nouveauté. Au contraire, les plaisirs que donne la religion deviennent plus vifs, ses consolations plus efficaces, et la perspective qu'elle offre est plus brillante, à mesure que les facultés morales et physiques s'affoiblissent. (*Note du traducteur.*)

quante de mes sermons. J'ajouterai seulement: Eloignez-vous de ces mauvaises compagnies; rendez-vous, par vos sentiments, digne de la divine Cornelia; et j'aurai un plaisir infini à voir un homme aussi aimable que vous l'êtes devenir son époux. Maintenant que je vous ai instruit métaphoriquement du chemin que vous devez prendre pour parvenir jusqu'à elle, je m'en vais vous conduire littéralement au salon où elle vous attend». Il se leva sans attendre ma réponse, qui m'auroit beaucoup embarrassé, et me servit de guide pour me diriger vers l'appartement où les dames avoient préparé la colation. Je trouvois certainement quelque chose de fort amical dans le discours qu'il m'avoit tenu; mais quelques unes de ses expressions me paroissoient sentir l'homme d'église et le dictateur, et je ne pouvois pas bien les digérer. Mon amour même fit place, pendant un moment, à la fierté et à l'indignation. Cornelia même se présenta alors à

mon imagination sous un point de vue qui fournissoit au ridicule. Je la regardai comme une espece de Pénélope qui devoit faire l'essai de ses amants, non pas en mettant leurs forces à l'épreuve, par le moyen de l'arc, mais en voyant le nombre des chapitres qu'ils pourroient lire de suite dans la Bible; mais dès que je vis sa figure angélique assise près de la table à thé, tout mon orgueil et toute ma mauvaise humeur s'évanouirent; je volai auprès d'elle, rempli de joie et de tendresse; et, tandis que sa main d'albâtre me présentoit gracieusement une tasse de thé, je fus prêt à m'écrier, en employant les expressions du livre que je viens de citer: « Ne me presse pas de te quitter, car par-tout où tu iras, j'y irai aussi; par-tout où tu demeureras, j'y demeurerai; ton peuple sera mon peuple, et ton dieu sera aussi le mien. »

Je retins ce transport qui auroit pu déplaire, ou plutôt je trouvai moyen de m'y livrer d'une maniere à le faire

approuver. Je parlai à Cornelia de ses enfants. J'insistai sur l'heureux présage d'un caractere ferme et sensible que le petit incident qui s'étoit passé nous avoit fait découvrir dans son fils aîné. Elle m'écouta avec un plaisir qui se manifestoit dans ses regards. Je suis convaincu qu'il n'y a pas de moyen plus sûr pour attaquer le cœur d'une aimable veuve que de faire servir ses enfants, comme autant de petits amours, à lui inspirer la tendresse. Ce stratagême est plus propre à réussir que celui qui fut mis en usage par Vénus en faveur d'Enée, lorsqu'elle mit sur les genoux de Didon l'Amour qui avoit pris les traits d'Ascagne, et qui enflamma le cœur de cette reine, en feignant de reposer sur son sein. Comme, sans vanité, je crois être plus honnête homme que le pieux Enée, qui, semblable à tous les fourbes hypocrites (1) du temps passé et présent,

(1) On a beaucoup plaisanté sur *le pieux* Enée, et sur son aventure avec Didon qui ne lui fait

commettoit mille perfidies, toujours au nom du ciel, j'espere que si ma veuve devient éprise de moi, elle aura un sort plus heureux que la pauvre Didon.

Je m'apperçois, à mon grand étonnement, que j'ai passé la moitié de la

---

pas beaucoup d'honneur. Tout le monde connoît la strophe de *Rousseau* à ce sujet, dans son *ode à une veuve;* mais quand on veut plaisanter, on ne se pique pas ordinairement d'exactitude. Le fait est qu'en lisant l'Enéide on ne voit pas qu'Enée feigne d'être amoureux de Didon, qui se jette, comme on dit, à sa tête. C'est par hasard qu'il entre dans la grotte, où il paroît que Didon devint pressante, et que le héros voyageur fut obligé de payer son hôtesse. Il ne se sert point non plus du prétexte de la religion, puisque Mercure descend tout exprès du ciel pour lui apporter les ordres de Jupiter. La faute que Virgile paroît avoir commise dans cette occasion, c'est de n'avoir pas fait son héros amoureux; de n'avoir pas inventé quelque ressort pour que sa fuite de Carthage fût nécessitée par un événement extraordinaire, après une longue résistance aux ordres du ciel. Mais je m'apperçois que je donne des leçons à Virgile, ce qui est assez plaisant. (*Note du traducteur.*)

nuit à vous écrire; il est temps que j'aille me coucher, et je ne dois plus lasser votre patience, ainsi que celle de la pauvre servante et du garçon de l'auberge qui, ayant épuisé toute la conversation que peut leur fournir un amour usé depuis long-temps, ne font plus que bâiller et maudire le voyageur occupé à écrire à une heure aussi indue. Peu de mots suffiront pour vous raconter la fin de mon aventure. Après une conversation d'une heure, qui roula principalement sur l'éducation des enfants et sur la force de l'amitié qui peut exister entre les femmes, je me fis violence pour me séparer enfin de ma divine Cornelia. Le chagrin que j'éprouvai alors m'empêcha, je crois, de témoigner en partant beaucoup de civilités à mon hôte. Chaque tour de roue qui faisoit avancer ma voiture, sembloit donner une nouvelle force à ma douleur. Avant d'être parvenu jusqu'à la demeure de votre ancienne connoissance, mon hôtesse *de la Jarretiere*, qui, pour le dire

en passant, est à demi-morte, pour avoir trop bu d'eau-de-vie, j'avois donné à tous les diables votre saint homme de frere, ce damné méthodiste qui voudroit persuader à une jeune et charmante veuve de n'admettre un honnête homme dans son lit, qu'après l'avoir entendu répéter son catéchisme. Adieu, je suis aussi malade et autant de mauvaise humeur qu'un singe appartenant à un maître avare, qui le fait mourir de faim. Cependant je suis disposé à attribuer une grande partie de ma maladie à l'impossibilité où je vais me trouver, pendant quelques mois, de me procurer la vue de l'objet que j'idolâtre; vous pouvez faire beaucoup pour ma guérison, si vous remplissez ce vuide affreux, en m'occupant à quelque chose qui puisse vous être utile. Je n'ai point de goût pour le remede qu'Ovide et Lucrece prescrivent aux malades de mon espece : je veux plutôt éviter, que chercher les plaisirs licencieux. J'éprouve maintenant que l'amitié peut seule

remplacer, à quelques égards, l'amour. Que ma chasteté, si vous le trouvez bon, soit utile à votre incontinence. Donnez-moi à garder quelque sultane enceinte, que vous desirerez faire voyager hors du royaume, afin qu'elle puisse enrichir votre pépiniere, sans appauvrir sa réputation. Vous pouvez me charger de ce soin avec plus de confiance que le Grand-seigneur n'en a pour le chef de ses eunuques noirs; je ne donnerois pas un fétu pour la possession de quelque femme au monde que ce soit, à l'exception de ma divine Cornelia. Il faut que je parvienne à obtenir sa main, ou que je meure. Le temps où je pourrai mettre tout en usage pour posséder ce trésor, est encore fort éloigné. Permettez que je vous dise encore que, si vous pouvez trouver quelque moyen de remplir cet horrible intervalle, en me chargeant de quelque commission, vous serez le meilleur médecin auquel je puisse avoir recours.

Votre affectionné, etc.

LETTRE VI.

Edmond Audley à Henri Seymour.

Comme vous paroissez très disposé à condamner la mauvaise humeur que vous avez prise contre mon frere, sans qu'il l'ait méritée, je vous épargnerai la réprimande que je devrois vous faire sur cet article ; des matieres d'une plus grande importance, demandent notre attention : vous desirez que je vous fournisse quelque occupation intéressante ;hélas ! mon chere Seymour, je ne suis que trop en état de satisfaire à votre demande. Je peux vous employer actuellement, non pas à mon service, mais à celui de l'humanité : aurez-vous le loisir, comme je suis bien sûr que vous aurez assez de courage pour cela, de vous embarquer dans une entreprise qui vous prendra beaucoup de temps, et peut vous engager dans de grandes peines et de grandes dépenses ? mais d'un autre

côté, elle vous donnera le plaisir d'achever un exploit de charité vraiment héroïque, et doit par conséquent vous élever beaucoup dans l'opinion de la belle Cornelia. Mais pourquoi m'amusé-je à faire valoir des motifs d'intérêt, pour engager un cœur tel que le vôtre à voler au secours d'une aimable personne que l'infortune accable au milieu d'une terre étrangere! Cette aimable affligée, venant d'un pays éloigné, ne vous est point connue. Elle souffre, dans ce moment, la plus cruelle douleur qui puisse déchirer le cœur d'une femme. Aussitôt que j'aurai pu remettre un peu le calme dans ses esprits, je desire que vous la rameniez à la maison d'un pere prévenu contre elle, qu'elle a abandonné dans un moment de colere, et se trouvant entraînée par une passion fatale. Je vous donnerai son histoire aussi brièvement qu'il me sera possible. Je crois que vous avez vu autrefois un jeune homme de mes amis, qui se nommoit Pevrell; oui, je me rappelle que vous le

le connoissiez, puisque vous remarquâtes un jour qu'il offroit le modele le plus parfait que vous eussiez jamais vu de la beauté qui peut distinguer un homme. Hélas ! mon cher Seymour, les larmes inondent mon papier, au moment où je vous écris que cette belle forme, dont la beauté étoit encore inférieure à celle de son ame, a été détruite par un accident trop affreux pour pouvoir être décrit. Vous qui connoissez combien l'amitié a de pouvoir sur mon ame, vous vous figurerez aisément la douleur que je ressentis, en recevant une nouvelle si terrible et si inattendue. La mort prématurée et soudaine d'un jeune homme si accompli eût été très déplorable en tous les temps ; mais il y a des circonstances particulieres, qui rendent cet événement encore plus douloureux. Pevrell m'aimoit autant que vous m'aimez; j'étois le confident de tous ses secrets, et il ne se dirigeoit que d'après mes conseils. C'est dans une chaumiere petite, mais jolie et

propre, qui est dans un endroit écarté de mon domaine, qu'il avoit déposé le trésor, dont il avoit tant desiré de faire la conquête; c'est cette aimable étrangere, dont je vous ai parlé : elle est fille d'un vieux marchand de Gênes, chez qui l'ami, que je regrette, avoit demeuré pendant longtemps. Pevrell et cette jeune personne s'apprenoient mutuellement la langue de leur pays, et conçurent bientôt une violente passion l'un pour l'autre. Mon ami, qui n'avoit dans sa passion que des vues honorables, pensa sérieusement au mariage et sonda le pere. Il vit bientôt, par les réponses du vieillard, qu'il mettroit plutôt sa fille dans le tombeau, que dans les bras d'un homme qui n'occuperoit pas un rang distingué dans la république où il résidoit. La jeune fille entraînée par son amour, jugea qu'un pere, qui avoit des sentiments si fiers et si inhumains, ne méritoit pas d'être obei. Elle persuada à l'amant qu'elle adoroit, et qui étoit bien di-

gne de sa tendresse, de quitter sur le champ la maison de son pere, comme s'il eût été violemment irrité contre lui: elle lui promit de l'aller joindre secrètement au premier port de mer qu'il choisiroit, et de s'embarquer avec lui pour l'Angleterre. Le caractere de cette fille est un des plus singuliers que j'aie jamais rencontrés dans son sexe. Par l'énergie et la chaleur de son ame, on la jugeroit descendue des anciens Romains. Lorsqu'elle fut arrivée dans ce pays elle refusa l'offre que lui fit mon ami de l'épouser sur-le-champ. Sa générosité fut le motif de son refus: elle ne vouloit point causer la ruine de l'homme qu'elle aimoit avec idolâtrie, sachant que sa fortune dépendoit d'un oncle riche et ambitieux. » Ce qui remplit tous mes desirs actuellement, lui dit-elle, c'est de sentir que je vous dois mon innocence et ma liberté. Si j'étois demeurée chez mon pere, il m'auroit forcée d'épouser un homme qui eût été l'objet de mon aversion et de mon mépris. Un tel

malheur auroit pu me conduire, ainsi que beaucoup d'autres, dans les égarements les plus criminels. Je me regarde comme votre femme aux yeux de Dieu, et je méprise l'opinion des hommes. Je mets mon orgueil et ma félicité à dépendre entièrement de votre amour; je connois assez votre cœur, pour être bien sûre que vous ne pourrez jamais abandonner une femme qui vous a aimé avec tant de tendresse et de générosité. »

C'est dans ces sentiments romanesques, joints à une simplicité de mœurs et de manieres vraiment touchantes, que l'aimable Juliana a vécu sous mes yeux. Elle n'avoit à son service qu'une petite orpheline, qu'elle traite plutôt comme une sœur, que comme une servante. Cette petite fille, âgée d'environ douze ans, a des droits particuliers à son affection, en ce qu'elle est la fille de sa nourrice défunte et d'un pauvre homme qui perdit la vie, en essayant de retirer de la mer des marchandises que portoit un des vaisseaux de

son pere, qui avoit fait naufrage. Les charmes, le caractere et la situation où se trouvoit Juliana, me l'ont rendue bientôt aussi chere qu'une sœur ou qu'une fille. Je pressai le malheureux Péverell d'employer tout l'ascendant qu'il avoit sur son oncle Sir Richard, et de tâcher d'obtenir son consentement pour ce mariage, sans lui dire que la personne qu'il aimoit étoit en Angleterre. Je lui conseillai de faire valoir la richesse de son pere, qui étoit effectivement un marchand très opulent. Mon ami étoit parti dans ce dessein, et je venois de recevoir une lettre de lui, par laquelle il m'apprenoit qu'il voyoit peu d'apparence de réussir auprès de son oncle. J'étois occupé à lui écrire très au long sur la maniere dont il devoit se conduire, lorsque son domestique, garçon très attaché à son maître, et d'un cœur excellent, entra dans mon cabinet, avec une physionomie plus semblable à la figure d'un spectre qu'à celle d'un homme vivant : cet honnête garçon, que je

chérirai toute ma vie pour sa fidélité et son amour envers son maître, avoit couru à cheval toute la nuit, pour me dire ce qu'il n'eut pas la force de prononcer quand il fut en ma présence. « Oh! monsieur . . . . . mon pauvre maître . . . . . » en disant ces paroles, il tomba dans un évanouissement causé par la fatigue, le défaut de nourriture et la douleur. Quand je l'eus fait revenir à lui, il me raconta cette horrible catastrophe occasionnée par un cheval fougueux, qui avoit jetté son maître sur le pavé, et l'avoit mis dans un état trop affreux pour pouvoir être dépeint. A mesure que ce garçon me faisoit ce triste récit avec un ton et des sanglots qui me déchiroient l'ame, je mêlois mes larmes aux siennes. Robert, c'étoit le nom de ce bon domestique, me voyant pleurer, s'écria tout à coup : Ah ! monsieur, nous avons bien raison de le pleurer; car il nous aimoit l'un et l'autre. Mais que deviendra la pauvre madame Juliana? oh! monsieur, je ne pourrai jamais lui

dire qu'il est mort. Oui, j'aimerois mieux être brisé en mille pieces que de le lui dire. Vous ne savez pas combien elle l'aime. Vous pouvez peut-être avoir pensé qu'elle étoit sa maîtresse; je l'ai cru moi-même autrefois; mais il n'y avoit rien de tel; ils vivoient comme deux anges, j'en ai la certitude. La pauvre chere dame! personne ne sait comme moi combien l'amour qu'elle avoit pour mon maître étoit vertueux et honnête. Elle avoit bien raison de l'aimer; c'étoit le plus bel homme et le cœur le plus sensible qu'il y eût au monde. Hélas! la voilà délaissée dans un pays étranger; mais tant que je vivrai elle aura toujours un domestique à son service, et je suis bien sûr, monsieur, que vous serez toujours son ami. — Cet éloge parti du cœur, les regrets sinceres de cet honnête garçon me rendirent un grand service. La maniere pathétique et sans art (1) avec laquelle il s'exprima fit cou-

(1) S'il n'y a point d'art à s'exprimer ainsi, quand on est vraiment touché, il y en a bien

ler de mes yeux un torrent de larmes, qui me soulagerent beaucoup et me mirent en état de remplir avec plus de présence d'esprit que je n'en aurois eu sans cela, le triste et pénible devoir que le bon Robert me recommandoit avec tant de zele. Mon premier soin fut de tâcher de réparer les forces de ce fidele domestique. Je fis préparer et chauffer un lit où il se coucha, et

---

dans un auteur qui sait conserver avec tant de fidélité la couleur du personnage, celle de la situation, et la force du sentiment. Pas un mot dans le discours de ce domestique qui sente la déclamation ; rien qu'un homme de cette condition ne puisse avoir dit. Avec quelle délicatesse, et en même temps quel naturel, il juge que la douleur de sa maîtresse sera d'autant plus vive que son amour étoit plus pur ! Je crains bien de n'avoir pas rendu la naïveté qui brille dans l'original. Mais le ton de dignité a tué le naturel de notre langue. En acquérant de la noblesse, elle a perdu ces graces naïves qu'on admire dans nos vieux auteurs ; ceux qui aiment et savent sentir la nature, ne trouvent pas que les acquisitions que notre langue a faites puissent compenser ces pertes. (*Note du traducteur.*)

je

je m'assis à son côté pour être sûr qu'on ne troubleroit pas son repos. Je m'occupai alors à méditer sur le meilleur plan qu'il falloit suivre pour préparer la pauvre Juliana à un malheur qui alloit changer sa joie dans l'affliction la plus profonde. Ma méditation fut bientôt troublée par les tressaillements subits du pauvre Robert, qui ne fut pas plutôt tombé dans un léger sommeil que son imagination lui représenta le corps déchiré de son maître, et la malheureuse Juliana plongée dans la douleur. Ces visions cruelles le réveilloient en sursaut à tout moment. Comme l'idée de sa maîtresse étoit ce qui paroissoit l'affecter le plus vivement, je tâchai de la faire servir au rétablissement de sa santé. Je lui dis, ce que je pensois effectivement, que rien ne pourroit empêcher sa maîtresse de tomber dans un désespoir qui lui seroit fatal, s'il ne prenoit assez de résolution pour appuyer de son témoignage tout ce que je lui dirois afin d'éloigner d'elle la nouvelle trop subite de cet horrible

événement. Cet honnête garçon parut reprendre une nouvelle vie quand je lui communiquai cette idée, et me promit de faire exactement tout ce que je lui dirois. Il me conjura de lui permettre de se lever pour m'accompagner sur le champ jusqu'à la cabane où logeoit Juliana, de peur qu'à son retour en Warwickshire il n'arrivât trop tard pour suivre les funérailles de son maître. On devoit en effet déposer le plus promptement qu'il seroit possible ses restes défigurés dans l'église où plusieurs de ses vaillans ancêtres reposent, et qui est dans l'enceinte du parc de sir Richard. Quand Robert et moi aurions été conduits au dernier supplice, nous n'aurions pas été plus accablés de crainte et de douleur que nous ne le fûmes en nous transportant au séjour de Juliana. Il n'y avoit pas encore long-temps qu'il faisoit jour, lorsque nous arrivâmes. Cette aimable fille, qui a beaucoup d'enthousiasme religieux dans son caractere, s'accompagnant avec la harpe,

chantoit un des airs sacrés de Marcello, des plus simples et des plus touchants. Ce fut un cruel incident pour moi et pour le pauvre Robert; car, aux premiers sons de cette mélodie pathétique, que nous entendîmes, notre courage et nos forces s'affoiblirent de moitié. Juliana nous apperçut de sa fenêtre, et vint au-devant de nous avec sa vivacité naturelle et la joie qu'elle avoit coutume de nous montrer; mais ses traits éprouverent une violente altération, dès le premier regard qu'elle jetta sur nous. —Qu'y a-t-il? Où est mon cher Péverell? dit la tendre Juliana avec tout le désordre d'un amour violemment alarmé. Je tâchai, en prenant un air aussi calme qu'il me fut possible, de lui persuader que mon ami étoit seulement obligé de garder la chambre pour une maladie fort incommode, mais qui n'étoit pas bien dangereuse, et que, connoissant l'intérêt que nous prenions à lui, il avoit dépêché le fidele Robert pour nous donner une idée exacte de son

état, ne pouvant pas nous écrire. Juliana déclara alors qu'elle étoit résolue à partir sur-le-champ pour aller lui rendre tous les devoirs qu'exigeoit sa maladie, quelque hasard que pussent courir sa réputation ou sa vie. Elle témoigna cette résolution avec un tel air de passion et de générosité, que la fermeté de Robert n'y put tenir, et que les larmes s'échapperent en abondance des yeux de ce pauvre garçon. « Ô Jésus ! s'écria vivement Juliana, en fixant sur lui des regards pénétrants, Péverell est mort ! il est mort ! Je le vois par la douleur de cet honnête domestique ». — Je tâchai de l'éloigner de Robert, et de lui cacher encore la vérité; mais elle me repoussa doucement, et avec cette majesté que donne la douleur, et à laquelle je ne pus résister, elle dit du ton le plus déchirant que j'aie jamais entendu, « Robert, vous ne m'avez jamais dit un mensonge de votre vie; je vous charge de ne pas me tromper sur un point qui me touche d'aussi près que la santé

de votre cher maître. Répondez-moi: ô mon dieu ! ce n'est point nécessaire; je le vois; je n'en puis douter; il est mort ». — Ce commandement donné d'une maniere si solemnelle accabla tout-à-fait le bon Robert. La douleur qui se renouvella dans son ame lui fit encore verser un nouveau torrent de larmes, et il lui dit : « Ô ma chere dame ! vous êtes un ange; je voulois vous dire un mensonge pour l'amour de vous; mais je n'en ai pas la force ». — Alors il me regarda, craignant que je ne lui fisse une réprimande; mais voyant que je ne pouvois retenir mes pleurs, il parut un peu consolé d'avoir eu une foiblesse si pardonnable. Il se retira aussitôt qu'il lui fut possible, et me laissa avec la triste Juliana dans son petit salon, où nous demeurâmes assis, en silence, pendant plusieurs minutes, dans une morne affliction, qui paroissoit absorber toutes les facultés de l'ame.

J'avois intention, mon cher Sey-

mour, de vous donner un détail très circonstancié de toute la conversation que j'eus avec cette fille si malheureuse et si intéressante. Mais deux choses m'obligent d'abréger cette histoire. Premièrement le temps me presse; et je souhaite que vous veniez bientôt à mon secours. En second lieu, le triste spectacle que m'a offert la douleur de cette infortunée, a laissé dans mon ame une impression trop forte, pour que je puisse vous raconter les plus petites circonstances de cet événement, sans renouveller des sensations dont je n'ai déja que trop souffert. Je vous dirai seulement que je n'ai jamais vu une affliction plus vraie et plus profondément sentie que celle de la pauvre Juliana. Au lieu d'éclater par toutes ces expressions véhémentes que la douleur arrache ordinairement aux personnes qui ont un caractere aussi vif que l'est le sien. elle s'est montrée calme, et a paru concentrer dans son cœur des sentiments si douloureux. Elle ne verse

point de pleurs (1); elle ne parle pas: on diroit qu'il ne lui reste plus assez de vie pour fournir aux mouvements des organes de la parole. Elle ne m'a fait qu'une seule demande, mais bien affligeante, bien douloureuse pour elle et pour moi. Cependant j'aurois plutôt bravé les dangers les plus redoutables que de ne pas satisfaire le desir si tendre et si passionné que son cœur avoit formé. Vous devinez aisément quel en étoit l'objet. Elle a voulu presser encore dans ses

(1) Ce qui affecte nos sens a un tel empire sur nous, que nous sommes plus émus par la vue d'une personne qui pleure, que par l'apparence calme d'un désespoir qui ne peut se soulager par les larmes. Cependant quelle différence dans ces deux états! *Curæ leves loquuntur, ingentes stupent*, a dit Séneque. Lorsque les larmes coulent, c'est un baume qui se répand sur la blessure du cœur. Il y a plus encore; par un de ces liens merveilleux qui unissent la douleur à la joie, ces larmes sont douces et voluptueuses. On a du plaisir à être affligé. Voltaire a dit:

Malheureux, dont le cœur ne sait pas comme on aime,
Et qui n'ont pas connu la douceur de pleurer!

(*Note du traducteur.*)

bras l'idole de son amour. Vous allez me juger aussi romanesque, mon cher Seymour, que vous l'êtes vous-même, quand vous saurez que j'ai entrepris un long voyage, et me suis transporté à minuit dans la résidence des morts, pour contenter les tristes souhaits de cette amante infortunée.

Malheur à ces philosophes au cœur de marbre, qui insultent à une douleur réelle par des consolations que le cœur des affligés ne peut pas plus recevoir, que les levres d'un mort ne peuvent s'ouvrir pour avaler un cordial. Le seul moyen que je crois efficace pour triompher d'une violente affliction, c'est de lui accorder tout ce qu'elle desire avec ardeur. C'est par ce moyen que j'ai acquis sur l'ame sensible de Juliana un ascendant que je n'aurois pu obtenir autrement. Mais vous voudrez savoir quelques particularités sur notre entrée dans le tombeau. Voici les arrangements que je pris à cet égard. Je laissai retourner le fidele Robert avec toute la promptitude qu'il desira,

et je lui donnai de l'argent pour s'assurer du sacristain. Cet homme se trouva être une de mes anciennes connoissances, m'ayant suivi plusieurs fois dans les parties de chasse que je faisois avec le pauvre Péverell, lorsque sir Richard étoit absent, et que son jeune neveu étoit le maître dans ses domaines. Cet honnête homme habite une petite cabane qui est hors de l'enceinte du parc, à côté de la grande route, et ramasse quelques schellings par an à montrer les curiosités de l'église, dans laquelle on voit quelques anciens monuments assez curieux. Desirant beaucoup tenir notre expédition aussi secrete qu'il seroit possible, nous fîmes en sorte d'arriver à la cabane du sacristain entre onze heures et minuit. Le fidele Robert non seulement vint nous joindre à l'auberge que nous lui avions désignée, mais, pour montrer à sa maîtresse combien il cherchoit à éloigner d'elle tous les témoins importuns qui auroient pu la gêner dans l'expression

de sa douleur, il trouva le moyen, par la liaison qu'il avoit avec le maître de l'auberge, de nous servir de postillon. Cette preuve touchante et inattendue de son affection pour Juliana lui fit verser les seules larmes que je lui vis répandre dans le cours de notre voyage. A notre arrivée, nous trouvâmes le sacristain qui nous attendoit. Nous mîmes pied à terre, et traversâmes le parc en suivant une allée de vieux arbres qui offroient un aspect vénérable; c'étoit l'avenue qui conduisoit à l'église. La sérénité de l'air, la vive clarté de la lune, qui brilloit alors dans son plein sans être voilée par aucun nuage, tout concouroit à rendre cette nuit une des plus belles qu'on pût voir, et jamais promenade nocturne ne m'a autant affecté. Juliana s'appuyoit sur mon bras en marchant; une secrete horreur sembloit avoir glacé nos levres. Nous entrâmes dans l'église en gardant un silence profond. on eût dit que nous glissions légèrement sur le pavé, tant nos pas fai-

soient peu de bruit; et on nous eût pris pour des fantômes qui retournoient vers leurs tombeaux. Je m'étois muni de liqueurs spiritueuses et de puissants cordiaux, pour pouvoir secourir l'infortunée que j'accompagnois dans cette triste visite qu'elle venoit rendre aux mânes de son amant; mais, à ma grande surprise, elle n'éprouva aucune de ces frayeurs que l'heure et le lieu où nous étions devoient naturellement lui inspirer. Au contraire, ses forces parurent se ranimer à mesure qu'elle s'approchoit du séjour funebre qui renfermoit la dépouille mortelle de son amant. J'avoue que je me sentis frissonner d'horreur lorsque le sacristain, qui nous précédoit avec une lanterne allumée, ouvrit la porte massive du caveau, dont le bruit sourd et lugubre retentit dans l'église. C'est là que nous vîmes deux rangs de cercueils placés l'un auprès de l'autre, dont plusieurs offroient encore à nos yeux les restes d'une magnificence qui s'en alloit en poussiere. Il y a dans ce

caveau deux fenêtres grillées pour entretenir la circulation de l'air. Lorsque nous entrâmes, la lune dardoit ses rayons sur un de ces cercueils, couvert d'un velours bleu-céleste avec des galons d'argent qui paroissoient tout neufs. Dès que les yeux de Juliana se furent fixés sur ce triste objet, elle s'élança vers le cercueil, et le tint embrassé avec les transports de la passion la plus véhémente; elle s'apperçut bientôt que le couvercle n'étoit point attaché, afin qu'elle pût satisfaire son desir. L'ayant levé promptement, elle saisit une des mains du pauvre défunt qu'elle pressa contre son cœur, et sa passion parut alors tenir de la frénésie. Le sourire du désespoir satisfait se montroit sur ses levres convulsives, et donnoit à ses traits, couverts d'une pâleur mortelle, une expression qu'il est impossible de décrire. Son air, ses gestes, où l'on voyoit quelque chose d'égaré, me firent craindre que sa raison ne fût pas assez forte pour résister à l'im-

pression de cette scene douloureuse. Je me repentis alors de mon indulgence, sur-tout lorsqu'avec une espece de folie tranquille elle me demanda la permission de vivre dans ce caveau, me promettant de ne point attenter à sa vie, mais de recevoir tous les jours une provision de pain et d'eau du pauvre sacristain. Je n'ai jamais passé un moment plus cruel. Je fus obligé de lui parler avec un ton d'autorité et de reproche tout-à-fait étranger à mon cœur. « Avez-vous oublié, lui dis-je, que Péverell étoit mon ami et le vôtre, et que son ame, qui, j'espere, habite maintenant le séjour céleste, m'ordonne de vous guider et de vous protéger? N'est-ce pas vous montrer ingrate envers lui et à mon égard, que de récompenser ainsi l'indulgence que j'ai eue de satisfaire vos desirs »? Cette réprimande la toucha vivement; elle se mit à genoux et baisa ma main; ensuite la joignant à la main froide de son amant, elle les baisa l'une et l'autre, et promit avec ser-

ment de m'obéir dans tout ce que je lui ordonnerois. Je me hâtai de me servir de mon autorité, en la conduisant hors du caveau; mais bientôt elle m'affligea encore par une nouvelle demande, me priant de la laisser retourner, afin de prendre une boucle des cheveux de son amant. Je refusai absolument de condescendre à sa priere, et donnai cette commission au fidele Robert qui nous avoit suivis. Je la fis sortir de l'église aussi promptement qu'il me fut possible, pour lui faire respirer le grand air. Je réserve le détail de toutes les particularités de notre retour, au moment où j'aurai le plaisir de vous voir, ce qui, j'espere, sera bientôt. Je dois pourtant ajouter ici que je ne me repens point du tout d'avoir fait ce triste voyage. J'ai l'orgueil louable de croire que j'ai pris un bon parti, bien convaincu que rien n'auroit pu disposer aussi bien cette infortunée à régler, sur mes avis, la conduite qu'elle doit tenir. On voit encore sur ses traits les fortes em-

preintes d'une violente affliction; mais je m'apperçois que sa douleur se change, par degrés, en une tendre et religieuse mélancolie. Pendant que Péverell a vécu j'ai gardé son secret si fidèlement, que Juliana n'a pas été connue même de ma sœur Lucy, qui étoit dans ma maison lorsque la belle étrangere est arrivée à la cabane. J'avois plusieurs raisons pour me tenir dans cette réserve avec elle; mais aujourd'hui que mon ami n'est plus, et que l'affliction de Juliana ne me laisse plus rien à ménager, j'ai prié ma sœur de s'unir à moi pour tâcher de la consoler. Elles ont contracté beaucoup d'amitié l'une pour l'autre. J'avois formé le projet de partir avec ma sœur, pour que nous pussions jouir l'un et l'autre de la satisfaction de rétablir dans la maison de son pere cette aimable fugitive. Quelques affaires de famille très importantes rendent ce projet impratiquable. Je ne connois point d'homme dans le monde à qui je puisse mieux qu'à vous résigner cet

office délicat. Peut-être cette commission vous détournera trop de l'objet de vos poursuites actuelles. A tout événement, je vous conjure de vous rendre chez moi le plus promptement qu'il vous sera possible, afin que je puisse consulter avec vous sur une affaire qui touche de si près le cœur affligé de votre affectionné, etc.

LETTRE

LETTRE VII.

Henri Seymour à Edmond Audley.

Vous et votre divine Juliana pouvez me faire partir pour les extrémités de la terre. Mais pourquoi la renvoyer à son vieux pere, qui, par son orgueil et son inhumanité ne mérite point d'avoir une telle fille? Il y a, comme vous le dites très bien, une majesté dans son affliction qui me force de lui rendre hommage. Si je puis lui être de quelque utilité, elle n'a qu'à me donner ses ordres, et elle peut être sûre d'être obéie par son très respectueux et très affectionné vassal,

Votre ami Seymour.

J'espere être rendu chez vous quelques heures après ce billet que je vous écris à la hâte. Si quelques circonstances pouvoient obliger le fidele Robert de quitter le service de Juliana, je lui demande de me faire la grace

de vivre et de mourir dans ma maison. Maintenant je sens de l'orgueil à me regarder comme son camarade au service de cette adorable fille. Adieu.

LETTRE VIII.

Miss Audley à Mrs. Audley.

Bannissez vos craintes, ma chere amie, au sujet de mon frere Edmond. Ses mœurs sont pures; sa conduite est exempte de reproche. Toute cette histoire d'une maîtresse italienne qui le tenoit dans ses filets n'est qu'une fiction inventée par cette babillarde, cette mangeuse de grenouilles, (1) qui

(1) C'est sans doute à quelque françoise que cette injure s'adresse. C'est le sobriquet par lequel les Anglois désignent les gens de notre nation. Lors du traité de commerce de la France avec l'Angletere, on fit à Londres une caricature, assez bonne dans son genre. On voyoit un cuisinier anglois bien pansu, bien joufflu, qui présentoit un énorme plat de *rostbiff* à un françois bien effilé, n'ayant pas plus de ventre qu'un lévrier, qui donnoit à l'anglois en échange un petit plat en miniature rempli de grenouilles. Tout cela n'empêche pas qu'on ne fasse en général bien meilleure chere en France qu'en Angleterre, où l'art de la cuisine est encore dans son

demeure près de chez vous et qui est vraiment une peste pour tout le voisinage. Ce conte, ainsi que tous ceux qu'elle débite, ressemble à une épée à deux tranchants, en ce qu'il est un mélange de vrai et de faux. Oui, vous pouvez avoir l'air aussi grave qu'il vous plaira ; mais la chose est ainsi. Nous avons eu une dame italienne cachée dans une de nos cabanes. Je dois pourtant vous dire que si quelqu'un de la famille avoit eu envie de coucher avec elle, c'auroit été votre humble servante Lucy, et non pas le sage Edmond. Ce n'est

---

enfance. Le beurre est la grande sauce nationale. Ils en mettent par-tout, comme les Espagnols font de l'huile, ce qui obligea M. le marquis de Langle, qui raconte ce fait dans son voyage d'Espagne, de jeter par la fenêtre un lievre, sur lequel son hôtesse avoit versé toute l'huile de la lampe, n'en ayant point d'autre. Je tiens de M. le chevalier de P*** la remarque plaisante d'un voyageur qui disoit : « En Angleterre il y a plusieurs religions, et il n'y a qu'une sauce ; en France il n'y a qu'une religion, mais il y a plusieurs sauces ; ce qu'il trouvoit fort préférable. (*Note du traducteur.*)

pas que mon frere avec toute sa philosophie ne soit quelquefois infidele à son systême platonique; mais comme, après ses fredaines, il a coutume de venir se présenter à moi avec l'air d'un pénitent qui s'agenouille devant son confesseur, pour recevoir mes avis spirituels, j'ai l'espoir d'opérer une entiere réforme dans sa conduite, quoiqu'il ne m'en reste point de le voir jamais marié. Pour vous dire la vérité, comme il y a mille à parier contre un, qu'il ne sera pas aussi heureux dans le mariage qu'un autre de mes freres que vous connoissez très bien, je n'ai pas un grand desir qu'Edmond renonce au célibat. Cependant, s'il étoit vraiment amoureux de cette belle italienne, qui vous a si fort alarmé, ainsi que votre honnête homme de mari, comme je la chéris tendrement moi-même, et que je n'ai pas le pouvoir de me métamorphoser en époux, je desirerois beaucoup qu'Edmond réussît auprès d'elle. Après cette déclaration honnête, si vous ne mourez pas d'un

excès de curiosité au sujet de cette Syrene enchanteresse d'Italie, il faut certainement que vous soyez au-dessus d'une simple mortelle.

Je suis prête maintenant à me quereller moi-même, pour vous avoir parlé avec ce ton de légèreté et d'insouciance, d'une créature vraiment angélique, qui éprouve à présent la douleur la plus violente que le cœur humain puisse ressentir. Le fait est, qu'en voyant la peur que vous aviez que notre philosophe ne se ruinât pour une courtisane étrangere, cette peur m'a paru si plaisante, que je n'ai pu m'empêcher de rire, quoique j'eusse le cœur navré par le spectacle de l'affliction de Juliana. Vous allez me demander quelle personne c'est que cette charmante Juliana : je ne pourrai vous satisfaire, qu'en vous répétant que c'est la fille la plus intéressante, et la plus malheureuse, que j'aie jamais connue; mais, comme cela ne vous contentera pas, je dois ajouter que c'est la fille d'un riche marchand d'Italie, que l'amour,

ce dangereux séducteur, a engagée à visiter l'Angleterre avec ce beau jeune homme, ami d'Edmond, dont vous m'avez appris la mort avec des expressions qui annonçoient combien vous étiez touchée de cet événement. Le pauvre Peverell s'étoit fait illusion, en se flattant que son oncle, cet homme si fier, recevroit, et même chériroit Juliana, comme sa niece. L'horrible accident que nous déplorons tous, a déterminé tout-à coup ses jours, non seulement avant qu'il eût pu gagner quelque chose sur son oncle, mais encore avant d'avoir pu pourvoir, comme il auroit dû le faire, à la subsistance de cette aimable étrangere. Mais faut-il s'étonner qu'un jeune homme dans la fougue de l'âge, et livré tout entier aux douces espérances de l'amour, oublie que la mort vient nous arrêter au milieu de nos projets, lorsque nous y songeons le moins. Cet oubli auroit pu avoir les suites les plus cruelles pour le malheureux objet de son affection, si le ciel ne lui avoit

fait trouver un protecteur et un pere dans le sensible Edmond. Cette généreuse fille, qui savoit que la fortune de son amant dépendoit de son oncle, avoit refusé l'offre d'un mariage secret, qu'il lui avoit faite, craignant que cette démarche ne causât sa ruine. Elle avoit à la vérité deux événemens favorables à attendre. Sir Richard n'est pas jeune, et sa santé est dans un mauvais état. Son consentement, ou sa mort auroit mis Juliana en possession du rang et de la fortune qu'elle méritoit. Comme elle avoit la plus grande confiance dans la fidélité de son amant, elle vouloit bien attendre le temps où il pourroit remplir sa promesse, et vivre dans un état obscur et incertain, qui auroit paru très humiliant à bien des femmes, quoiqu'elle fût sous la protection d'Edmond.

Je dois rendre à mon frere la justice, de dire qu'il a gardé le secret de ces deux amants avec tant de fidélité et d'adresse, que je n'ai rien su concernant Juliana, quoiqu'elle ait résidé dans

dans le voisinage pendant plusieurs semaines. Ce n'est que son malheur, qui m'a procuré sa connoissance. Edmond, qui s'est vraiment comporté à son égard comme un pere, a cherché à former une liaison entre elle et moi, dans l'espoir que je pourrais l'aider à calmer un peu l'excessive douleur de cette belle affligée, et son espérance n'a point été trompée. Comme vous connoissez maintenant la singularité de sa position, vous pourrez juger combien une mort si imprévue a dû porter le trouble et la désolation dans son ame.

Quand elle a pris la résolution de quitter la maison de son pere, qui fait de l'argent sa plus chere idole, elle s'est fait un point d'honneur de lui laisser tous ses bijoux. Elle n'a emporté d'autre trésor qu'elle-même, trésor qu'il ne semble pas avoir apprécié comme il le devoit. Quant à son amant, sa bourse ne pouvoit pas être aussi généreuse que son cœur : la pension que lui faisoit sir Richard, avec

l'économie qu'il mettoit en tout, suffisoit à peine à ses dépenses. Son amour étoit trop noble et trop délicat pour se montrer par ces magnifiques frivolités qu'on offre à une maîtresse. Juliana ne possede aucun de ces effets qui puisse être converti en or : ainsi, dans le cas où elle n'auroit pas eu mon frere pour lui servir d'ange tutélaire, la jeune, la belle, la chaste, et, jadis, l'opulente Juliana auroit pu être réduite, avec la jeune orpheline qui lui sert de suivante, à demander l'aumône en retournant à la maison paternelle, ou à chercher sa subsistance par quelque occupation humiliante. Cette seule idée me déchire le cœur! Heureusement la tendre Juliana n'a pas souffert cet excès de calamité. Elle n'a éprouvé que la douleur, bien affreuse à la vérité, d'être séparée pour jamais de celui qui pouvoit seul lui faire chérir la vie. Je vous raconterai une autre fois tout ce qu'Edmond a fait, pour contenter les derniers vœux qu'elle a formés dans son désespoir. Sa complai-

sance pour elle n'avoit d'autre motif, que de tâcher d'appaiser la violence de ses regrets. Le succès a répondu à ses bonnes intentions ; je n'ai jamais vu personne exprimer sa reconnoissance d'une maniere aussi touchante que Juliana le fait à notre égard. Ce n'est pas par de simples paroles qu'elle nous témoigne sa reconnoissance ; c'est de mille manieres, qu'on ne peut décrire, qu'elle nous prouve que ce sentiment n'est pas moins puissant sur son ame, que celui qui fait de ses yeux une source intarissable de larmes. Son cœur, brisé par la douleur, se soumet entièrement à tout ce que mon frere lui prescrit ; et il a sur ses actions et sur ses volontés, la même influence qu'auroit un envoyé du ciel qui viendroit lui apporter les ordres de Dieu même. Je goûte un plaisir mélancolique à observer l'espece d'attachement singulier que la compassion, du côté de mon frere, et l'affliction jointe à la reconnoissance du côté de Juliana, ont produit entre eux. Je n'ai jamais vu une

amitié qui m'ait autant touchée; vous savez qu'Edmond m'a communiqué l'habitude où il est de moraliser sur nos passions et sur nos affections. J'avoue qu'il se mêle à ma philosophie beaucoup de cette foiblesse naturelle à mon sexe. Pour vous dire la vérité, je n'ai pu voir cette amitié qui s'est établie entre Edmond et Juliana, sans que l'idée qu'ils seront un jour unis l'un à l'autre, se soit mille fois présentée à mon esprit, quelques efforts que j'aie faits pour la repousser. J'avoue que dans les circonstances présentes, cette opinion n'est pas fort vraisemblable. Je ne leur en ai jamais fait mention à l'un ni à l'autre, et je parierois ma vie, qu'ils n'y ont pensé une seule fois ni l'un ni l'autre. Edmond a un desir si vif de remettre dans la maison paternelle cette aimable fugitive, et de la réconcilier avec son pere, que nous avons eu l'idée de faire, tous les deux ensemble, un tour en Italie, pour conduire Juliana. Qu'il eût été agréable de remplir un devoir d'huma-

nité, et de goûter en même temps les divers plaisirs que donne un voyage aussi amusant ! Mais, hélas ! nous voilà engagés dans le dédale de la chicane, et les affaires qu'elle nous suscite chaque jour exigent notre présence en Angleterre et sont un obstacle insurmontable à notre projet. Edmond a été assez heureux pour trouver un substitut qui remplira la commission qui lui tient si fort à cœur. Juliana et sa petite orpheline sont parties ce matin pour retourner en Italie, sous la conduite et la protection de son ami Seymour, qui, après avoir passé quelques jours ici, s'est chargé, de la maniere la plus délicate et la plus généreuse, non seulement de ramener les deux étrangeres dans leur patrie; mais encore, de faire rentrer Juliana dans les bonnes graces de son pere, en suivant le plan de conduite que mon frere lui a tracé à cet égard.

Vous croyez donc réellement que votre charmante amie a pris, sans le savoir, de l'inclination pour Seymour?

Je n'en suis pas du tout surpris, surtout après toutes les anecdotes divertissantes que vous me racontez relativement à l'amitié que les petits Sedley ont pour ce mortel séduisant. J'avoue que, si j'étois veuve, rien ne gagneroit plutôt mon cœur, que l'idée où je serois que l'homme qui me recherche, aime mes enfants et en est aimé. Je crois que Seymour est très sincere dans la passion qu'il témoigne à la jeune veuve ; mais si j'étois à la place de Cornélia, je redouterois beaucoup les suites de cette expédition dans laquelle il s'est embarqué si galamment. Faire un si long voyage par terre et par mer avec la plus belle créature du monde, qui se trouve dans la situation la plus intéressante. — Pour moi, je pense que si son amour résiste à cette épreuve, c'est le phénix des amants, et qu'il faut l'aimer comme il le mérite.

Vous savez que notre cher Edmond met beaucoup de profondeur dans ses projets de bienfaisance : il a eu un double motif pour confier Juliana au

soin de notre ami. Pour vous expliquer ceci, je dois vous faire part d'une circonstance qui sera un sujet de triomphe à votre mari. Cela servira à confirmer d'une maniere frappante sa maxime favorite sur l'usage et l'efficacité de la dévotion, à toutes les époques, et dans tous les incidents de la vie humaine. Je vous prie donc de l'avertir que cet endroit de ma lettre lui est particulièrement adressé. Je suis bien sûr qu'il ne doutera pas de la vérité de ce que je vais lui dire : quoique l'attention tendre et, pour ainsi dire, paternelle d'Edmond pour cette amante désespérée ait contribué beaucoup à calmer sa douleur; c'est, sur-tout, la religion qui lui a donné la force de s'élever au-dessus de ses souffrances. D'après toutes les particularités de son histoire, je suis convaincue qu'elle a senti pour Peverell une passion aussi pure et aussi forte, que le cœur d'une femme puisse en être susceptible. Le caractere religieux de son esprit a changé son amour en une

espece d'adoration bien pardonnable. Elle considere l'objet de sa tendresse, comme un esprit bienheureux transporté dans le ciel, pour la protéger et la conduire dans les sentiers épineux de ce monde, afin de pouvoir partager avec elle l'inaltérable félicité dont il jouit. Elle croit que c'est lui qui lui inspire non seulement le desir de sauver son ame, mais encore de mettre son pere dans la voie du salut. Elle est persuadée, et peut-être avec quelque vérité, qu'ils ont l'un et l'autre manqué à leurs devoirs respectifs, également aveuglés par deux passions différentes, l'intérêt et l'amour. Votre mari goûteroit beaucoup de satisfaction à entendre les discours pathétiques qu'elle tient sur ce sujet pieux; je ne crois pas que l'impie le plus endurci pût l'écouter sans verser des larmes, et sans faire à cette aimable prêcheuse le même compliment qu'Agrippa fit à Paul (1). L'in-

(1) C'est sans doute au passage suivant que l'auteur fait allusion : « Agrippa dit à Paul; il vous est permis de parler pour vous-même. Act. des apôt. ch. XXVI, v. 1. (*Note du traducteur.*)

fluence de cette douleur religieuse donne beaucoup d'espoir à Edmond, qu'elle pourra agir efficacement sur l'ame de Seymour. Il se flatte que l'enthousiasme divin de cette aimable affligée le guérira de ce penchant à l'irréligion, qui est la seule tache qu'on remarque dans son caractere. Pour moi, j'avoue, sans prétendre attacher beaucoup d'importance à ma conjecture, que je crains fort qu'il n'en arrive tout autrement. Il me paroît bien plus vraisemblable qu'il prendra un amour profane pour la beauté qui sera sans cesse devant ses yeux, au lieu d'un attachement religieux pour une belle absente. Je dois cependant lui rendre la justice de dire qu'il montre les égards les plus délicats et les plus respectueux pour l'affliction de Juliana; mais une remarque qu'il a faite sur sa dévotion me prouve qu'il ne croit pas beaucoup à la force de ce sentiment. Ce méchant vaurien a dit qu'il ne pensoit pas que la piété pût jamais guérir une jeune femme de l'a-

mour, et un vieillard de l'avarice. J'ajouterai seulement, qu'après s'être opposé au retour de Juliana vers son pere, il a cédé aux raisons de mon frere, et a paru desirer aussi cordialement que lui de réconcilier cette pieuse fille avec l'auteur de ses jours.

Seymour m'a chargée de vous prier, vous et Cornélia, de vouloir bien l'honorer de quelque commission pour l'Italie. Comme votre amie a la voix agréable, je pense que vous ne pouvez rien faire de mieux, que de lui demander la collection complete de tous les airs que chante notre chere Juliana. Mon frere dit qu'elle a un nombre infini de chansons inconnues dans notre pays, dont la musique a beaucoup de charme et d'expression. Outre le mérite de la composition, elles auront pour nous l'agrément de rappeller à notre souvenir l'image de Juliana : quoique ni vous, ni Cornélia ne l'ayez jamais vue, vous ne pourrez vous empêcher de l'aimer, quand mon frere et moi, nous vous aurons raconté une foule de petites anecdotes qui mon-

trent son caractere sous le point de vue le plus intéressant.

Je n'ai plus que quelques lignes à ajouter à cet énorme paquet, pour lequel j'attends en retour un détail très circonstancié de toutes les nouvelles découvertes que vous aurez faites dans le cœur de Cornélia. Envoyez-moi, je vous prie, si vous l'osez, quelques paroles d'encouragement, que je puisse faire parvenir au généreux conducteur de Juliana. Le motif de ma demande est louable, puisqu'elle n'a d'autre but que de maintenir Seymour dans la pureté de son affection pour la jeune veuve, en lui donnant lieu d'espérer qu'il sera un jour heureux avec elle. Je suis disposée à rire de moi-même, en voyant avec quelle ardeur je m'intéresse aux amours des personnes de ma connoissance, après avoir renoncé personnellement à tous les sentiments de ce genre. Je me compare à ces joueurs malheureux qui, après avoir risqué de perdre jusqu'aux derniers débris de leur fortune, ont

juré solemnellement de ne plus toucher une carte; mais on les voit encore rôder autour des tables de jeu, et prendre un plaisir singulier à voir jouer les autres. Je forme des vœux pour ceux que je vois engagés dans une partie dont je ne veux plus être. Quant à vous, ma chere Henriette, la chance vous a été favorable, et vous vous êtes écriée tout-à-coup : Je suis contente ! bien sûre que personne ne pouvoit avoir meilleur jeu que vous. Edmond, qui est toujours occupé à tirer des conséquences, dit que, dans une nombreuse famille, il doit toujours y avoir une fille et un garçon, pour servir d'oncle et de tante aux enfants, et leur acheter des joujoux. Nous sommes l'un et l'autre très résolus à nous tenir dans cet humble département, et à observer, comme dit un grand philosophe, une neutralité armée, qui nous empêche de prendre trop de part aux joies et aux afflictions, dont l'amour et le mariage sont une source continuelle. Adieu.

LETTRE IX.

Mrs. Audley, en réponse à la précédente.

Vous êtes bien bonne et bien aimable, ma chere Lucy, de nous tirer ainsi de la crainte où nous étions. Vous nous avez fait rire de la frayeur panique qui nous agitoit sur le péril auquel la chasteté d'Edmond étoit exposée. Vous nous avez fait pleurer, en nous montrant l'extrême affliction de votre intéressante Juliana; mais vous nous avez fait rire de nouveau par vos sages réflexions sur le bonheur attaché au célibat. Vous pouvez vanter, comme il vous plaira, vos précédentes résolutions; mais je crois que la providence s'occupe trop du bonheur de l'homme, pour avoir destiné une aussi aimable personne que l'est ma chere correspondante, à vivre isolée dans la société. A la vérité, votre cœur a souffert de violentes agitations, lorsque vous avez

échappé aux malheurs d'un hymen mal assorti; mais il a été bien heureux pour vous, quoique extrêmement douloureux, que celui que dans notre aveugle affection nous desirions tous voir votre époux, se soit montré à temps indigne de posséder un pareil trésor. Vous avez supporté une peine si cruelle pour un cœur sensible, avec une force d'esprit qui vous a rendu bien estimable aux yeux de tous ceux qui ont l'avantage de vous connoître, et votre conduite, dans cette circonstance, a redoublé encore l'affection qu'on avoit pour vous. J'espere que le ciel vous dédommagera amplement de ce que vous avez souffert, en vous faisant chérir d'un homme qui méritera autant votre affection que celui dont j'ai fait mention en étoit indigne. Maudit soit ce scélérat artificieux! Son souvenir m'est insupportable; mais l'image de ses basses tromperies vient souvent troubler mon imagination, comme un brouillard épais obscurcit un beau jour. Il y a certainement plus d'héroïsme vérita-

ble dans votre ame que dans la mienne, ma chere Lucy : quelques éloges que je reçoive de mon mari sur mon courage, j'avoue que je n'aurois jamais supporté toutes les scenes par lesquelles il vous a fallu passer, avec la moitié autant de fermeté et de sagesse que vous en avez montré. Je me réjouis de voir que vos chagrins n'ont pas altéré cette douce gaieté qui vous est naturelle, et que vous goûtez un plaisir philosophique à observer les effets de l'amour dans les personnes de votre connoissance.

Je me sens très disposée à vous communiquer les nouvelles lumieres que j'ai pu acquérir sur ce qui fait l'objet de votre demande. Oui, j'ai fait des découvertes dans le cœur de notre chere Cornelia. Les astronomes n'observent-ils pas de petites taches (1) sur

(1) Il s'agit ici sans doute de ces points lumineux, tels que le célebre Herschell vient d'en découvrir un dernièrement, qu'il imagine être un volcan. Les grandes taches de la lune sont regardées par les philosophes comme des mers.

la lune qu'ils affirment être des volcans embrasés. Sans emprunter le secours des lunettes (1) inventées par le savant M. Herschell, j'ai découvert une

des lacs. Quand on songe à l'inépuisable variété que la nature met dans ses productions, et à la vue bornée de l'homme, qui prend souvent, comme dit le proverbe, des vessies pour des lanternes; on desireroit que les philosophes fussent un peu moins prompts à imaginer ce qui peut exister dans la lune, (*Note du traducteur.*)

(1) M. Herschell a inventé des télescopes, dont la force est très supérieure à celle des lunettes astronomiques qu'on employoit avant lui. C'est avec leur secours qu'il a découvert la nouvelle planette qui porte son nom, au moins, en France. Je l'ai entendue nommer *Georgium-Sidus*, dans une séance de la société royale de Londres, et je trouvai cette adulation très malséante à des savans anglois. M. de la Lande prétend que cette planete n'est qu'une étoile de je ne sais quelle constellation, qu'on avoit perdue de vue; mais une planete ayant des phases bien différentes de celles qu'offre une étoile, il paroît difficile qu'un aussi habile observateur que M. Hershell puisse s'être mépris, à ce point. Au reste, c'est le cas de dire avec Virgile : *Non nostrum inter vos tantas componere lites.*

(Note du traducteur.)

de

de ces taches brûlantes dans le cœur de notre aimable veuve. Grand Dieu ! quelle rougeur couvriroit son visage, si elle pouvoit jetter un coup d'œil sur ce que j'écris ! Mais la chose est pourtant ainsi. L'amour ressemble à un meurtre ; on ne peut le cacher quoiqu'on puisse le nier avec obstination. La petite hypocrite se met en colere contre moi quand je lui tiens ce discours. Cependant je pourrois vous citer un nombre infini de preuves qui viennent à l'appui de mon opinion. Mais je n'ai que le loisir de vous en rapporter une, qui me frappa hier. Nous eûmes à dîné un gentilhomme qui a passé la plus grande partie de sa vie à voyager. Cornelia eut une conversation particuliere avec lui, et j'ai découvert par hasard que leur entretien avoit roulé principalement sur la ville de Gênes. Elle s'étoit informée si quelque voyageur anglois avoit jamais été tenté d'épouser une habitante de cette riche cité. Ayant fait une plaisanterie relative à cette demande, dont elle ne

croyoit pas que je fusse instruite, je la vis rougir à un tel point que, me trouvant seule avec elle, je ne pus m'empêcher de lui prendre la main et de m'écrier avec une espece d'émotion assez étrange! « eh bien, eh bien; ma chere: vous l'aurez, qu'il soit juif ou païen. Cela nous conduisit à une conversation fort sérieuse, dans laquelle, avec plus de franchise qu'elle n'en avoit montré jusqu'alors sur ce sujet, elle avoua — ici je vous vois sourire, ma chere Lucy, vous attendant à lire tout de suite le mot amour. Une telle confession auroit vraiment valu la peine d'être entendue; mais doucement, ma chere enfant, nous ne sommes pas encore parvenues à ce période de la maladie; non, nous avouâmes seulement que de tous les hommes du monde qui sont encore à marier, cet aimable et généreux voyageur, M. de Seymour, est celui dont la figure, les manieres et la conversation sont les plus agréables. Mais pour de l'amour il n'en est pas question. Sérieusement, par toutes les

assurances les plus indubitables qui aient jamais été prononcées par les chastes levres d'une veuve, nous ne ressentons pas la moindre étincelle de cette passion brûlante. M. Seymour pourroit passer toute sa vie en Italie, que cela ne nous causeroit pas d'autre inquiétude pour lui, que celle qui vient de l'intérêt qu'inspire à une ame sensible un jeune homme aimable chargé d'une mission qui prouve son humanité. C'est ainsi, ma chere Lucy, qu'on se trompe dans ses jugements. Cornélia est sincere, et ne sauroit employer l'ombre même du déguisement pour voiler l'état de son cœur. Elle se croit entièrement exempte de cette maladie contagieuse des ames tendres. Mais si j'ai quelques connoissances en fait d'amour, et sur la nature de nos affections, j'ose avancer qu'elle est actuellement dans la position où se trouvoit Didon, ainsi qu'il est dit dans la traduction de Virgile par Dryden :

« Elle nourrit dans son sein une flamme invisible. »

Oh ! je vous en prie, procurez-nous le recueil des chansons de Juliana. L'amour est un grand maître de musique. Ne manquez pas de nous communiquer les premieres nouvelles que vous recevrez de nos intéressans voyageurs. Vous pouvez dire à Seymour, que s'il veut devenir la moitié aussi dévot qu'il est aimable, il n'y a rien qu'il ne doive attendre de la personne la plus scrupuleuse de notre sexe. J'ai encore mille choses à vous dire, mais je dois les réserver pour le prochain courier. Le plus jeune de mes petits bambins a été malade ces deux derniers jours, et il faut que je pose ma plume pour prendre ce pauvre enfant dans mes bras. Ah ! Lucy, la taxe imposée sur le bonheur conjugal est un peu forte. Adieu.

LETTRE X.

Seymour à Edmond Audley.

Nous voici arrivés sains et saufs à Douvres. Après avoir fait la traduction angloise de ce que la sensible Juliana m'a dicté pour vous dans sa langue, à peine j'ai le loisir d'ajouter quelques mots, tant on nous presse de nous embarquer dans le paquebot, de peur que nous ne perdions notre passage. Je vous dirai cependant, que je vous ai une obligation infinie de la commission très agréable, quoique triste, dont vous m'avez honoré. Votre maxime, que les plaisirs mélancoliques sont fort supérieurs à ceux que la gaieté accompagne, me paroît maintenant confirmée. Quelle divine créature est cette Juliana! que je verrois avec plaisir la mort sous quelque forme qu'elle se présentât à mes yeux, si j'étois sûr d'être regretté de l'adorable Cornelia aussi tendrement que Peverell l'est de cette aimable affligée. Cette idée va

paroître absurde, extravagante, à ces êtres glacés qui n'ont jamais éprouvé les sublimes transports de l'amour. Je sens que cette passion regne dans toute sa force sur mon cœur et sur mon ame. — Mais voici une seconde sommation de la part du capitaine du paquebot. Adieu.

LETTRE XI.

Juliana à Edmond et à Lucy Audley.

Quoique j'emprunte la main et le langage de mon généreux conducteur, c'est avec un cœur brisé par la douleur, mais plein de reconnoissance, que je vous envoie à la hâte ces lignes de remercîmens, ô vous, mes tendres amis, généreux habitants d'une contrée qui me sera toujours chere; et que je vais quitter pour jamais, quoiqu'elle renferme dans son sein le trésor de mon ame. Ne croyez pas cependant que votre Juliana qui par vos soins bienfaisants a été arrachée au désespoir, se livre encore à des murmures contre la providence, et puisse oublier vos sages avis et les inspirations sacrées de cette,

(1) Alma felice che sovente torna

(1) En lisant les sonnets et les chansons de Pétrarque, où le poëte paroît toujours dans l'immobilité de la même attitude, comme un amant en extase devant sa maîtresse, on est

A consolar le mie notti dolenti
Con gli occhi suoi che morte non ha spenti.
Petrarca.

« Cette ame bienheureuse qui vient souvent éclairer mes sombres nuits du feu de ses regards, que la mort n'a pas éteints. »

Non, mes chers amis, je puis vous assurer, puisque je sais que cela fera plaisir à vos cœurs bienfaisants, que j'ai plutôt gagné que perdu du côté de la tranquillité et de la force de l'esprit. Quant à la santé du corps, elle est beaucoup meilleure que je ne devois l'espérer, d'après le mauvais état où elle étoit,

étonné de la variété de pensées, d'images et de sentiments par lesquels il diversifie le même sujet. Ce poëte et sainte Thèrese, je demande pardon aux ames pieuses de ce rapprochement, me paroissent être les personnages qui ont le plus vécu de la vie intérieure de l'amour. Voltaire a osé comparer, que dis-je, préférer les jolis, mais froids madrigaux de nos chansonniers françois, à la touche brûlante, à ce coloris suave, à cette harmonie suprême, à cet abandon si vrai du poëte italien. Mais il a bien osé mettre ces mêmes chansonniers au-dessus d'Anacréon.
(*Note du traducteur.*)

et

et les fatigues du voyage. Je vous avouerai, qu'à la premiere vue de la mer, que je vais repasser, je me suis sentie émue avec tant d'agitation, qu'il m'est impossible de pouvoir vous l'exprimer. Ce spectacle a remis devant mes yeux, avec une nouvelle force, la chere image de celui qui m'a conduite la premiere fois sur votre rivage.

Rende agli occhi, agli orecchi, il proprio obbietto,
Senz'l qual imperfetto
È lor optar, e'l mio viver è morte.
(*Petrarca.*)

« Il rend à mes yeux et à mes oreilles l'objet qui leur est propre, sans lequel leurs fonctions sont imparfaites, et ma vie n'est rien qu'une mort. »

Pardonnez-moi, mes chers amis, si j'emploie continuellement les expressions du tendre et divin poëte de mon pays, qui, bien que son malheur ne soit pas comparable au mien, a exprimé avec beaucoup d'énergie l'affliction que je ressens. Il me semble que mon cher Peverell avoit un pressentiment de ce qui devoit m'arriver, lorsqu'il se plaisoit à me faire réciter les endroits

les plus pathétiques de notre Pétrarque ; il prévoyoit sans doute que les vers mélancoliques de cet excellent poëte seroient un jour une espece de charme magique, qui serviroit à appaiser les tourments de mon cœur. C'est ce que j'éprouve aujourd'hui, sur-tout en me rappellant ces passages pieux qui me représentent avec tant de force

— Il mio fido e caro duce,
Che mi condusse al mondo, or mi conduce
Per miglior via a vita senza affanni.

— « Mon cher et fidele guide, qui m'a conduite jadis dans ce monde, et qui me dirige maintenant par un meilleur chemin vers une vie exempte de douleur. »

— « Mais mon attachement religieux pour ce guide céleste, ne doit pas me rendre ingrate envers le généreux conducteur à qui vous m'avez si tendrement recommandée, et qui a la bonté de vous rendre mes pensées intelligibles. Il est si indulgent pour mon affliction, et paroît tellement les partager, que je m'imagine presque qu'il est frere de mon cher Peverell. Ah ! mon cœur me dit que je dois regarder

chaque personne bienfaisante de votre pays, comme un frere de mon amant. Si jamais je rencontre quelqu'un de vos compatriotes, accablé par l'infortune, dans le pays où je vais achever ma triste vie, quelle satisfaction je goûterois à lui donner tous les secours qui dépendroient de moi! Quel plaisir de pouvoir montrer de cette maniere ma reconnoissance pour les obligations infinies que j'ai au généreux Edmond et à sa tendre sœur, qui ont bien voulu servir de pere et de mere à la pauvre Juliana! — chere Angleterre, et vous, ô mes dignes amis, adieu. Je baise vos mains charitables avec la reconnoissance et le respect le plus passionné. — *Encor adio.*

Ici finit la lettre de Juliana. Pour moi qui suis son secrétaire, je vais employer ce qui me reste de papier à écrire une courte priere jaculatoire, pour implorer le génie de cette divine femme, et l'ombre de Pétrarque, et les supplier de me pardonner le tort que

j'ai fait à leur langage délicat riche et harmonieux, par la rudesse et la pauvreté de ma traduction faite sur-le-champ.

SEYMOUR.

LETTRE XII.

Seymour à Edmond Audley.

Calais.

Après avoir fait le trajet de Douvres à Calais par un temps fort beau, mais avec peu de vent, ce qui a rendu notre passage un peu long, nous voici enfin arrivés en France. Vous n'avez pas besoin que je vous donne une description de ce pays, du peuple qui l'habite, et des édifices qu'on y remarque. Si vous exigiez de moi un pareil récit, je ne serois guères en état de vous satisfaire. Je ne puis rien voir, rien entendre, que l'aimable et intéressante personne que j'accompagne dans ce voyage. Quelle divine créature ! quelle délicatesse, quelle énergie dans ses sentiments ! avec quel déchirement de cœur elle a quitté le pays qui possede la dépouille mortelle de l'amant qu'elle pleure avec une douleur si vraie ! Je ne puis oublier ses regards et ses gestes, lorsqu'il a fallu s'embarquer. La der-

nière chose qu'elle a faite a été de ramasser un caillou qu'elle a baisé dévotement, et qu'elle a pressé contre son cœur. Quelles paroles auroient pu exprimer le sentiment qui animoit cette action ! Dans toute autre femme, cela m'eût paru affecté et romanesque; mais, dans la tendre Juliana, rien de plus simple et de plus touchant. Quelle nouvelle source de plaisirs vous avez ouverte pour mon cœur, ô mon cher Edmond, en me chargeant de cette commission ! si un prophete m'avoit prédit il y a deux ans, que je voyagerois avec une jeune beauté qui ne tiendroit à personne dans le monde, que j'entendrois le plus doux langage sortir de la plus belle bouche du monde; que j'aurois occasion de me livrer avec cette aimable compagne aux plus tendres familiarités, sans qu'aucun desir contraire à la vertu vint agiter mon sang toujours prêt à bouillonner à l'aspect d'une jolie femme, j'aurois traité ce prophete d'imposteur; et cependant son oracle se seroit vérifié à la

lettre. Juliana me paroît avoir réalisé cette idée qu'on trouve dans une agréable chanson de Parnel; on peut dire que cette adorable personne a été la femme de Peverell seul, et qu'elle est un ange pour tous les autres hommes. C'est à elle qu'il convient d'appliquer l'expression qu'emploie son cher Pétrarque, lorsqu'il dit en parlant de Laure, « ses yeux semblent purifier l'air, et bannir de sa présence toute mauvaise pensée. » Vous savez que j'ai été long-tems passionné pour la langue italienne, et que j'admirois et croyois très bien entendre Pétrarque, cet insipide et fatigant faiseur de sonnets aux regards du commun des lecteurs, mais l'un des poëtes les plus séduisants et les plus enchanteurs pour les ames sensibles qui éprouvent l'influence de l'amour et de la douleur. Cependant, quoique j'eusse fait assez de progrès dans l'idiôme de cet auteur, je n'avois jamais senti le charme magique de sa poésie, comme j'en ai été affecté quand j'ai entendu ses vers récités par la voix

tendre de Juliana. C'est en partie à un accident que je dois le nouveau plaisir qui me rend la lecture de Pétrarque plus délicieuse que jamais. En tirant sa bourse à Cantorbéry pour donner l'aumône à un vieux mendiant, Juliana laissa tomber un très petit et très élégant exemplaire des œuvres de ce célebre poëte. Elle m'apprit que c'étoit le livre que Peverell portoit toujours sur lui; on y voyoit des traces de l'horrible accident qui avoit occasionné la mort de cet infortuné jeune homme. Son domestique, le fidele Robert, pensant avec raison que sa maîtresse regarderoit cette relique comme le trésor le plus précieux, avoit prié qu'on le lui cédât, l'avoit conservé avec soin et présenté à Juliana. Cette petite anecdote me fit beaucoup de plaisir, et je m'estimai heureux d'avoir un sujet de conversation que je savois être d'accord avec les sentiments d'affliction où se trouvoit Juliana. Je fis de Pétrarque le sujet principal de tous nos entretiens. Je fei-

gnis (1) d'être embarrassé pour avoir l'intelligence de quelques endroits de ses poésies, afin que Juliana pût s'amuser un peu à me les expliquer. Grand Dieu! si l'ame du poëte avoit pu assister à notre conversation, quel

(1) Il n'est pas besoin de feindre, et un étranger, sur-tout, n'éprouve que trop qu'il est embarrassé pour avoir l'explication d'un grand nombre de passages de Pétrarque. Les commentaires sont souvent aussi obscurs que le texte. Outre plusieurs expressions et tournures qui ont vieilli, il donne quelquefois dans une métaphysique subtile, qui est le fléau de la poésie, où tout doit être image, tableau, sentiment, et rendu avec la plus grande netteté. Pétrarque abuse aussi du langage figuré et allégorique. Chaque nuance du sentiment, le plus petit mouvement de l'ame devient chez lui un être personnifié et agissant. Ces défauts n'empêchent pas qu'il ne soit un très grand poëte. On en fait mention, seulement pour montrer que l'admiration ne doit pas être aveugle. Il faut certainement, comme a dit Quintilien, beaucoup de circonspection quand on juge les chefs-d'œuvre des grands hommes; mais celui qui ne sent pas les défauts d'un auteur, est hors d'état d'en bien apprécier les beautés. (*Note du traducteur.*)

plaisir n'auroit-elle pas goûté en écoutant l'éloge de ses productions dans la bouche d'un si aimable commentateur! Quand elle se fut apperçue que j'avois du goût pour son auteur favori, elle commença à citer divers passages qui étoient si convenables à sa situation actuelle, et qu'elle récitoit avec tant de grace et une sensibilité si touchante, qu'il me sembla n'avoir connu que dès ce moment les véritables beautés de la poésie et de la diction. Je remplirois un volume en vous citant tous les charmants morceaux des sonnets et des chansons immortelles de Pétrarque qu'elle rendoit si mélodieux à mon oreille; vous en avez quelques échantillons dans sa lettre écrite de Douvres, mais sans le charme de sa voix et défigurés encore par ma traduction. Je veux cependant vous transcrire un de ces passages dont je fus fort touché; mais il faut auparavant que je vous dise à quelle occasion elle le cita. Vous savez que j'abhorre ainsi que vous cette cruelle et absurde mé-

thode (1) de consoler une extrême douleur, en tâchant de détourner l'ame de l'objet qui cause son affliction. L'affliction est un sentiment noble et impérieux, auquel il ne faut pas s'opposer, mais qu'on doit flatter et traiter avec indulgence. D'après ces principes, au lieu d'éviter de prononcer le nom de Peverell, j'en ai fait mention très souvent. Comme nous étions à quelques milles de Douvres, parlant des charmes de la belle Laure, je fis un grand éloge des graces nobles et des beautés mâles qui brilloient dans toute la personne de votre ami. Juliana m'écou-

(1) Cette méthode est très bonne pour consoler des personnes dont l'imagination n'a pas beaucoup d'activité, et sur lesquelles les sens ont un très grand empire. Ces personnes, comme les enfants, sont sur-tout affectées par les objets qui sont actuellement sous leurs yeux. Il faut qu'elles voient la croix et la biere pour pleurer le mort; après avoir versé des larmes à Paris, elles n'ont besoin que d'aller à Saint-Cloud pour rire. Les ames fortes, les imaginations brûlantes ne se laissent pas aussi aisément détourner de leur objet. (*Note du traducteur.*)

toit avec une satisfaction qui éclatoit sur son visage, et éclaircissoit la teinte sombre que la mélancolie y a répandue. Elle s'écria tout-à-coup :

Discolorato hai morte il piu bel volto
Che mai si vide, e i piu begli occhi spenti.
Spirto piu acceso di virtuti ardenti
Del piu leggiadro e piu bel nodo hai sciolto.
In un momento ogni mio ben mi hai tolto.

« O mort! tu as décoloré le plus beau visage, et éteint les plus beaux yeux qu'on pût voir. Tu as détaché une ame enflammée par la vertu des plus beaux liens où elle pût être engagée. Dans un moment tu m'as pris tout mon trésor. »

Si j'étois poëte, je pourrois vous donner une idée plus juste de ces vers harmonieux; mais je ne pourrois jamais vous représenter le geste inimitable, le ton de voix allant au fond du cœur avec lesquels la sensible Juliana les prononçoit. Le tout ensemble étoit d'un si grand pathétique, que je n'ai jamais éprouvé la moitié autant d'émotion en assistant à la représentation de la tragédie la plus touchante. Mes larmes, je crois, auroient continué de couler jusqu'à notre arrivée à

Douvres, si un petit incident n'eût fait cesser mon émotion. La fidele Giannina que vous aviez placée sur le devant de la voiture à nos pieds, sentoit encore plus fortement que moi le pathétique de ce passage. Je m'apperçus bientôt que son petit visage étoit pâle comme la mort, et je crois que la pauvre enfant se seroit évanouie ou seroit tombée dans des convulsions, si je n'étois descendu de la voiture, et si je ne l'avois prise dans mes bras, pour lui faire respirer le grand air. Juliana, dont vous connoissez toute la tendresse pour cette petite orpheline, la tira bientôt de cet état par les soins qu'elle lui prodigua avec une affection maternelle. Mais retournons à Pétrarque : comme nous aimons ce poëte avec idolâtrie, nous avons fait le projet de voir Vaucluse dans notre voyage, et je ne vous écrirai point que nous n'ayons accompli cet acte de dévotion. Je vous conjure, vous et Lucy, de vous mettre sur-le-champ à apprendre l'Italien. Vous ne savez pas quel plaisir

vous avez perdu, n'étant pas en état de converser avec notre aimable amie dans un langage aussi doux. Dieu merci, ma Cornelia le parle et le chante : je dis ma Cornelia, hélas! est-elle destinée à m'appartenir? Savez-vous que Juliana, à qui sans doute votre sœur aura fait connoître mon caractere et mes inclinations, commence à me faire des sermons comme un ange qu'elle est, sur mon impétuosité naturelle et sur les dangers des passions. Je suis impétueux, je l'avoue; mais je ne suis pas déraisonnable dans mes desirs. Grands Dieux! Puissé-je être aimé par Cornelia autant que Peverell l'est encore par Juliana, et je n'ai plus rien à vous demander! Ma charmante compagne m'a conjuré de vous dire de sa part les choses les plus tendres. Tandis que je vous écrivois, elle et Giannina ont tâché de se remettre un peu du mal de mer, en se livrant au sommeil : elles se sentent beaucoup mieux à présent. Encore un coup, adieu. Laissez-moi vous renou-

veller encore ma priere, et vous recommander votre grammaire italienne, pour que vous puissiez lire avec plaisir les lettres de Juliana. Elle dit qu'elle ne cessera de vous écrire, qu'au moment où il lui faudra renoncer à la vie. Si vous n'acquérez la connoissance de sa langue, vous serez obligé de faire défigurer ses pensées et ses expressions par quelque traducteur encore plus barbare que votre affectionné etc.

LETTRE XIII.

Seymour au même.

Comme je savois que j'aurois occasion de vous donner de nos nouvelles par notre ami intime, et correspondant très ponctuel, établi à Paris, je n'avois dessein de vous écrire de nouveau, que lorsque nous serions rendus à Avignon, après avoir visité Vaucluse. C'étoit le seul objet sur notre route, qui me paroissoit propre à piquer la curiosité de Juliana, et à la distraire un moment de sa mélancolie. Mais nous avons trouvé des avantures sur notre chemin, qui, non-seulement, ont banni de sa mémoire Pétrarque et Vaucluse, mais encore qui lui ont fait presque oublier Peverell lui-même. En un mot, mon cher Edmond, (mais n'en soyez point alarmé, le danger est passé); j'ai été sur le point de mourir : j'avois bien raison d'appeller Juliana un ange; la maladie que je viens d'essuyer m'eût été funeste,

neste, sans les soins infatigables que cette aimable fille a pris de moi. La plus tendre mere n'eût pas été plus empressée, plus attentive à veiller son enfant malade. Il y a onze jours que nous sommes dans cette opulente et charitable cité : elle mérite bien de moi cette honorable épithete; car j'ai reçu de ses généreux habitants, à qui mon nom même étoit inconnu, tous les secours et tous les présents qu'ils ont jugés convenables à un voyageur surpris par la maladie : j'avoue que le dérangement de ma santé a été la suite de mon imprudence et d'une étourderie que j'ai commise à Moulins, à l'insu de Juliana. Me confiant trop à la force de ma constitution, j'ai contracté un gros rhume avec la fievre, pour avoir passé toute la nuit en plein air, afin de satisfaire une fantaisie bizarre, dont je vous ferai connoître dans la suite quel étoit l'objet. Ayant négligé cette indisposition, elle est devenue très sérieuse en arrivant à Lyon; j'ai été obligé de me mettre au lit, et,

pendant les sept premiers jours de ma maladie, Juliana et sa petite compagne se sont tenues assidument jour et nuit dans ma chambre. Grace à Dieu et à leurs tendres soins, me voilà maintenant si parfaitement rétabli, que nous allons demain matin nous remettre en route. La maniere dont nous voyagerons, au lieu de me fatiguer, contribuera à rétablir ma santé par l'exercice le plus doux et le plus agréable. Nous descendrons le Rhône dans un grand bateau où il y a une cabane. Ce bateau portera notre voiture et notre équipage. Nous nous arrêterons pour dîner et pour coucher dans les différentes villes qui embellissent les bords de cette agréable riviere : ainsi, nous serons voiturés très gaiement et très doucement jusqu'à Avignon. Véritablement, quoique ma fievre soit tout-à-fait passée, je ne suis pas en état de soutenir les secousses d'une voiture allant en poste. Mais je vois entrer mon meilleur médecin, mon aimable garde-malade, la tendre Julia-

na, qui, fixant sur moi ses grands yeux noirs, me commande de quitter la plume: premièrement, parceque, dit-elle, ma tête n'est pas encore assez forte pour me permettre d'écrire si long-temps; ensuite, parcequ'elle est déterminée à ajouter quelques lignes en Anglois à ma lettre. Elle ne m'ôtera pas cependant le papier de la main, avant que je ne vous aie assuré, qu'au lieu de me plaindre de ma maladie, je m'en félicite beaucoup, d'autant que la joie qu'a éprouvée Juliana en me voyant hors de danger a infiniment adouci son affliction. Ô bienfaisance! je connoissois ton pouvoir et tes charmes; mais je ne savois pas combien ton influence est efficace pour guérir les blessures d'un cœur déchiré par la douleur, lorsqu'il est encore en état de sentir tes douces impressions. Juliana, en me conservant une vie que j'étois au moment de perdre, a beaucoup éclairci les sombres nuages qui obscurcissoient son imagination. Quoique aucun re-

mede ne puisse produire un aussi bon effet sur ma santé, que le plaisir de la louer, elle ne veut pas me permettre d'écrire une syllabe de plus ; ainsi adieu : ne soyez point alarmé sur mon état, et comptez que bientôt je vous écrirai derechef.

P. S. PAR JULIANA.

Je vous invite, mes très chers amis, à vous réjouir avec moi : je ne croyois pas que mon pauvre cœur pût encore sentir sur la terre un plaisir comparable à celui que j'éprouve en voyant le rétablissement de mon tendre et généreux conducteur qui, vraiment, a été bien malade. Dieu soit loué ! il est maintenant hors d'affaire. Je vous présente mes vœux les plus ardents pour la durée et la prospérité de vos jours ; je baise les mains de mon tendre pere Edmond et de ma chere sœur Lucy. *Adio.*

Miss Audley à Mrs Audley.

(Avec la précédente incluse.)

Vous m'avez beaucoup amusée, ma chere Henriettte, en me donnant le moyen de jeter un coup-d'œil dans le cœur de notre aimable Cornelia. Vous avez développé ce cœur en entier devant mes yeux, tel qu'il est actuellement que l'amour s'en est rendu le maître. Il me semble, pardonnez-moi la comparaison, qu'un tel spectacle est pour les yeux de l'ame, ce qu'est pour les yeux du corps un morceau de fromage (1) observé à travers le microscope. Je vois toutes les craintes de la pauvre Cornelia, ses doutes, ses es-

(1) Je crains bien que ce terme ne choque la délicatesse des oreilles françoises. Il y a dans notre langue, comme dans notre constitution, deux classes d'expressions qu'on peut appeller *la noblesse* et *le tiers-état*. Il est aussi difficile de rapprocher ces deux classes l'une de l'autre que celles qui composent nos états-généraux. Il faut pourtant essayer. (*Note du traducteur.*)

pérances, ses caprices, ses arguments, ses conjectures, ses fantaisies, etc., etc. s'agitant, se mêlant les uns avec les autres dans un mouvement continuel, comme une légion de mites, et formant, pour ainsi dire, la substance de son cœur. Je pense que toute son hypocrisie honnête et délicate, quoiqu'elle puisse en être la dupe ellemême, ne pourra jamais vous inspirer des doutes sur ses sentiments réels. Mais si vous desirez mettre son cœur à une nouvelle épreuve; je vous envoie dans cette lettre quelque chose qui sera une pierre de touche infaillible. Vous n'avez qu'à lui lire la lettre de Seymour ci-incluse, prenant soin toutefois d'omettre la parenthese de consolation qui précede ces mots: « j'ai été sur le point de mourir »; vous la verrez devenir aussi pâle que je le devins, lorsque, vous et moi nous apprîmes qu'un certain trompeur, qui s'étoit vanté d'avoir fait un voyage heureux, étoit entièrement ruiné. J'espere que l'amour dont Cornelia est éprise sera

plus fortuné que le mien ne l'a été. Son sort pourra être plus heureux, mais non pas aussi tranquille que l'est ma situation actuelle. Ma maxime favorite est celle d'un poëte ami de la raison, qui dit :

« Ne cherchez pas le plaisir, contentez-vous d'avoir trouvé le repos. »

Cependant, quand je renonce au plaisir, je dois vous déclarer que je n'entends parler que de ceux de l'amour; car pour ceux de l'amitié, que je crois bien plus précieux, personne au monde, j'en suis sûre, n'en jouit avec tant de délices que moi, sur-tout quand je réfléchis, ma chere Henriette, à la tendresse que vous avez pour moi. Aussi, c'est avec une affection bien supérieure à celle qu'on a pour un homme, que je suis, ma chere Henriette, votre etc.

P. S. Edmond se porte bien; mais il est un peu inquiet sur la santé de son ami. Pour moi, je suis portée à

regarder sa maladie comme un effet de la providence qui a voulu l'empêcher de prendre de l'amour pour son aimable compagne de voyage; ce qui, je l'avoue, me causoit une terrible appréhension. Que c'est une charmante créature! J'ai été plus affectée par le peu de lignes qu'elle a ajoutées à la lettre de Seymour, que par tout le détail qu'il m'a donné de sa maladie. Je vous prie de m'apprendre au plutôt la maniere dont ma pierre de touche aura opéré sur la tendre veuve. Il me semble que je suis comme un vieux chymiste(1) qui s'étant brûlé les doigts, ayant altéré sa santé et brûlé tous ses livres dans un accès de colere, goûte un plaisir malin à observer un no-

(1) Maintenant que nos jolies femmes font des cours de chymie, et ont chez elles des laboratoires, cette comparaison paroîtra fort naturelle. Quand on surprend ces élégantes chymistes avec des doigts noircis par le charbon, quel plaisir pour elles de pouvoir dire : « j'ai passé toute la matinée à manipuler. » (*Note du traducteur.*)

vice en chymie, qui badine négligemment avec un corrosif subtil, dont il ignore encore les funestes propriétés. Adieu.

LETTRE XV.

Mrs Audley en réponse à la précédente.

Vous êtes vraiment un habile chymiste, ma chere Lucie — vous êtes encore plus; on doit vous appeller une magicienne; mais je vous prie, ne nous envoyez plus de vos pierres de touche, ou bien instruisez-nous en même tems des précautions qu'il faut prendre pour en faire usage. Vous ne parlez que de devenir pâle, et nous avons été sur le point de perdre la vie et la raison. Ah ! pauvre Cornélia ! ton cœur est bien malade. Mais laissez-moi revenir un peu de la terreur panique où m'a jetée la violente émotion de notre aimable veuve, pour vous faire un détail de la maniere dont j'ai joué mon rôle dans cet acte d'inquisition que vous avez imaginé. Votre paquet porté par un messager particulier m'a été remis ce matin, lorsque j'étois seule. Cornelia venoit de me quitter pour écrire des lettres dans sa chambre. Ayant par-

couru votre lettre et celle de Seymour, j'ai senti le desir le plus vif d'essayer votre pierre de touche. Je pense, ma chere amie, que toutes les femmes ont un peu de malice dans ces occasions J'ai recacheté le paquet fort proprement, et j'ai dit à ma femme de chambre de me l'apporter comme ne faisant que d'arriver, lorsque Cornelia et moi serions occupées à travailler dans le petit cabinet de toilette. Le moment critique arriva bientôt. Pendant que nous nous entretenions de nos voyageurs, ce qui est un sujet de conversation qui revient souvent pour nous, votre paquet fut de nouveau remis dans mes mains. Avant de rompre le cachet, j'observai sur le visage de ma compagne des marques frappantes du plus vif intérêt. Ses yeux me parurent briller de plaisir, lorsqu'elle reconnut la main de Seymour. Elle me conjura de lire sa lettre haut. Je fis ce que vous m'aviez prescrit, et ayant laissé à côté la parenthese où il est question du rétablissement, je prononçai avec beaucoup de lenteur ces

mots, *sur le point de mourir ;* je fixai alors mes yeux avec la plus grande attention sur les traits de mon amie — il m'est impossible de vous décrire le changement qui se fit tout-à-coup dans sa physionomie. Je me bornerai donc à vous communiquer les sensations que j'éprouvai dans ce moment. Au premier regard que je jetai sur elle, comme je n'avois en tête que notre projet artificieux, je fus sur le point d'éclater de rire en voyant sa réussite ; mais la pâleur extrême de Cornelia, sa terreur qu'on pouvoit nommer une espece d'agonie, ses levres qu'on voyoit ouvertes dans l'attente la plus douloureuse, tout cela m'émut tellement le cœur, que je fus hors d'état d'exécuter en entier le cruel dessein que j'avois formé contre elle; qui étoit de la laisser pendant quelque tems dans la persuasion que Seymour étoit encore dangereusement malade. Je ne pus me résoudre à cet acte de barbarie; je me mis à lire tout de suite la parenthese consolante, mais sans lui avouer que j'aurois dû l'a-

voir lue auparavant. Elle fut un peu soulagée ; mais sa souffrance étoit encore assez forte pour exciter ma compassion; elle s'apperçut de mon attendrissement ; cela calma un peu son agitation et la disposa à m'ouvrir son cœur. Comme je lui disois avec un demi sourire, « ah ! ma chere Cornelia, pouvez-vous dire et penser que vous n'aimez point Seymour? » Elle versa un torrent de larmes, et cachant dans mon sein son visage charmant, elle me dit avec le ton de la sensibilité la plus vraie, « Oui, ma très chere amie, je l'aime, je l'aime dans le fond de mon ame; mais c'est une folie. c'est un crime. Vous ne devez pas entretenir cette passion, ma chere Henriette, vous devez plutôt m'aider à m'en guérir.

Vous qui connoissez, ma chere Lucy, le tendre intérêt que je prends toujours à un amour honnête, vous devinerez aisément ce que je répondis à ce discours. Je dis à notre aimable veuve, tout ce que le zele de l'amitié put me suggérer, pour soulager et raffermir son cœur trop tourmenté par ses scru-

pules. Je lui dis, ce que je pense réellement, que son affection, au lieu d'être insensée, ou criminelle, étoit non seulement très naturelle, mais encore très légitime. La maniere délicate et respectueuse dont Seymour avoit cherché à se faire estimer d'elle pendant la vie du pauvre vieil infirme qu'il lui étoit impossible d'aimer, la crainte et l'inquiétude avec laquelle il s'étoit aventuré à venir la voir dans cette maison, enfin toute sa conduite pendant son séjour ici, me fournit les arguments les plus forts en sa faveur. Je plaidai sa cause, ce me semble, avec toute la chaleur d'une sœur, car je sens que telle est la nature de mon affection pour lui. Le pauvre garçon parut tellement soulagé par la politesse que je lui ai montrée, dans la visite qu'il nous rendit, lorsque mon mari et Cornelia étoient disposés à le regarder d'un air fort sévere, que je ne pus douter de la force et de la sincérité de sa passion. Il sembla s'attacher à moi, pour que je lui donnasse du courage, comme un enfant s'attache à sa bonne,

lorsqu'il entre dans une chambre obscure. Comme le frippon ne manque en général ni de grace, ni d'assurance, lorsqu'il est à son aise, son extrême timidité dans cette occasion me porta à le favoriser. C'est ce que j'ai fait pendant qu'il étoit ici, et ce que j'ai continué de faire en son absence. Si cela doit être un malheur pour Cornelia de l'aimer, comme elle me l'a assuré en tremblant, que le ciel me pardonne le péché que j'ai commis, en attisant le feu dont elle brûle. Ce n'est pas que je pense que Seymour ait beaucoup d'obligations au zele et au talent de son avocat, pour l'ascendant qu'il a gagné sur le cœur soumis mais plaintif de notre veuve; véritablement j'ai beaucoup parlé à son éloge; mais à quoi eût abouti toute mon éloquence, si elle n'eût été fortifiée par celle du meilleur panégyriste. L'amour lui a dit d'une maniere bien plus persuasive, que pour l'âge, la figure, la fortune, et l'attachement mutuel, Seymour et Cornelia étoient un couple on ne peut mieux assorti. Ils le sont en effet si par-

faitement pour tous les points essentiels, qu'il n'est guères possible de les voir ensemble, sans desirer qu'ils soient unis. — « Mais ! ma bonne amie, dit la tendre et pieuse veuve, pensez à cet article terrible, la religion ; souvenez-vous des avis que m'a donnés en mourant mon pauvre (1) Sedley. Que je meure d'une maladie encore plus douloureuse et plus lente que la sienne, si ma conduite n'est pas conforme à des conseils si prudents et si salutaires ! » — Ma chere Cornelia, j'admire votre résolution vertueuse; mais ne tourmentez pas votre cœur par toutes ces ter-

(1) En parlant d'une personne morte, on ajoute ordinairement à son nom l'épithete de *pauvre*, et l'on a bien raison : il n'y a rien effectivement de plus pauvre qu'un mort. La nature reprend alors les éléments qu'elle nous avoit prêtés pour la formation de notre corps, et elle en dispose à son gré pour de nouvelles combinaisons. Notre ame, dont nous disposions pour la vertu ou pour le crime, tombe alors immédiatement au pouvoir de l'être suprême, qui va lui demander compte de l'usage de ses facultés. (*Note du traducteur.*)

reurs imaginaires ; la religion ne peut être un obstacle à votre bonheur. « — Ma chere Henriette, pourquoi voulez-vous me flatter et me tromper? Ne m'avez-vous pas parlé l'autre jour de Seymour comme d'un impie ? Je sais bien que vous plaisantiez ; mais quelle cruelle plaisanterie ! vous ne savez pas combien vous déchiriez le cœur foible et trop sensible de votre amie. Maintenant que je vous ai fait voir sa blessure, c'est à vous, ma chere Henriette, d'y répandre un baume adoucissant. Ne vous servez point d'aucun de ces remedes dangereux, dont, sous prétexte de guérir une plaie, on ne fait usage que pour l'enflammer et la rendre tout à fait incurable. Je ne dois plus penser à Seymour; je ne veux plus m'occuper de lui. J'espere qu'il demeurera en Italie ; je desire qu'il devienne amoureux de Juliana ; c'est ce qui arrivera vraisemblablement. » Ici elle poussa un profond soupir, et je ne pus m'empêcher de m'écrier : « ô ! méchante, mais aimable hypocrite ! vous n'avez point dans le cœur

un tel desir : si vous pouviez vous forcer à souhaiter que Seymour prît l'attachement dont vous parlez, vous courriez risque de perdre la raison, en voyant votre souhait accompli. Mais, ma chere Cornelia, ce n'est pas le cas de former des vœux aussi désespérés. Desirez qu'il devienne pour vous un mari pieux, et tâchez de le rendre tel. Qui peut mieux que vous donner au caractere altier d'un homme une nouvelle modification ? est-il un cœur qui puisse résister à votre éloquence, animée par deux motifs aussi puissants que le sont l'affection conjugale et une véritable piété? ne lisons-nous pas dans l'histoire, que plusieurs de ces souverains idolâtres qui régnoient en Europe ont été convertis à la religion chrétienne par leurs femmes? après tout, ma chere amie, quoique nous nous soyons permis de parler librement du peu de penchant que Seymour a pour la dévotion, certainement il ne differe pas en cela du plus grand nombre des jeunes gens de son rang et de sa fortune : ils sont tous tellement

livrés à leurs projets de plaisirs, ou d'ambition, qu'il y en a bien peu qui trouvent le temps de penser à Dieu, ou d'en entendre parler. Véritablement je pense que presque tous les hommes, dans les divers états de la vie, n'ont guères d'idées religeuses, que vers le milieu, ou plutôt vers le dernier terme de leur carriere. C'est alors que, goûtant les plaisirs tranquilles d'une vie domestique, et voyant une nouvelle génération, qui s'apprête à leur succéder, ils jugent qu'il est temps de penser à un meilleur monde.

Vous savez, ma chere Cornelia, que j'ai été assez heureuse pour devenir l'épouse d'un homme dont le caractere aimable a été formé de bonne heure par une éducation religieuse; mais je tiens de lui qu'il doit ces principes encore plus à quelques événemens de sa jeunesse, qu'à l'instruction qu'il a reçue. Quelque pieux qu'il soit, il n'y a point d'homme plus indulgent que lui pour ceux dont les opinions à cet égard different essentiellement

des siennes. Quoique le sentiment qu'il a de l'influence bienfaisante que la religion a toujours eue sur son bonheur, soit ce qui lui fait desirer que les autres en soient aussi vivement pénétrés, qu'il l'est lui même, cependant, lorsqu'il parle de ceux qui pensent avec légèreté sur un article aussi important, ses discours n'ont jamais rien de violent, ni de fanatique. Je sais qu'il admire sincèrement les agréables et généreuses qualités de Seymour; j'ose assurer, qu'il ne peut rien arriver au monde qui lui donne plus de plaisir, qu'un certain événement, qui n'a rien d'invraisemblable, et que je me plais à ranger dans la classe des certitudes : vous devinez bien que je veux parler du moment où nous verrons Seymour devenir tout ce que nous souhaitons qu'il soit, c'est-à-dire, pour employer le langage dévot de la chevalerie, fidele dans son hommage envers Dieu et sa maîtresse.

C'est ainsi, ma chere Lucy, que je composai ma harangue, pour tâcher de calmer et de réjouir le cœur de notre

aimable veuve. J'eus la satisfaction de voir son visage s'éclaircir de plus en plus à mesure que je parlois; ses yeux brilloient d'un feu céleste; elle pressa ma main, et, dans un transport, elle s'écria comme Zaïre :

S'il étoit né chrétien, que seroit-il de plus?

Elle prononça ce vers avec un tel air d'enthousiasme religieux et de passion amoureuse, qu'on voyoit bien qu'elle espéroit être un jour unie par un saint nœud au seul homme qu'elle ait jamais aimé. Le feu dont ses traits étoient animés donnoit à ses charmes un tel éclat, que je n'ai jamais vu une femme *si glorieusement belle*, pour me servir d'une expression très forte, employée par notre célebre Lady Wortley. Je crois, que je demeurai pendant une minute à la contempler dans une délectation muette, comme l'aimable voyageuse dont je viens de parler admira la belle Fatina à Andrinople; mais j'imagine que la beauté de cette dame turque ne fit autant d'impresion sur

Lady Vortley, qu'à cause de la nouveauté de son costume, (1) et que sa figure ne pouvoit être comparée à celle de la charmante Cornelia. Car, premièrement, je ne puis me figurer que des yeux noirs puissent égaler la tendresse délicieuse des bleus; en second lieu la monotonie des amours turques ne peut permettre à une sultane d'exprimer sur

(1) Ceci fait allusion à cet endroit des lettres de Lady Wortley Montagu, où elle donne une description très agréable de la salle des bains destinés aux femmes à Andrinople. Elle nous représente ces belles turques, parmi lesquelles elle distingue la charmante Fatima, se promenant toutes nues avec leurs jeunes et jolies esclaves dans le même costume, conversant entr'elles, et prenant le café et le sorbet. Lady Wortley remarqua que les femmes qu'elle admiroit le plus pour la beauté du corps et des proportions, n'étoient pas celles dont le visage étoit le plus agréable. Cette observation rappelle ce passge de Stace, où il peint un jeune lutteur, qui frappa toute l'assemblée par la beauté et la régularité de ses traits; mais dont on oublia la physionomie, lorsqu'il offrit son corps tout nu à l'admiration des spectateurs : *latuitque in corpore vultus.* (Note du Traducteur.)

son visage toutes ces nuances de sentiment et de passion qui se confondant ensemble donnoient à la physionomie de Cornélia un charme inexprimable. Mais cette petite digression sur la beauté, dont vous savez que je suis idolâtre, m'a retenue trop long-temps. Je dois me hâter de vous dire que nos ames ne demeurerent pas long-temps sur ces hauteurs, où le sentiment les avoit transportées. Cornélia descendit bientôt du sommet de l'espérance, et moi de celui de l'admiration. Notre conversation prit un ton plus calme, et se termina par la résolution que nous prîmes ensemble de ne plus entrer dans aucune discussion sur un pareil sujet, mais de laisser le soin de l'événement au temps et à la fortune, ces deux grands arbitres des affaires humaines; en attendant, vous croirez bien que notre desir de recevoir des nouvelles de nos voyageurs n'est point du tout diminué. Indépendamment de l'intérêt que Cornelia prend à la santé de Seymour, j'avoue que sa maladie me cause beaucoup d'in-

quiétude, tant par rapport à lui, qu'à cause de l'aimable personne qu'il s'est chargé de conduire dans sa patrie. Puissions nous recevoir bientôt de l'un et de l'autre les nouvelles les plus favorables! Quant à votre remarque, ma chere Lucy, concernant le but moral que vous attribuez à la providence dans la maladie de Seymour, je souhaite fort que vous ayez raison; mais j'avoue que je vois la chose sous un tout autre point de vue, dont je ne voudrois pas faire part à Cornelia pour quoi que ce soit au monde: je me rappelle là-dessus un discours singulier, tenu par un vieux gentilhomme, qui venoit voir mon pere très souvent, et se plaisoit à nous faire rire, nous autres filles, par ses remarques sur l'amour et le mariage, sujet intarissable de toutes ses convêrsations. Ce vieillard donna une fois à ma mere l'avis suivant: « madame, lui dit-il avec un sérieux cynique peint sur son visage, souffrez que je vous donne pour conseil., de ne faire jamais garder un malade par une jeune femme, à moins que vous

vous n'ayez dessein de les marier ensemble; car j'ai toujours observé dans ces cas, que le premier usage qu'un convalescent fait de ses forces renaissantes est de les offrir avec une tendre reconnoissance à sa garde. La bonne fille a tant de plaisir de voir le malade recouvrer sa santé, qu'elle n'a jamais le cœur de le refuser. »

Voilà une petite histoire pour vous, qui pourra servir d'épilogue au long récit que je vous ai fait. Puisse-t-elle vous faire sourire, sans être de mauvais présage pour Cornelia. Si jamais la chose arrivoit conformément au dire de ce vieux routier, que le diable l'emporte. Mais ne parlons plus de cela; voici Cornelia qui vient à moi avec deux cartes dans ses mains, pour me montrer la route de nos voyageurs. Hélas! elle est comme la biche qui porte par tout le trait dont le chasseur l'a blessée. Je termine ma lettre, en vous envoyant ses plus tendres amitiés et les miennes. Bonne Lucy, envoyez nous de bonnes nouvelles aussitôt que vous le pourrez; souvenez vous

que mes paquets pour vous sont aussi volumineux que les consultations d'un vieux jurisconsulte: ainsi, imitez, je vous prie, les avocats; n'épargnez pas le papier pour me répondre.

LETTRE XVI.

Seymour à Edmond Audley.

De mon bateau sur le Rhône.

Salut, alégresse, mon cher Edmond! voyez-moi flottant sur le rhône à côté de l'aimable Juliana, dont la tristesse commence à faire place à un doux sourire. Ainsi, dans votre tendre inquiétude pour moi, ne vous figurez point que je traverse le styx dans la barque du vieux Caron. Mon voyage actuel vaut mille fois mieux; car je n'ai jamais été plus disposé dans ma vie à goûter les charmes de ce monde. Tout ce que je vois est beau; tout ce que je goûte est délicieux. Si c'est l'effet qui accompagne toujours la convalescence, je ne serois pas fâché d'être malade une fois par an. Il y a cependant une chose dont j'ai peine à trouver la raison; comme vous êtes un profond penseur, et que vous aimez à méditer sur les sensations humaines, je propose à votre sagacité la

solution de la question suivante : pourquoi étois-je un bon et fidele platonicien il y a un mois, quand ma santé se trouvoit dans toute sa vigueur, et pourquoi maintenant que je suis à peine à demi rétabli de l'état de foiblesse où j'étois tombé, éprouvé-je un penchant presque invincible pour la philosophie d'Épicure ? (1) quelles étranges créa-

(1) Cette remarque, ainsi qu'un grand nombre d'autres, fait voir combien l'auteur de cet ouvrage a des connoissances profondes sur le moral et le physique de l'homme, et combien il a étudié le caractere qu'il donne à ses personnages. Cette observation est très analogue au genre d'esprit et à la constitution de Seymour. La vivacité de ses idées, le coloris de ses expressions, prouvent une imagination active et brillante. Sa timidité, le trouble de ses sens, lorsqu'il est agité par la passion, annoncent des organes foibles et délicats, qui ne sont point en rapport avec la force de son imagination. Chez les personnes ainsi constituées, dans l'état de parfaite santé, l'ame maîtrise les impressions des organes. Pendant la convalescence, les facultés de l'ame ne reprennent pas leur vigueur aussi promptement que celles du corps, alors les organes dominent à leur tour, et l'ame est maîtrisée par leurs impressions. (*Note du traducteur.*)

tures sommes nous! il me semble que tout notre esprit et notre bêtise, notre sagesse et notre folie, nos vertus et nos vices, dépendent de quelques gouttes de plus ou de moins de fluide rouge, jaune et blanc; qui éprouvent des altérations continuelles dans ces machines tragi-comiques, que nous appellons corps humain. Je suis dans ce moment la preuve la plus frappante de ma théorie. J'ai pris la plume dans un instant où j'étois tout plaisir et gaîté, et je m'apprêtois à commencer la plus semillante lettre qui ait jamais été composée dans un bateau. A mesure que j'écrivois, le mouvement de la barque a remué ma bile et brouillé mon estomac; adieu ma gaieté; voilà que je vous trace une lourde dissertation sur le mécanisme de l'homme où je ne comprends rien, pas plus que beaucoup d'autres qui ont tenté d'en donner l'explication. Tout ce que je sais, c'est que, lorsque les organes de notre frêle machine ne sont pas bien entre eux, il n'y a rien de plus efficace, pour

rétablir l'harmonie, que l'influence d'une jolie femme. Ainsi permettez-moi de poser ma plume un moment sur le tillac de notre petit vaisseau pour converser avec mon joli compagnon matelot. Je finirai ma lettre lorsque nous serons arrivés au village où j'ai dessein de débarquer, pour dîner.

Je suis maintenant à terre ; mais je me sens à présent agité par une de ces demi-tempêtes de l'esprit et du cœur, qui sont des plus inquiétantes. Hélas ! mon cher Edmond, j'ai fait le fou de la maniere la plus abominable. Je me fais les plus vifs reproches, et ce qui est pis, je sens que je mérite encore plus tous les vôtres. Mais, de peur qu'après un tel préambule vous ne croyiez mes offenses plus grieves qu'elles ne le sont, je vais vous donner un récit sincere de l'extrême folie par laquelle j'ai empoisonné le plaisir pur dont je jouissois, malgré ma maladie, en remplissant fidèlement la commission dont je m'étois chargé.

Après un jour de voyage très court

et très agréable, la tendre Juliana, toujours remplie d'attentions pour moi, et me croyant plus foible que je ne l'étois réellement, a voulu me faire éviter l'air qu'on respire le soir sur la riviere. Pour cet effet, elle nous a fait dîner tard dans un village délicieux, où nous devons aussi passer la nuit. Notre hôtel est un petit bâtiment neuf, élégant, dans le goût anglois, dont les fenêtres donnent sur une campagne qui offre la plus belle perspective qu'on puisse voir. Notre hôtesse avoit particulièrement été recommandée à Juliana pendant notre séjour à Lyon : ce n'étoit pas sans raison; car elle paroît réunir dans un très haut point la vivacité françoise et la propreté hollandoise. Charmés de cette agréable auberge, mon aimable compagne et moi, après un joyeux dîner dans un des appartements supérieurs, nous étions appuyés contre la fenêtre, d'où l'on peut jouir de la vue de ce charmant paysage, quand le hasard, ou plutôt le diable, me présenta un spectacle qui

enflamma tout-à-coup mon sang, et me fit naître les idées de volupté les plus séduisantes. Ce n'étoit point la vue d'un plaisir licencieux*, mais plutôt de cette innocente simplicité du premier âge, qui offre un tableau si charmant aux amateurs de la nature. Notre fenêtre donnoit sur une fort jolie chaumiere, accompagnée d'un petit vignoble, et d'un jardin paré de toutes sortes de fleurs. Il paroît que le maître de ce petit royaume est un catholique écossois, qui, après avoir passé quelques années au service de la France, s'est établi dans cet endroit avec une belle fille de ce pays. Etant passionné pour le jardinage, et encore à la fleur de son âge, il tire une subsistance très saine et très agréable du vin, des fruits, et des fleurs que produit son petit domaine. Le travail de la vendange est passé pour cette année; mais il paroît que cet honnête homme a la bonne coutume de récompenser sa belle femme et ses aimables enfants, pour les travaux auxquels ils

sont

sont obligés de se livrer dans cette saison, en gardant pour eux, comme un petit régal après leurs fatigues, une portion de ces fruits de la meilleure qualité. Il se trouva que l'instant où nous jettâmes les yeux sur sa maison étoit celui où il recueilloit le petit trésor qu'il avoit en réserve pour en faire la distribution. Figurez-vous, mon cher Edmond, un grand garçon bien fait, ayant un air militaire, avec des traits où brilloit le coloris de la santé; voyez-le, développant son corps bien proportionné au sommet d'une échelle pour atteindre de superbes grappes de raisin suspendues aux extrémités d'un rocher coupé, dont il avoit taillé une partie pour servir de mur à son jardin. Observez au pied de l'échelle un petit Bambin aux cheveux dorés, semblable à un chérubin, qui en rampant s'est élevé de quatre ou cinq échelons, et présente le creux de son chapeau. Sa mere, aussi fraîche et aussi brillante de santé que Pomone elle-même, tient un côté de l'échelle,

tandis que deux jolies petites filles, toutes les deux plus âgées que le garçon, paroissent prendre le plus grand plaisir à se figurer qu'elles tiennent l'autre côté. Représentez-vous ce pere heureux descendant avec une corbeille très propre et bien remplie. Ses enfans se rangent en cercle autour de lui; chacun reçoit une magnifique grappe; chacun sourit avec transport en voyant la portion qui lui est échue. Jusques-là tout va bien; mais cet honnête-homme ayant baisé chacun de ses enfans, en leur distribuant ses dons, à l'instant où il donne le reste du fruit avec la corbeille à leur mere qui sourit, passe son bras gauche autour d'elle, et lui donne un baiser si tendre, qui exprime avec tant d'énergie la félicité conjugale, qu'un vieil hermite témoin de ce spectacle n'auroit pu s'empêcher de desirer d'avoir une femme. Il n'y a point de paroles qui puissent vous rendre avec quelle rapidité ce tableau délicieux fit passer dans toutes mes veines le feu électrique des sentiments

les plus voluptueux. Juliana s'éloigna de la fenêtre, sous prétexte de boire un verre d'eau. Tout transporté hors de moi-même, je la suivis et m'écriai, « que nous sommes simples, vous et « moi, ma chere Juliana, vous, de « songer avec tant d'inquiétude à sauver « l'ame de votre pere, qui peut-être « ne vous saura aucun gré de votre « bonne intention, moi, de faire tant « d'efforts pour gagner le cœur d'une « veuve qui peut-être l'a déjà donné « à quelque mortel plus heureux ! « Qu'il seroit bien plus sage à nous de « nous établir ensemble dans ce pays « délicieux, et de représenter la même « scene que nous venons de voir dans « un vignoble à nous appartenant ». — En prononçant ces derniers mots, j'imprimai à la hâte un baiser sur les levres de Juliana (1). Je n'avois jamais

(1) C'est par une suite de tableaux tous plus charmans les uns que les autres, et dignes du pinceau d'un Albane, que l'auteur a amené, et motivé ce petit attentat contre la modestie d'une fille vertueuse et dans l'affliction. Le

fait la moindre entreprise de ce genre auparavant; l'extrême surprise où elle fut ne lui laissa, ni le temps, ni la présence d'esprit nécessaire pour éviter cette caresse. Mais si vous desirez savoir quel air elle prit dans cette occasion, figurez-vous, mon cher Edmond, une prêtresse Athénienne au moment où elle voit profaner par un barbare un autel qu'elle avoit gardé avec la plus scrupuleuse fidélité. L'indignation brilloit dans ses yeux, qui lançoient des éclairs terribles. Toute sa personne annonçoit la sainte colere d'un ange offensé. J'imagine qu'elle alloit prononcer des paroles d'une grande sé-

spectacle de l'amour conjugal dans toute sa pureté, excitant des desirs impurs dans le cœur du jeune homme, rappelle un trait de l'histoire Romaine assez connu. On y voit que les sénateurs renvoyerent du sénat un de leurs confreres convaincu d'avoir donné un baiser à sa femme en présence de sa fille. « Les « chastes feux de la mere pouvoient en allumer « d'illégitimes dans le sein de sa fille », dit le grand législateur Montesquieu. (*Note du traducteur.*)

vérité, mais elle se retint, et garda un profond silence pendant quelques moments. Sans doute ma contenance, qui devoit être singuliere dans ce moment, l'affecta. Le feu momentanée qu'un desir voluptueux avoit allumé dans mes sens, s'étoit éteint, étouffé par la froide vapeur du remords et du chagrin. L'agitation causée par tous ces sentiments opposés produisit en moi un tel tremblement, que Juliana me regarda bientôt comme un objet de pitié et non pas de terreur. J'étois absolument hors d'état de parler. Après m'avoir observé pendant quelque temps, cette admirable fille prenant la parole, me dit d'un ton de voix plaintif et doux, qui m'affecta mille fois davantage que n'eussent fait les reproches les plus violents : « C'est « bien mal ; je ne m'y serois pas atten- « due de la part d'un guide aussi géné- « reux. Seymour, ne troublez pas aussi « cruellement la satisfaction sincere « que j'éprouve d'avoir concouru avec « le secours de Dieu au rétablissement

« de votre santé ». — En achevant cette tendre réprimande, elle me lança un regard qui exprimoit encore plus fortement combien sa vertu étoit offensée, et sortit de la chambre. Il me sembla en ce moment que mon bon génie me disoit, « vous êtes devenu indigne de mes « soins ; je vous abandonne à une légion « d'esprits malfaisants qui vont vous « tourmenter ». — Mon cœur effectivement se sentoit déchiré par ces bourreaux intérieurs. Je traversai la chambre pour tâcher de m'en débarrasser ; mes efforts furent vains, soit que j'employasse les armes de la raison, soit que j'appellasse la plaisanterie à mon secours. « C'est une absurdité, disoit l'orgueil pour me consoler. Après tout quel est ce crime si énorme ? Avoir touché les lèvres d'une jolie femme avec qui vous vous trouviez seul ». — Oui, disoit la conscience, mais vous savez qu'il est certaines situations dans lesquelles un simple baiser peut paroître un outrage aussi cruel que les derniers excès. C'est dans ces occasions où un

cœur délicat et une ame honnête sont disposés à prendre en mauvaise part les choses qui paroissent les plus innocentes, c'est alors que,

« L'intention fait seule tout le crime ».

J'avois beau emprunter la voix de la flatterie pour me tranquilliser sur mon crime, les regards de Juliana toujours présents à mon esprit réfutoient tous ces vains arguments. Je ne trouvai de soulagement que dans un parfait repentir. Quand j'ai eu remis un peu le calme dans mon esprit par une sincere résolution d'expier autant qu'il seroit en moi l'offense que j'avois faite à cette adorable fille, je me suis assis pour vous écrire cette aventure. Je me sens maintenant fatigué. Juliana n'est pas encore revenue auprès de moi. Misérable que je suis! je me sens presque indigne de la revoir jamais. Il faut cependant que je m'informe où elle est. — O mort! ô désespoir! je ne pourrai voir Juliana de deux heures; elle est sortie avec Giannina

et l'hôtesse ; Dieu sait où elles sont allées. Je l'ai bien mérité ! mais son absence est encore plus cruelle pour moi que tous ses regards et toutes ses paroles d'indignation. Quelque démon sûrement a répandu sa maligne influence sur toute cette journée. C'est par un incident causé par cet esprit pervers que Giannina nous a laissés seuls après le diné ; car je me suis fait scrupuleusement la loi de traiter cette fille plutôt comme une parente que comme une servante de Juliana, ce qui fait que nous l'avons toujours eue avec nous, excepté cette malheureuse après-dînée.

Je suis dans ce moment interrompu par un message de la part d'un voyageur Anglais très-obligeant, qui part pour Lyon, et m'a offert de se charger des paquets que je voudrois remettre à la poste. Je suis bien plus tenté de jetter cette lettre au feu que de vous l'envoyer; cependant en songeant que les dernieres nouvelles que vous avez reçues de moi ont dû vous causer de

violentes appréhensions au sujet de ma santé, je pense qu'il vaut mieux vous informer le plutôt possible de l'amélioration qui est survenue dans mon état, quoiqu'en même temps, je vous fasse voir que je suis indigne de vivre. Véritablement dans la situation où je me trouve, à peine desiré-je une plus longue existence que celle qui pourra me suffire pour réconcilier Juliana avec son pere. Je sens bien que j'ai perdu tous mes droits, si j'en ai jamais eu, à l'amour de cette créature angélique dont mes levres sont devenues indignes de proférer le nom, de Cornelia (1). Comment oserai-je la

(1) Cette aventure rappelle, mais avec bien plus de délicatesse, celle de Saint-Preux, qui soupe dans un mauvais lieu avec des officiers aux gardes, s'enivre, et couche avec une fille ; ensuite, la larme à l'œil, fait un détail très circonstancié de cette sale histoire à sa chaste maîtresse. Julie, avec une attention bien philosophique, sinon bien délicate, lui dit, après lui avoir donné l'absolution, « songe mon ami, qu'il ne doit rester *aucune trace* d'un crime que

nommer, ma Cornelia, comme j'avois coutume de le faire dans les transports de ma passion ? Quelle différence entre elle et moi ! Elle a rempli, sans jamais en murmurer, des devoirs longs, pénibles et dégoûtans, dont elle a été souvent récompensée par des plaintes, et de la mauvaise humeur ; pour moi, (juste ciel! quel contraste!) J'ai manqué lâchement et avec perfidie à un devoir honorable, qui loin de me causer la moindre peine, étoit pour moi une source des plaisirs les plus purs. O mon cher Edmond, la fievre qui me dévoroit, et dont je souffrois les assauts avec tant d'impatience, étoit un état d'aise et de tranquillité, comparée à cette cruelle fievre de l'ame dont j'éprouve à présent le supplice.

Julie a pardonné ». Peut-on conseiller plus poliment d'aller rendre une visite à son chirurgien? On voit que cette jeune montagnarde des Alpes savoit très bien les risques que l'on court avec les belles nymphes du Palais Royal. Que de choses ce coquin de Saint-Preux lui avoit apprises ! (*Note du traducteur.*)

Je suis malade de la plus cruelle des maladies; je suis malade de moi-même. Comme j'ai toujours trouvé en vous un confesseur très indulgent pour toutes les folies que je vous ai confiées, je vous prie de n'être pas plus sévere aujourd'hui que de coutume. Que je puisse trouver en arrivant à Gênes une lettre de vous, qui porte le calme dans mes esprits troublés, et me rende moins odieux à moi-même, en me montrant que vous gardez encore quelque estime pour votre sincere et affectionné etc.

P. S. Juliana n'est pas encore de retour, et je ne puis différer d'un instant le départ de ma lettre. Adieu.

LETTRE XVII.

Miss Audley à Mrs. Audley.

Je ne mérite pas, ma chere Henriette, le beau titre que vous m'avez accordé. C'est vous qui êtes la véritable magicienne, la véritable prophétesse. Homme inconstant ! homme abominable ! En vérité, toute plaisanterie à part, je suis prête à pleurer lorsque je songe qu'en retour de votre délicieuse histoire de Cornelia, j'ai une triste anecdote à vous raconter d'un trop aimable infidele qui paroît aussi hétérodoxe en fait d'amour et d'honnêteté, qu'il passe pour l'être en matiere de religion. Hélas ! Combien le cœur de la pauvre Cornelia va palpiter, lorsqu'elle saura ce que j'ai appris ce matin, que le scélérat dans un moment de passion a donné un baiser libertin à son aimable et triste compagne de voyage ! « O dieu ! » Vous entends-je vous écrier. Mais chut, chut, ma chere

Henriette ; ne dites pas un mot d'un événement qui causeroit une douleur si vive au cœur de notre tendre veuve. En vérité, toute cette terrible affaire n'est rien autre chose que la boutade du moment. Le coquin a fait une confession si franche, témoigné une contrition si sincere, que cet incident doit plutôt servir à nous rassurer qu'à nous donner de la crainte. Il faut donc que nous pensions à son égard, comme la véritable charité le prescrit envers les plus grands pécheurs. Espérons que ses offenses passées seront la base la plus sûre de ses vertus futures. Pour vous, ma chere Henriette, vous pourrez tirer cette conclusion qui vous tiendra en repos, mais il n'en seroit pas de même pour Cornelia, qui seroit livrée à la plus cruelle inquiétude si elle savoit ce qui s'est passé. Je sais par une fâcheuse expérience que les idées qui agissent comme un calmant efficace sur les craintes modérées de l'amitié, ne peuvent produire qu'un surcroît d'irritation dans les terreurs cruelles d'un amour

alarmé. Observez, je vous prie, combien je deviens philosophe en vivant auprès de notre méditatif Edmond. Véritablement il me fait connoître une foule de mysteres dans la science du cœur humain, auxquels je serois tout-à-fait étrangere autrement. Les nouvelles lumieres que j'ai acquises sur cet objet ne contribuent pas peu à affermir cette paix de l'ame que j'ai heureusement recouvrée. Il a été un temps, vous vous en souvenez, que je souhaitois être un jeune homme d'une figure agréable, d'une fortune indépendante, m'imaginant, comme plusieurs jeunes personnes se le figurent, que dans une telle position, on ne fait que voltiger de plaisirs en plaisirs, et que le monde devient alors un véritable paradis. J'ai maintenant une idée bien différente de ce monde si envié. Un jeune homme opulent, qui a les passions fortes, une sensibilité vive, et dont la conduite n'est pas dirigée par des principes sûrs, comme c'est la position où se trouvent la plupart des jeunes

gens, me paroît semblable à ces danseurs dont il est fait mention dans l'histoire de quelques peuples barbares, qui se tourmentent par des contorsions affreuses, et se font mille blessures auxquelles on donne le nom de plaisir et de divertissement. Il est bien vrai, comme nous le dit très agréablement Rowe.

« L'homme, ce libertin qui n'est retenu par aucune loi, peut errer dans le dédale de l'amour, sans s'exposer à aucun reproche. »

Mais quel fruit lui revient-il de toutes ces courses vagabondes, qui paroissent si délicieuses aux jeunes esprits ? quelles sont les aventures qu'il rencontre dans ce labyrinthe enchanteur ? dans un de ces bosquets charmants, il trouve une tigresse ; dans un autre il est piqué par une vipère, ou, si par une destinée peu commune aux hommes, il n'est pas exposé à de si grands malheurs, il y a mille à parier contre un, que dans ces prairies émaillées de

fleurs, s'il veut se baisser pour cueillir une marguerite, ou une primevère, il sera piqué par un chardon. Mais quelle importune bavarde suis-je dans ce moment ! je m'engage dans une longue dissertation sur les libertins, quand je devrais me borner à vous assurer tout simplement que vous et votre aimable amie devez être tranquilles au sujet de la santé de nos intéressants voyageurs. J'aurois fort désiré pouvoir renfermer dans ce paquet la lettre de Seymour à Edmond; mais le rigide philosophe a dit non, en ajoutant avec une espece de sévérité, « Si Cornelia vient par hazard à jetter les yeux sur l'adresse et à demander lecture de cette lettre, jamais la sensible Henriette n'aura le courage de la refuser, et véritablement elle n'auroit pas bonne grace à le faire. » Vous conviendrez qu'il y a quelque vérité et quelque bon naturel dans ces raisonnemens. Ainsi, ma chère Henriette, si, comme je le crains, la curiosité vous

tourmente un peu trop sur cet article, je vous dirai, comme Hamlet dit à son cher Horatio.

« Maîtrisez-la, comme vous pourrez ».

Je devrois peut-être continuer comme Hamlet, et vous lier par une espece de serment solemnel; ainsi préparez-vous, ma chere, à prononcer les paroles que je vais vous dicter : jurez sur votre éventail, qui est l'épée d'une Dame, jurez, dis-je,

» De ne pas faire connoître ce que vous avez entendu cette nuit, de ne prononcer aucune phrase douteuse, aucun mot ambigu, qui puisse donner à comprendre que vous avez appris quelque chose de moi. » Je ne voudrais pas pour tout l'univers être l'instrument qui serviroit à blesser le cœur sensible de Cornelia. Je souhaite bien ardemment qu'elle soit heureuse, quoique j'avoue que j'y trouve peu d'apparence. Je sais combien il est dangereux d'aimer un homme pour lequel nous ne pouvons avoir une estime

égale à notre affection. Mais éloignons ces tristes présages. Veuille le Ciel combler ses plus tendres espérances, et me maintenir toujours

« Dans les tranquilles méditations d'une fille libre du joug cruel de l'amour et de l'hyménée ».

—» Voilà une priere bien remarquable dans le moment où je m'apprête à faire une sortie pour rendre prisonnier le noble Général, qui s'est établi depuis peu dans notre voisinage. Nous devons dîner aujourd'hui avec lui. Je me suis habillée de très bonne heure, non pas pour le captiver, mais pour vous écrire, sans être exposée au désagrément de ne songer à ma parure qu'à l'instant où la voiture est à la porte. Parmi mes dernières observations philosophiques, j'ai remarqué qu'il n'y a rien qui déplaise davantage à l'homme, ce maître superbe, que d'attendre une femme qui n'a pas le moyen de le dédommager du délai qu'elle lui fait éprouver.

Eh bien, voilà le cher seigneur Ed-

mond lui-même qui vient d'entrer dans ma chambre pour me dire que la voiture est prête; permettez-moi d'ajouter encore qu'on y a mis un nouveau cheval, qui ressemble si fort pour le caractere à un homme, qu'il ne sauroit attendre avec patience, et frappe du pied tant qu'il peut. Hommes, chevaux, soyez aussi impatients qu'il vous plaira, je ne puis poser ma plume qu'après avoir mis par écrit le discours impertinent qu'Edmond vient de me tenir, précisément dans les mêmes termes dont il s'est servi pour apprendre à une jeune demoiselle le grand art de choisir un mari. » Venez, Lucy, a dit mon cher dictateur, arrangez votre bonnet de façon à donner dans les yeux du général. L'amour d'un jeune homme est semblable à une liqueur spiritueuse, qui, si elle n'enivre point, enflamme le sang et ruine la santé. L'amour d'un homme qui est dans l'âge mur est semblable à un vin excellent. Il n'agite point trop fortement les esprits, et produit les effets d'un bon

stomachique. » voyez, ma chere Henriette, que si je prends le général, ce n'est pas autre chose que prendre un verre de vin de Porto par l'avis de mon médecin. Mais, comme vous savez que j'ai de l'aversion pour tous les remedes en général, j'espere que vous me verrez, comme un sage invalide, recouvrer toute ma gaieté naturelle en m'abstenant prudemment de tous les cordiaux quelconques. Vous allez juger par ce griffonnage que je deviens d'une gaieté aussi folle que ci-devant. Miséricorde! le cheval a commencé à se cabrer; et si je demeure une minute de plus, le philosophe Edmond va se mettre à jurer. Ainsi, que le ciel vous conserve en santé! et croyez-moi toujours votre affectionnée etc.

LETTRE XVIII.

Seymour à Edmond Audley.

L'ANGE que j'avois offensé m'a pardonné; mais je ne suis pas encore réconcilié avec moi-même. Ma faute à la vérité peut admettre quelque excuse— et elle auroit pu devenir infiniment plus grande. Quelle pitoyable apologie est-ce là, mon cher Edmond ! Adam ne fut il pas banni du paradis terrestre pour avoir goûté du fruit de l'arbre de science, quoiqu'il ne touchât point à celui de l'arbre de vie. J'éprouve la même punition qu'Adam. Je me sens exilé d'un paradis spirituel, que j'ai lâchement abandonné, sans espoir de pouvoir y rentrer désormais. Je puis à la vérité peindre la divine Juliana comme Adam représente le ciel après son offense.

« Je l'ai vue appaisée, douce et favorable ».

Je puis aussi dire de moi-même que j'ai

« Plusieurs jours de grace qui me sont accordés pour me repentir, et je puis couvrir par plusieurs bonnes actions la mauvaise que j'ai commise ».

Mais, comme Adam après sa chûte, je sens qu'il me faudra passer ces jours dans un état bien différent de la félicité que j'ai perdue. Quoique Juliana, qui m'a vu non seulement pénitent, mais à-demi malade de chagrin, m'ait traité avec beaucoup d'indulgence et de tendresse, cependant je ne m'apperçois que trop qu'il n'est pas en son pouvoir de me témoigner comme auparavant cet amour d'une sœur pour son frere, si flatteur pour moi, et dont je me suis privé par un moment d'erreur. J'ai entendu dire à ceux qui boivent un peu plus que nous ne faisons vous et moi, qu'il y a un certain degré de plaisir à mesure qu'on approche de l'ivresse, qui vous donne une idée du bonheur céleste. Je ne puis pas assurer que j'aie jamais éprouvé cette sensation exquise dans aucun repas où je me suis trouvé; mais je soutiens qu'il

y a quelque chose qui répond à cette description à une certaine époque de l'amitié, qu'on peut sentir pour une femme modeste, belle et affligée. Dans la chaste familiarité et l'entiere confiance dont je jouissois auprès de Juliana, il y avoit un charme inexprimable qui approchoit plus de la félicité angélique que les transports les plus vifs de l'amour heureux. Comme un sot, un brutal que j'étois, j'ai détruit ce charme pour toujours. Il n'est pas au pouvoir de Juliana ellemême de le rétablir. Mais je dois cesser de vous fatiguer par de vaines lamentations ; je vais continuer le récit de notre voyage.

Après un voyage fort tranquille, pendant lequel les trois éléments les plus agréables, l'eau, la terre, et l'air, paroissoient nous sourire comme s'ils se fussent disputé l'avantage de nous charmer, nous sommes arrivés hier au soir à Avignon. Notre voyage sur le Rhône, que nous avons descendu d'une maniere moins rapide que je ne m'y

attendois, auroit été une partie de plaisir des plus complettes, si la situation de nos ames avoit été d'accord avec la scene qui s'offroit à nos yeux; mais il s'en falloit bien que la chose fut ainsi. La pauvre Juliana étoit souvent absorbée dans des rêveries mélancoliques, et quant à moi, n'étant ni malade, ni en parfaite santé, ni heureux, ni malheureux, mes sensations et mon imagination, au lieu de faire ce qu'elles auroient dû, au lieu de contribuer à s'exercer réciproquement d'une maniere salutaire, avoient fait place à une stupide léthargie. A la vérité je ne jettois pas sur cette face riante de la nature, un regard aussi sombre et aussi malin que celui de satan, lorsque ses yeux s'arrêterent sur les campagnes délicieuses d'Eden; car il n'y avoit pas assez de feu et de vie dans mes organes pour que je pusse sentir la passion de l'envie; mais j'examinois d'un œil fixe avec une lourde apathie cette suite de scenes animées dont j'espérois que mon cœur et mon imagination

tion seroient réjouis. Comme nous approchions d'Avignon, je ne pus m'empêcher de faire observer à Juliana, que nous avions montré l'un et l'autre une insensibilité bien ingrate pour l'extrême beauté du temps et la prospérité qui avoit accompagné notre voyage. Elle me répondit par une heureuse citation de ces vers charmans de Métastase, que vous et votre compagne d'étude Lucy serez, je pense, en état de comprendre maintenant.

« Secondo in guerra, o in pace
Trovano il nostro cor,
Cambiano di color
Tutti gli oggetti. »

« Tous les objets changent de couleur, suivant qu'ils trouvent la paix ou la guerre dans nos cœurs. »

Ces paroles nous convenoient à tous les deux. Je vous ai déja donné un long récit de mes sentiments, tristes enfants de l'indisposition et de la folie; ceux de Juliana avoient une source plus noble, et méritent qu'on en traite plus amplement.

La grande satisfaction, je puis dire, le plaisir fugitif que son cœur sensible avoit éprouvé en me voyant réchappé de ma maladie, fut bientôt obscurci par de sombres pensées. Elle a souffert beaucoup de chagrin, non pas par un redoublement de sa premiere affliction, ni à cause de l'incident du baiser que j'ai peut-être exagéré dans mon imagination et dans le récit que je vous en ai fait. — La divine Juliana a trouvé un motif nouveau et beaucoup plus profond pour se tourmenter. Son ame tendre et bienveillante prend un vif intérêt à un point que j'ai eu la foiblesse de laisser devenir le sujet de ses méditations. Je ne pensois pas à la vérité que cela pût jamais parvenir à sa connoissance, ou même qu'elle en eût le plus léger soupçon. Ceci n'est pas plus intelligible pour vous que le jargon d'un Irlandois; mais peu de mots vont vous expliquer cette énigme.

Vous saurez donc que, lorsque j'étois retenu à Lyon par la fievre, j'eus le délire pendant deux jours. On m'a dit

que, dans cet état, je fis quelques remarques très curieuses concernant la conception immaculée, et divers autres articles de notre foi. On attribua à l'effet du délire certaines propositions que j'avançai à cet égard ; mais si j'avois été en Espagne, les bons et charitables membres de l'inquisition auroient bien pu guérir ma fievre par l'application de leur feu salutaire.

Les paroles que je laissai échapper dans ma frénésie sont demeurées gravées dans la mémoire de la compatissante Juliana. Dans diverses occasions, elle a laissé voir le desir qu'elle avoit d'être instruite de mes opinions religieuses. Vous savez qu'il n'y a rien que je déteste au monde autant que l'hypocrisie ; cependant je me résolus à emprunter son masque par rapport à mon aimable compagne, et pour ne pas blesser sa sensibilité. J'ai observé avec beaucoup de plaisir, que dans les différentes remarques qu'elle a eu occasion de faire sur les couvents que nous avons rencontrés dans notre route, elle s'est

montrée tout-à-fait exempte de cette bigoterie si commune aux personnes de son pays. Je trouve que Peverell a pris soin d'éloigner de son esprit toutes les idées superstitieuses ; mais en la détachant de la doctrine catholique, il s'est attaché particulièrement à lui inspirer la croyance des dogmes de l'église protestante. Aidé par l'amour, quel article de foi ne lui auroit-il pas fait adopter? Quelle opinion n'eût-il pas gravée dans son cœur? En conversant avec elle sur ces objets, j'ai été si charmé de son jugement et de la force naturelle de son intelligence, que ma prudence céda la place à ma sincérité, je lui parlai avec toute la liberté que je vous aurois parlé à vous-même. Comme dans nos conversations j'avois eu occasion de citer Hume, Bolingbroke et Voltaire, je lui témoignai combien j'étois surpris qu'un triumvirat si puissant, en réunissant toutes les forces de la raison, de l'éloquence et de l'esprit, n'eût pas encore délivré toutes les personnes instruites des vieil-

les chaînes de la superstition. Mais nos débats, sur ce sujet, ont fini comme j'imagine que doivent se terminer les conférences d'un homme et d'une femme, qui, sur un sujet important, ont des opinions tout-à-fait opposées. Les raisonnements n'ont aucune efficacité lorsqu'ils ont à combattre des sentiments. L'homme perd une partie de l'estime qu'il avoit pour l'intelligence de la femme, et celle-ci cesse d'avoir pour l'homme du respect et de la confiance. Ne vous figurez pas cependant que, comme il arrive souvent dans les disputes théologiques, nous soyons devenus des ennemis irréconciliables : non. Jamais des entretiens polémiques n'ont fini d'une maniere plus tendre et qui témoignât plus de bienveillance. Il y a eu quelquefois de la vivacité dans nos débats, jamais d'aigreur ni de malignité. Vous auriez été très touché, si vous aviez entendu la maniere dont s'est terminé notre derniere conversation : Juliana, avec

cette énergie et cette grace du geste, qui lui est particuliere, s'est mise à genoux, et s'est écriée : « O ! mon cher Peverell, si je t'ai aimé, et si je continue de t'aimer avec une affection agréable à un pur esprit comme le tien, accorde-moi la consolation de voir, avant que je meure, ce jeune homme généreux, mais malheureusement égaré, aussi heureux enfin que tu l'étois sur la terre par la connoissance de ton dieu ». La tendresse pathétique, qui animoit cette courte priere, me perça jusqu'au fond de l'ame. Je baisai sa main, que j'arrosai de mes pleurs, et la priai de ne plus me parler sur ce sujet à l'avenir.

Ainsi s'est terminé notre conférence, hier au soir dans cette ville, où les papes ont résidé autrefois. Jamais un prêtre de l'église romaine n'a mis autant de zele et de ferveur, pour convertir un hérétique, que Juliana en a montré à mon égard. Quelque zélée qu'elle soit, je puis dire à sa louange, ce qui est un éloge qu'on

ne peut donner qu'à bien peu de théologiens, que sa charité est encore supérieure à son zele.

Avant de nous séparer pour aller nous coucher, cette bonne fille, pensant que je me portois également mal du corps et de l'esprit, me fit promettre de me reposer à Avignon pendant deux jours, avant de m'exposer à être caboté sur les routes pierreuses de la Provence. En se retirant dans sa chambre, elle me dit : « Je m'engage à vous procurer de la récréation demain, et, pour expiation de vos offenses passées, je vous conduirai au tombeau de Laure, qui est à une petite distance d'ici ». Elle me dit ces paroles dans sa langue avec un ton si doux, que je ne puis vous l'exprimer. On voyoit sur ses traits un air de mélancolie et de bienveillance, dont je fus singulièrement affecté. Après qu'elle m'eut quitté, je me mis à répéter tout haut ces deux vers :

« L'amour n'a rien de si tendre,
« Ni l'amitié de si doux ».

Je me couchai, l'imagination remplie des idées les plus agréables ; ce qui me procura un rêve charmant, où je crus être arrivé au jour qui devoit voir célébrer mon mariage avec Cornelia, bonheur, que je ne suis peut-être destiné à goûter qu'en songe. En me levant ce matin, j'ai trouvé la scene bien changée : non seulement cette vision délicieuse s'étoit évanouie, mais les éléments, comme s'ils eussent été irrités de notre indifférence, pendant qu'ils nous montroient un aspect favorable, commencerent tout à coup à nous déclarer la guerre. La pluie est tombée pendant plusieurs heures avec une grande violence. Juliana, qui veille toujours à ma santé, m'a défendu expressément de sortir, et m'a donné ainsi l'occasion de vous écrire cette lettre d'une longueur énorme et aussi ennuyeuse que le temps. Quant à Juliana, elle m'a abandonné, et est sortie sous la protection de Robert, et défendue par un ample parasol. Elle m'a promis de ne pas visiter le tombeau de Laure,

sans moi. Je soupçonne, par un mot qui lui est échappé en sortant, qu'elle est allée chez un libraire, faire emplette de quelques livres traitant de la religion, dont elle veut s'aider pour achever le grand projet de ma conversion: que le ciel la bénisse! Je commence à m'impatienter de sa longue absence, et je détourne souvent les yeux de mon papier, pour regarder dans la rue. Oh! la voilà; je la vois de ma fenêtre, qui retourne dans ce moment. Elle a l'air si transportée de plaisir, qu'on diroit, qu'au lieu d'avoir ôté de sa tablette quelques théologiens poudreux, elle a fait descendre du paradis l'ame du pauvre Peverell, pour l'accompagner. De quoi s'agit-il? Mais la joie est toujours bien venue, sur-tout quand elle vient sous la forme d'une jeune beauté. La voici qui entre.

O! mon cher Edmond, et vous Lucy, qui m'êtes aussi chere que mon ami, avec quelle attention, bien digne de votre cœur bienfaisant, avez vous saisi l'i-

dée de me dépêcher un paquet si délicieux, dans l'espoir qu'il pourroit nous parvenir en route. Vos amis si obligeants, ces deux aimables freres qui galoppent actuellement vers Rome, ont heureusement passé par Avignon, tandis que le fidele Robert attendoit sa maîtresse à la porte du libraire dont j'ai fait mention. Le laquais de milord s'est trouvé être une ancienne connoissance de Robert. Après lui avoir touché dans la main, il a informé cet honnête garçon que son maître avoit des lettres pour moi. Robert sur le champ a été porter cette agréable nouvelle à Juliana, qui, desirant se ménager le plaisir de me remettre le paquet ellemême, a voulu qu'on le lui apportât dans l'endroit où elle se trouvoit. Le voilà maintenant dans mes mains; mais avant de répondre à une seule ligne de ses dépêches, je dois m'écrier comme un heureux mortel, dont j'ai oublié le nom : « O ciel! j'avois une ame pour supporter la douleur, donne-m'en une

pour supporter la joie ». (1) Je crois que la bonne Juliana s'imagina que j'étois

---

(1) C'est le commencement d'une des premiere lettres de la nouvelle Héloïse. Il y a encore plus d'emphase dans le texte original qui est ainsi : « *Puissances du ciel !* j'avois une ame pour la douleur, donnez-m'en une pour la joie ». — J'avoue que cela me paroît tenir de la déclamation, et que je n'aime pas cette opposition de deux ames pour animer le même individu. Cela veut dire tout simplement : « J'ai pu supporter ma douleur ; ô ciel ! donne-moi la force de supporter ma joie ». Cette tournure est bien plus naturelle, et par conséquent préférable à l'autre, laquelle sent le rhéteur qui veut briller. C'est, comme dit Montagne, avec sa naïveté ordinaire, faire un grand soulier pour un petit pied. Quelque beau que soit le style de Rousseau en plusieurs endroits, il tombe souvent dans l'enflure et dans la déclamation. Il a beau dire dans sa préface, que ce sont des hymnes, et non pas des lettres qu'un amant écrit à sa maîtresse ; on lui répondra qu'il faut, avant tout, être naturel, et qu'un véritable amant, ainsi qu'une personne vraiment affligée,

Projicit ampullas et sesquipedalia verba.

(*Note du traducteur.*)

retombé dans une nouvelle espece de délire, quand elle me vit, transporté en extase, baiser mille fois ce morceau de papier, où Lucy m'assure, que, si Cornelia a de l'inclination pour quelque homme dans le monde, c'est indubitablement pour moi, et m'exhorte à tâcher de la mériter ». La mériter! O! puissances, qui présidez à l'amour et au bonheur, de quels efforts ne suis-je pas capable pour m'en rendre digne? Mais voici mon ange tutélaire, qui vient modérer mes transports. Je vous ai écrit à la hâte ces expressions de ma joie et de ma reconnoissance, tandis que Juliana se prépare pour notre visite à l'église des cordeliers. Il semble que, par une influence magique, votre charmante lettre a répandu la sérénité dans le ciel ainsi que dans nos cœurs. L'après-dîner est de la plus grande beauté, et nous sortons pour aller faire nos dévotions au tombeau de Laure,

« A ce tombeau, qui renferme une cendre renommée, où les vertus et les amours pleurent sans cesse. »

Je ferai encore quelques additions à cette longue lettre, avant que nous partions d'Avignon. Mais je ne puis poser la plume, même pour un moment, sans vous assurer que la tendre Juliana prend l'intérêt le plus vif au succès de mes vœux, et quelle voit avec le plus grand plaisir les nouvelles espérances que vous avez eu la bonté de me donner. Elle n'est pas moins charmée d'apprendre que vous jouissez d'une bonne santé, et vous remercie, vous et votre sœur, avec les plus vifs transports de reconnoissance, de l'intérêt que vous prenez aux voyageurs.

Nous nous préparons dans ce moment à partir de cette ville remarquable, dont les curiosités nous ont amusés au-delà de notre attente; mais c'est à vous, mes chers amis, quoique vous soyez très éloignés de nous, que nous devons cet amusement; car, si votre charmante lettre n'avoit pas ranimé nos esprits, j'aurois continué de jeter sur tous les objets ce regard apathique, qui annonce un Anglois travaillé du

spleen (1). Que nous sommes de singulieres machines ! Le cœur humain me paroît ressembler à une horloge, qui n'est bonne à rien, si elle n'est fréquemment remontée par la main de l'amitié. Vous avez fait du mien une belle pendule, enrichie d'une mécanique admirable, qui fait voir une multitude de petites figures agréables, qui travaillent toutes ensemble, par le moyen du puissant ressort, que vous avez si heureusement mis en jeu.

Je souhaite beaucoup m'acquitter de vos bontés à mon égard, en accomplissant exactement tout ce que vous m'avez prescrit relativement au pere de Juliana. J'espere que le succès répondra à mes vœux. Mon espoir se fonde sur

(1) Ce mot veut dire *la rate* en anglois. C'est le nom qu'on donne à ces vapeurs noires, dont on est plus tourmenté en Angleterre que partout ailleurs, et qu'on attribue à une obstruction de ce viscere, qu'on regarde comme le siege de la gaieté. De là cette expression commune, *s'épanouir la rate*. (*Note du traducteur.*)

quelques traits de son caractere, que j'ai recueillis dans mes conversations avec Juliana, et dont je vous ferai part dans la suite. Il faut maintenant que je termine cette lettre volumineuse; mais ce ne sera pas sans vous dire, combien nous avons desiré que vous et Lucy pussiez partager le plaisir mélancolique, dont nous avons joui en voyant le tombeau de Laure : nous y avons été conduits par un religieux, qui est un des hommes les plus polis et les plus spirituels, que j'aie jamais rencontrés dans cette classe. Il fût enchanté de Juliana, qui, inspirée par le lieu de la scene, répéta quelques passages de Pétrarque avec une grace et une magie d'expression si puissantes, que je m'attendois à tout moment à voir l'ombre de Laure sortir de son tombeau, pour venir lui témoigner la satisfaction qu'elle goûtoit à l'entendre. Juliana ne reconnoît point pour véritable le sonnet qu'on attribue à Pétrarque, lequel fut trouvé dans le tombeau, et que l'on a copié dans tous

les livres de voyage, comme écrit de la main même de cet illustre poëte (1).

(1) Ce sonnet qui commence par ce vers :

Qui riposan quei caste e felici ossa,

n'offre effectivement ni la tournure élégante ni l'harmonie familiere à cet auteur. Il finit platement par la formule, *requiescat in pace*, qui est le sens du dernier vers. Il n'est pas dans les anciennes éditions de ce poëte, et il ne méritoit pas d'être tiré de l'obscurité du tombeau, où l'on prétend qu'il a été trouvé. Ces sortes de supercheries sont fréquemment employées. De nos jours on a vu les plus grossieres suppositions dans ce genre. Tantôt c'est un Bénédictin qui envoie à l'académie françoise une églogue, dans laquelle, à côté de certains vers, qui annoncent un homme rompu au mécanisme de la versification, on en lit d'autres, faits tout exprès, où les regles les plus essentielles de la versification se trouvent grossièrement violées; tantôt un bel esprit de Paris prend le masque et la barbe d'un Capucin, et s'attelle au char d'une actrice célebre qu'il tire de toutes ses forces avec le cordon de saint François. La piece de vers du Capucin, non pas hébraïsant, mais poëtisant, est prônée

A

A propos de poëte, cet ingénieux cordelier dont je viens de vous parler, observant le goût que nous avions pour la poésie, et apprenant que nous nous disposions à traverser la Provence, m'a recommandé la lecture d'une épître en vers latins par le fameux chancelier de l'Hôpital, où il fait la description de cette province. Le libraire de Juliana m'a fourni un exemplaire de ce respectable poëte, dont je ne connoissois auparavant que les vertus et les lumieres politiques. Si je trouve que ses vers répondent à l'éloge que m'en a fait le cordelier, je vous en parlerai plus au long dans ma lettre suivante. Je ter-

---

dans tous les journaux, insérée dans tous les recueils, et n'est qu'une rapsodie sans aucun plan, sans nulle invention, qui n'offre que des images communes et des tournures cent fois rebattues. Les gens instruits voient avec pitié toutes ces misérables charlataneries, qui n'en imposent qu'aux personnes qui ne connoissent pas les intrigues de la littérature, et ne sont pas initiées dans les secrets de la composition. (*Note du traducteur.*)

mine enfin celle-ci en vous présentant les vœux sinceres et les tendres bénédictions de Juliana et de votre affectionné etc.

Fin du premier Volume.

627674